

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Ruptures
Ruptures ?
« L'astronome qui trouva Dieu »
Fouquet
Le besoin d'une Monarchie renforcée
Pour les prières de dévotion
La neutralité scolaire
Le « secret de la Pucelle »

Alex SALKIN-MASSÉ
Paul STRUYE
Fernand DESONAY
Jacques BOULENGER
Hilaire BELLOC
Dom A. WILMART, O. S.B.
Vicomte Ch. du BUS de WARNAFFE
* * *

Les idées et les faits : Chronique des idées : Thérèse Neumann et Louise Lateau, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Nous publions, en tête de ce numéro, le discours prononcé à la séance solennelle de l'entrée du Jeune Barreau de Bruxelles. Son auteur n'est pas catholique, et nous prions le lecteur de s'en souvenir, à chaque page, en le lisant. D'autre part, le catholique qu'il fait parler à la fin de sa conférence a certainement plus de bonne volonté que de doctrine, ses intentions valent mieux que ses connaissances religieuses, son zèle est supérieur à son orthodoxie, son cœur est plus ardent que sa tête n'est solide. Nè va-t-il pas jusqu'à parler « d'un Dieu dont le commandement suprême est : Tu ne tueras pas », alors que le plus mauvais élève du catéchisme vous répondra que ce premier commandement est : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu. » Nous reviendrons sur ce brillant discours où se trouvent ramassées bien des idées, et bien des erreurs, hélas! des jeunes intellectuels d'aujourd'hui; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous le mettons sous les yeux de l'élite catholique. Nous remercions vivement M. Salkin d'avoir eu l'obligance de nous confier son texte. Nous remercions aussi le Président en exercice de la Conférence du Jeune Barreau, M. Paul Struye, d'en avoir fait de même pour sa réponse. Celle-ci contient beaucoup d'excellentes choses. Sous un « éclairage », sous un « signe » quelque peu différents, dans un autre « climat », nous souscrivions volontiers et sans réserve à presque tout ce qu'il dit. Mais comment nous défendre de l'impression — déjà éprouvée antérieurement et exprimée ici, en toute franchise, et, que M. Struye veuille le croire, en toute charité, — qu'il calomnie ses compatriotes en paraissant s'imaginer qu'il y eut avant la guerre, qu'il y a toujours, des Belges militaristes ou impérialistes? Nous persistons à penser que prêcher, chez nous, l'horreur de la guerre, chanter les louanges de Genève, dénoncer l'esprit guerrier et exalter la paix et la fraternité, si tout cela est bon, utile et salutaire, tout cela est moins indiqué, cependant, que d'empêcher les Belges de s'endormir — de se réendormir! — dans une fausse sécurité, moins nécessaire que de les mettre en garde contre une invasion nouvelle, moins urgent que de leur rappeler l'impérieux devoir de préparer la défense efficace du sol de la Patrie. Nous nous permettons même de demander si les menées paciéristes, en Belgique, ne servent pas plutôt la cause de cette guerre que l'on veut rendre impossible, que celle de la paix que l'on croit promouvoir.

Ah! si les Présidents des Jeunes Barreaux d'Allemagne et d'Italie parlaient à leurs confrères le langage de M. Struye, comme nous admirerions leur audace et comme nous applaudirions à leur courage!...

A huitaine, donc, les réflexions que nous a suggérées la riche et émouvante « confession » de M. Salkin.

C'est donc la Belgique qui fut la première à dire : Non! La France l'imita le lendemain, malgré les adjurations pathétiques de

M. Herriot affirmant qu'il fallait payer pour éviter pire. Impossible d'en juger sans connaître le dessous des cartes, plus mystérieux que jamais depuis que tout a l'air de se passer sur des tréteaux, en pleine place publique, sans coulisses et sans trou du souffleur!...

Comment savoir, par exemple, si M. Herriot n'a pas supplié amis et ennemis de le renverser pour permettre d'opposer à l'exigence américaine une opinion française qui ne veut rien entendre?...

Si notre ami Belloc a raison quand il prétend que la finance internationale — dont le siège est à *Wall Street* — désire l'extinction des créances américaines, la voilà servie à souhait! A moins que trop de précipitation ne nuise à la manœuvre et que l'opinion américaine, insuffisamment préparée, n'avale pas le morceau sans heurts et sans casse.

* * *

Mais quel spectacle pour un ironiste! Les États-Unis encourageant l'Allemagne vaincue à ne plus payer les réparations — dont l'essentiel allait aux États-Unis! — et *imposant* le moratoire, euphémisme qui veut dire que le Reich ne paiera plus rien. Et cette même Amérique exigeant que les Associés d'hier — ces co-vainqueurs qui lui permirent de s'enrichir d'incroyable façon — continuent de payer ce qu'ils lui doivent bien que ne recevant plus rien de ce que l'Allemagne leur doit...

Après des prouesses américaines qui ont nom : plan Dawes et plan Young — et qui toujours, comme par hasard, avantageaient les Allemands — les États-Unis prétendent ignorer que Berlin ne paie plus rien à Londres, à Paris, à Rome et à Bruxelles. Ce n'est pas plus malin que ça, et cela s'appelle : respect des signatures données!

Sur le plan Young, l'Allemagne doit encore 650 milliards de francs français. L'Europe, en ce moment, doit encore à l'Amérique 518 milliards. On efface les 650, mais on voudrait maintenir les 518. Très drôle, avouez?...

Et même pas une exception pour cette pauvre et malheureuse Belgique qui s'est sacrifiée, en août 1914, pour l'honneur, pour la fidélité à la parole donnée, pour le Droit, pour la Justice... Dans leur puritanisme, les bons Yankees n'ont même pas trouvé cela : le geste qui s'imposait envers nous. Il est vrai que M. Hoover n'y avait pas pensé, non plus, en juillet 1931, lors de son fameux moratoire, et qu'à Lausanne, de même, personne n'y songea.

Comment les Américains prendront-ils notre refus? Ah! puissons-nous ne pas nous tromper en croyant que, peut-être, ce refus nous a été... « soufflé »... Ce ne serait pas très courageux de la part des « souffleurs »; ce serait, toutefois, mieux que rien...

* * *

Dans le dernier numéro des *Annales*, de Paris, M. Lucien Romier donne de piquants détails sur la situation des dettes :

La négociation des dettes a été conduite, depuis longtemps, sur une équivoque ou, si l'on préfère, sur un double plan, qui devait nous entraîner, d'illusion en illusion, de concession en concession, jusqu'à la déception présente.

Plan officiel. Il y avait un autre plan, le plan des conversations officieuses et des négociations plus ou moins autorisées qui n'engagent à rien. En agissant sur ce deuxième plan, hors de toute sanction officielle, mais avec une singulière continuité. — depuis les promesses verbales que recut M. Bérenger à Washington jusqu'aux délibérations de la conférence de Lausanne en passant par l'entrevue Laval-Hoover. — L'Amérique n'a cessé d'obtenir de nous des abandons sans contre-partie réelle.

Sur le premier plan, celui des engagements officiels, explicites et valables, nous avons donné notre signature. Sur le deuxième plan, celui des promesses verbales et des négociations non sanctionnées, nous avons mis notre confiance

Ce qui s'appelle avoir été roulé, quoi!

Et M. Lucien Romier, une compétence, envisageait les deux hypothèses :

Première hypothèse : Nous refusons de payer les vingt millions de dollars à l'échéance.

L'Angleterre, elle, si les Américains persistent, payera sûrement d'une manière ou d'une autre. Aussitôt, elle se retournera vers nous, ses débiteurs. Payerons-nous l'Angleterre si nous ne payons pas l'Amérique? Sur quelle base de droit, sur quelle donnée de fait? Et, si nous refusons de payer l'Angleterre comme nous aurons refusé de payer l'Amérique, ferons-nous face à la fois à l'indignation américaine et à l'indignation anglaise? Qui soutiendra le prestige de notre signature? L'Italie suivra l'Angleterre.

Ne payant pas, nous n'avons rien résolu. Nous restons prisonniers de notre contrat non exécuté, jusqu'à ce que le créancier renonce à en poursuivre l'exécution par telle voie, directe ou indirecte, qui lui conviendra. Nous sommes dans l'insécurité, insécurité de crédit, insécurité politique. Et cette insécurité nous maintient dans la position de solliciteurs, elle nous maintient prisonniers non seulement de notre dette, mais de tous les engagements que nous avons pris et de toutes les concessions que nous avons faites pour l'espoir qu'elle serait remise. Nous restons prisonniers de la conférence de Lausanne, qui a libéré l'Allemagne des réparations. Nous nous trouvons isolés, vilipendés et angoissés sur tous les terrains : diplomatique, militaire, naval, financier... Entre parenthèses, admirons la sève qui prendrait notre plan de désarmement, qui suppose, en cas de conflit, le blocus de l'agresseur par les puissances anglo-saxonnes!

Deuxième hypothèse : nous payons à l'échéance les vingt millions de dollars.

Nous redevenons libres sur toute la ligne, à l'égard de Lausanne, à l'égard du désarmement, à l'égard de la conférence mondiale du printemps prochain. Et, du moment que nous redevenons libres, nous pouvons enfin nous procurer des contre-parties pour obtenir le réaménagement durable de notre dette...

Conclusion : payons si l'Angleterre paye. Et, aussitôt après, dénonçons Lausanne et l'accord Mellon-Bérenger.

L'Angleterre, désireuse de ne faire aux Etats-Unis aucune peine, même légère, a décidé de payer...

Que va-t-il arriver maintenant? Probablement, certainement même, toute autre chose que ce qu'auront annoncé les experts et autres compétences aux pauvres victimes de la presse contemporaine qui ont une incroyable capacité d'avaloir et de digérer les nouvelles et les démonstrations les plus contradictoires.

Gros émoi à la Conférence du Désarmement. Les Allemands refusaient d'y siéger encore parce que les « autres » ne désarment pas aussi vite qu'eux! Après bien des palabres et bien des alarmes, les Cinq ont réussi à recoller la porcelaine et à sauver la face. L'égalité des droits a été accordée à l'Allemagne et aux autres puissances désarmées par le traité de Versailles, mais : « dans un régime qui comporterait pour toutes les nations la sécurité ». Il paraît, d'après l'éditorial du *Temps*, que « d'une situation particulièrement difficile et délicate on a tiré tout le parti possible sans compromettre aucun principe essentiel ».

Encore une fois? Allons, tant mieux!

* * *

Un ironiste qui s'ignore, d'ailleurs, et un maître, l'auteur des editoriaux du *Temps*. Nous avons parlé déjà de cette eau tiède qui coule, coule, coule... Un des grands mystères de notre époque est là : comment se fait-il que l'éditorial quotidien du *Temps* s'arrête toujours au même endroit et ne remplisse pas tout le

journal? Qui le saurait connaîtrait, sans doute, la réponse à bien des problèmes qui nous obsèdent...

Cela ne s'est pas trop mal passé au Congrès libéral. Un minimum de bon sens a fini par prévaloir. Mais comme l'anticléricalisme gronde et menace! Et pourtant, c'est la crainte de cet anticléricalisme qui refit le bloc catholique pendant les semaines qui précéderent l'élection. M. Etienne de la Vallée-Poussin le dit fort bien dans le dernier numéro de l'*Autorité* : « Si l'on veut assurer un succès électoral à la droite, il n'y a qu'un moyen tout à fait infaillible : menacer ses écoles ».

Il faudra, au nouveau Gouvernement catholico-libéral, — déçus par les élections, les socialistes refusent la tripartite — une énergie farouche pour arriver à équilibrer le budget et pour obtenir des Chambres le vote rapide des mesures les plus urgentes.

Rendons hommage aux chefs libéraux de s'être inspirés avant tout de l'intérêt supérieur du pays.

Mais repoussons aussi les accusations lancées contre la façon dont les catholiques auraient mené la campagne électorale. Et quoi, messieurs, que nous reprochez-vous donc? D'avoir adjuré les catholiques de faire bloc pour éviter la persécution religieuse ouverte ou déguisée? Mais, messieurs, ce danger, dont l'appréhension a fait passer à l'arrière-plan tout ce qui divisait les catholiques, qui donc le fit surgir aux yeux des croyants?...

M. Devèze a cru habile de jeter aux radicaux de son parti ces déclarations qu'il ne peut pas ignorer être fausses :

Le parti catholique, comme en 1912, n'a pas hésité à exercer sur les consciences religieuses une pression qui justifie les protestations des croyants sincères aussi bien que notre indignation. Il n'a pas reculé devant cette calomnie, qui nous représente comme prêts à nous allier aux socialistes pour déchaîner la persécution religieuse et la guerre scolaire. Il s'est efforcé de détourner l'attention du péril qui menace la Belgique, des mesures qui doivent y parer, par des imputations diffamatoires et d'abominables excitations à la haine et à la peur.

Pression sur les consciences catholiques? Mais c'est votre parti, M. Devèze, et le parti socialiste qui firent pression sur les consciences catholiques? C'est à cause du réveil anticlérical, manifesté dans vos congrès, que tant de consciences catholiques n'osèrent plus voter que pour le parti catholique!

Ah! la logomachie démocratique et électoraliste, quelle peste!

* * *

Quant aux conditions auxquelles le Conseil national du parti libéral a subordonné toute participation gouvernementale, elles appellent quelques remarques aussi. On ne saurait, certes, assez prôner le patriotisme, mais comment ne pas rester songeur devant les exigences « patriotiques » du parti qui fut le grand responsable de cet antibelgicisme qui fit tant de ravages dans trop de jeunes cerveaux flamands? Quelle maladresse « patriotique » que cette insistance à suspecter le patriotisme des Flamands, exaspéré pendant tant d'années par l'incompréhension — qualifiée de « patriotique » — des libéraux en face du renouveau flamand!

D'autre part, M. Devèze exige :

La mise à l'étude du problème scolaire en vue d'établir un régime dans lequel, les principes étant réservés de part et d'autre, les subsides à l'enseignement privé ne seraient alloués que dans une mesure dont la représentation nationale reste juge; les abus et les fraudes seraient rendus impossibles; l'inspection serait armée de sanctions efficaces pour veiller à la valeur technique et au caractère patriotique de l'enseignement subsidié; le corps enseignant présenterait à ce double point de vue toute garantie; il serait mis fin à la politique d'hostilité dirigée par l'école privée contre l'école officielle. Constitution à cet effet d'une Commission parlementaire.

Mais la représentation nationale ne reste-t-elle pas toujours juge de l'octroi des subsides? Oui, guerre aux fraudes et aux abus;

oui, contrôle raisonnable de l'emploi judicieux des deniers publics. Mais l'essentiel n'est pas là. L'important est que la Belgique possède, à tous les degrés, le meilleur enseignement possible: *libre*, dans la mesure où les parents donnent leur confiance à l'enseignement libre; *officiel*, dans la mesure où l'enseignement libre ne suffit pas à la tâche. Parler de « *politique d'hostilité dirigée par l'école privée contre l'école officielle* », c'est se laisser aller encore à cette phraséologie creuse, à ce bourrage de crâne propre au régime électif. Les catholiques sont *obligés* de tendre à ce que le moins possible d'enfants baptisés aillent dans des écoles non catholiques. Pour eux la neutralité est un « mot contradictoire » qui nie ce qu'il affirme. Appeler « *hostilité* » le souhait des catholiques de ne voir fréquenter l'école dite neutre par aucun enfant catholique, équivaut à reprocher aux catholiques d'être catholiques. Et au fond, là, tout au fond, ce que M. Devèze ne pardonne pas aux catholiques, c'est bien cela : il leur reproche d'être catholiques... Soit, mais puisqu'ils le sont, qu'on ne s'acharne donc pas à les accuser d'illuminisme quand ils ne font qu'être eux-mêmes...

Vivons en paix, M. Devèze, acceptez-nous tels quels. Il y a d'ailleurs quelque chose de changé, chez nous, depuis la guerre. La flamme religieuse brûle plus vive, plus haute, plus pure. N'approchez pas trop près. La conscience catholique belge s'est approfondie et enrichie. Les générations qui montent professent un catholicisme plus militant et surtout plus totalitaire que leurs aînés. Attention! Déliez-vous! Ils entendent, ces jeunes, que leur religion informe toute leur vie. Ils veulent, et de toute leur âme, infuser la charité du Christ à tout ce qui les entoure. Il ne s'agit plus seulement de parti catholique et d'un minimum de pratique religieuse traditionnelle, compartiment étanche dans la tête comme dans la vie. Non! non! Il y va d'un dynamisme qui veut tout absorber, d'un grand courant qui veut tout entraîner, d'une *Weltanschauung* qui veut tout embrasser.

Attention à la jeunesse catholique qui monte, Messieurs! Ne vous y frottez pas à la légère, car la bagarre serait terrible et vous en sortiriez mal arrangés...

Le bon observateur des réalités allemandes qu'est M. Wladimir d'Ormesson vient de faire un séjour à Berlin. Il donne ses impressions en « Tribune libre » du *Temps*.

Nous citons :

Et cependant, ces masses ouvrières, paysannes, dont on se préoccupe en haut lieu de ménager les susceptibilités, comme elles sont résignées, faciles à gouverner, passives! Pour nous, Français, c'est le fait le plus frappant, celui par lequel nous mesurons le mieux la totale différence qui existe entre le tempérament français et le tempérament allemand.

Songez donc! Pour la troisième fois, l'Allemagne pénètre dans l'hiver en traînant après elle le poids de plusieurs millions de chômeurs. Transposez un instant les faits sur le plan français. Supposez que nous ayons 4,600,000 chômeurs en France (c'est la proportion). La chose n'est même pas pensable! Par combien de révolutions n'aurions-nous pas déjà passé! Allez trouver les maires de nos communes ouvrières, oh, hélas! le poids de quelques centaines de chômeurs se fait sentir et demandez-leur, en dépit des efforts constants qu'ils déploient, si, devant l'état d'esprit que le chômage, trinité par le communisme, a créé, leur situation est enviable? En vérité, la passivité du peuple allemand à quelque chose de stupéfiant. Nous disons souvent, en parlant du mouvement hitlérien : « L'Allemagne est en proie à une crise de folie. L'Allemagne est frénétique. » Propos de gens qui sont loin, qui ne touchent pas du doigt les réalités, qui ne voient pas les choses, qui ne considèrent que les abstractions. La vérité, c'est que le phénomène hitlérien, le phénomène communiste sont, au fond, bien peu de chose à côté du désordre effroyable qui devrait normalement exister en Allemagne, si les Allemands avaient des réactions comme les nôtres. C'est entendu, il y a du malaise outre-Rhin; il se passe des rixes, par-ci, par-là; on sent planer sur soi des menaces possibles. Mais, depuis trois ans que dure cet état catastrophique, l'Allemagne vit sans accidents, les grèves sont rares, l'ordre est parfait, et, bien qu'il y ait des millions de malheureux qui crèvent la faim à côté de gens qui mènent encore des vies faciles, sinon luxueuses, le temps passe sans que des troubles irréparables se produisent. Non, qu'on ne nous parle plus de la « révolution » allemande. L'Allemagne est le peuple le moins révolutionnaire qui existe.

Entendons-nous, cependant. Car il y a révolution et révolution. Pour nous, la révolution, ce sont des barricades, des combats de rue, une crise passionnelle aiguë, un renversement de régime. Cette forme-là de révolution, le climat de l'Allemagne ne lui est pas favorable.

Mais n'y a-t-il pas des révolutions sourdes, lentes, qui s'accomplissent

jour après jour, sans même que l'on s'en aperçoive, et qui transforment les assises mêmes d'une société?

Mais l'Allemagne ne glisse-t-elle pas insensiblement vers des formes sociales de plus en plus accusées?

Mais les contrastes qui subsistent en elle ne tendent-ils pas à s'affaiblir, à se niveler?

Mais n'assistons-nous pas, en ce moment même, à une lutte désespérée entre les doctrines, les privilèges d'un autre âge et les exigences d'un nouvel âge?

Mais, même si la crise économique se résorbe un jour et que l'Allemagne retrouve un équilibre, n'y aura-t-il pas certaines choses qui seront définitivement abolies, définitivement changées en Allemagne, une coupure ne se sera-t-elle pas produite entre l'aménagement social d'hier et celui de demain?

Mais cette crise économique, pourra-t-elle jamais se résorber, étant domiée la structure foncièrement malsaine du pays?

Telles sont les questions que l'on pose en traversant ces immenses cités où vit une population sévère dont une partie — la plus jeune — vous tend la main... On ne se les pose pas ces questions, sans une certaine oppression.

Salle Patria, rue du Marais, Bruxelles

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

QUATORZIÈME ANNÉE

Prendront encore la parole cet hiver :

EN DÉCEMBRE.

Le mardi 20, à 5 h., M. Maurice PALÉOLOGUE, de l'Académie française, ambassadeur de France. Sujet : Un méconnu : l'archiduc Rodolphe.

EN JANVIER.

Le mardi 3, à 5 h., M. Denis D'INÈS, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : Les beaux vers du théâtre français.

Le mardi 10, à 5 h., M. André BELLESSORT. Sujet : Un grand romancier contemporain : M. Edouard Estaunié.

Le mardi 17, à 5 h., M^{me} DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : Le rire de tous les temps.

Le mardi 24, à 5 h., le comte de SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France. Sujet : Le désarmement.

Le mardi 31, à 5 h., M^{me} Berthe BOVY, sociétaire de la Comédie-Française, interprétera *La Voix humaine* (de Cocteau), récitera des fables de La Fontaine et chantera des chansons wallonnes.

EN FÉVRIER.

Le mardi 7, à 5 h., M. Henri BÉRENGER, sénateur, président de la Commission des Affaires Étrangères du Sénat français. Sujet : Le problème de l'Europe.

Le mardi 14, à 5 h., M. George LECOMTE, de l'Académie française. Sujet : Peut-on mentir à soi-même?

Le mardi 21, à 5 h., M. Paul REYNAUD, député de Paris, ancien ministre des Finances et des Colonies.

Le mardi 28, à 5 h., M. Charles OULMONT. Sujet : Debussy tel que je l'ai connu (avec exemples au piano).

En février, le Révérend Père SANSON, de l'Oratoire, donnera à Bruxelles, sous nos auspices, trois conférences sur les FORCES CORRUPTRICES : JOUIR — HAIR — DOMINER. Ces conférences seront accessibles à nos abonnés moyennant un modique droit de numérotage des cartes d'abonnement.

EN MARS.

Le mardi 7, à 5 h., le Baron E. de BRUNEAU de SAINT-AUBAN, bâtonnier du Barreau de Paris. Sujet : L'Allemagne et la paix.

Le mardi 14, à 5 h., M. Guglielmo FERRERO.

La location est ouverte de 9 h. 1/2 à 12 heures et de 14 h. 1/2 à 17 heures à la Maison F. LAUWERYNS, rue du Treurenberg, 20, Bruxelles. Téléphone, 17.97.80. Chèque postal : 119.53.

R U P T U R E S ⁽¹⁾

— Quand on me cherche à Weimar, je suis à Iéna.
GŒTHE.

— Les pauvres doivent se complaire dans la prospérité des personnes élevées.
BENOIT XV.

— Vous vous faites mal, M. Clown, en vous frappant sur la tête avec ce marteau.
— C'est si bon quand je m'arrête.
GRÖCK.

TOLSTOÏ : « Vous devriez être honteux, M. l'Officier, de frapper ainsi cet homme. Vous n'avez donc pas lu l'Évangile? »

L'OFFICIER : « Vous n'avez donc pas lu les règlements militaires? »

— Si tu regardes longtemps dans un abîme, l'abîme regarde aussi en toi.
NIETZSCHE.

Il y a toujours, quand on a faim, ou soif, quelqu'un qui vous chasse.
RIMBAUD.

Inutile de siffler un chien qui n'est pas là.
ALDOUS HUXLEY.

Nous sommes nés au moment où mourait le XIX^e siècle. On attendit pour élever des stèles funéraires à ses illusions défaites que dix millions d'hommes fussent morts pour lui.

Un monde fou de philosophes, de sociologues, d'historiens, de romanciers et de poètes vint procéder à l'inventaire de notre héritage. Et tout ce monde, persuadé de vivre l'âge d'or de l'individu à la fin d'un siècle unique, s'extasiait autant sur sa propre générosité que sur la suavité de notre lot.

Le plastron paternel se gonflait d'orgueil. Les présents écrasaient nos berceaux.

Si nous faisons silence et si nous écoutons bien, nous pourrions entendre chanter une valse autour de notre naissance.

Bon vent, jeunesse fleurie! Une voix timide disait : « Que Dieu vous garde ».

C'est avec la même pieuse envie que l'on considérait tout récemment la fortune des jeunes héritiers d'Yvar Kreuger, enfants promis au paradis du milliard. Cette fortune rejoignait pourtant dans sa fausseté la traite de complaisance qui la soutenait.

* * *

Pourquoi le bon temps est-il toujours, dans l'esprit de ceux qui nous précèdent, le temps révolu?

Sans doute parce que pour eux comme pour nous, seul le moment de la jeunesse dénote la vie. La jeunesse seule se gouverne. Après, il ne s'agit plus que de gouverner les autres.

Laissons-les dire : « C'était le bon temps ».

Nous n'en savons rien. Nous n'avons de souvenir que celui du geste imposé à nos mains d'enfants pour les faire se joindre devant les vérités du siècle.

Et personne ne songeait, alors, que la poigne des événements détacherait nos mains de cette prière. Comment y eût-on songé?

L'Europe, en état d'euphorie, vivait une vie achevée en soi dont la courbe commençait avec l'individualisme napoléonien, machine de guerre imprévue mais efficace, et s'arrondissait en contourant les crises économiques, les révolutions communardes et les guerres tôt réparées, pour s'achever dans le triomphe de la démocratie, de la science et du progrès.

Trois mots passe-partout qui signifient que l'individu avait

découvert dans la satisfaction intellectuelle et le confort un point d'équilibre assimilable à une apogée.

Les dirigeants de la pensée, portant en sautoir ces trois mots magiques, parcouraient le siècle à la recherche d'un spiritualisme complice du bien-être général. De là provient l'affirmation décisive de l'idéalisme bourgeois dont la philosophie de Michelet, de Taine et de Renan forme le centre toujours valable, le gambettisme et tout ce qui s'ensuivit, l'aile politique, le romantisme et tout ce qui en mourut, l'aile littéraire.

Moment passionné. Les clercs officient dans un uniforme de parade superlative.

L'expression est riche. Les poètes logent dans de vastes demeures dont la façade est comme une protestation du moi sédentaire.

Mais, dès le début, « il manque un comique ». Personne n'indiquera, en s'esclaffant, que le sublime est faux. Personne ne rit. Le petit Charlie Chaplin attrape dans un faubourg de Londres les taloches qu'il nous rendra sans ingratitude.

La douceur de vivre est presque irréaliste. Les groupes sociaux ne songent guère encore à se renifler. Il y a entre eux la distance des exquises niaiseries du savoir-vivre.

Toutes les déliquescentes sont encouragées depuis le gilet rouge de Gautier jusqu'au cénaculaire Peladan et sa Rose Croix. Les chapeliers élargissent les bords des chapeaux. Verlaine entretient un ange dans sa vadrouille. Un jour, Mallarmé, en se rendant au Lycée à petits pas, un peu avant l'heure, découvre dans sa serviette une flûte enchantée. Oscar Wilde récite le plus beau credo des esthètes. On achète maintenant sans honte le *Mercur de France*, repaire du symbolisme. Et le symbolisme est reçu sans qu'il y ait des blessés.

Ziem vend une lagune vénitienne à son médecin. L'Angleterre vend aux nations son *cake*, son *spleen* et la notion toujours neuve de l'équilibre européen. José Maria de Hérédia commence à ne plus vendre ses sonnets et à pressentir qu'il lui faudra bientôt compter les grains du litre d'or pour le journal. Le journal à un sou. Le bock à deux sous. Le fiacre à deux francs l'heure. La pensée, l'ivresse, l'amour sont pour rien. C'était le bon temps.

On voit poindre à la Bourse les premiers margoulines qui deviendront les maîtres du monde. Basil Zaharoff n'est pas encore là. Cicerone et gruluchon, il séduit les ladys qu'il promène dans Constantinople. Il apprend à mépriser la chair humaine.

Et le pouvoir de l'homme, il semble infini. L'homme est sous le coup de l'effroyable emprise du bien matériel. A beau jeu de philosophe d'y voir la glorification de l'individu et le bourgeois d'y trouver le confortable.

Toutes les nations européennes se ressemblent à raison de leur attachement à l'intelligence et au progrès politique et social. Parce qu'elles se ressemblent, on dit qu'elles sont sœurs. Les rois se rendent des visites qui dérident les populations amoureuses de belles cavalcades. Cet amour suscitera le général Boulanger qui enchantera Paris, lui et son cheval, mais que Paris rejettera vite, jouet brisé sur une pierre tombale.

Quand les rois viennent, il y a deux Mardis-Gras dans l'année et les reines reçoivent, même quand elles remplissent à elles seules tout un carrosse, sont les reines des Reines des Reines.

Il n'y a toujours pas de comique.

Le bourgeois aura bientôt sa littérature rien qu'à lui : le naturalisme.

Et les richesses se multiplient et avec elles les inventions en rut qui, aujourd'hui, nous retombent sur la tête comme des fusées mal amorcées.

On fait encore des mots historiques. Bismarck, qui présente à la signature du roi de Prusse certain décret bouleversant dont il

(1) Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, le 17 décembre 1932.

attend un prétexte de guerre avec l'Autriche, répond aux inquiétudes du vieux Souverain : « Que vous importe si de votre rocher vous pouvez contempler en sécurité la tempête où les autres font naufrage! »

Quelqu'un a-t-il entendu, en mettant son oreille sur l'avenir comme sur un coquillage, la voix de Sazonov presser le Tzar plaintif qui hésite à signer le premier ordre de mobilisation de juillet 1914 : « Songeons à sauver l'Empire » et la voix de Bethmann : « Chiffons de papier ». Ce ne sont, pourtant, ces voix, que des échos.

Même si on avait entendu les paroles de Bismarck au vieux roi de Prusse, on ne s'en serait pas effrayé. C'était le bon temps!

S'effrayait-on de la lente mais sûre constitution des nations, érigées en abstractions, de la généralisation du service militaire, et de l'obstinée recherche d'une forme nouvelle de la domination par la supériorité des armes?

S'effrayait-on des mythes en gestation : l'urbanisme, la production, la consommation; de la superstition, si païenne que Dieu dut en frémir, qui s'attachait à la science, à la volonté, au travail forcené, au machinisme?

Le sut-on que Fichte avait forgé le nationalisme allemand rien qu'en faisant un « Discours à la Nation allemande » et en disant : « Je suis Germain, donc humain... » — « *Salus populi suprema lex esto* »...

Ces paroles constituent sans doute le point de départ d'inépuisables traditions européennes mais en même temps l'oraison funèbre de l'idéalisme.

On ne l'a pas su. C'était le bon temps.

Dans la paix mirifique du temps se dissolvait la notion même de la paix.

On n'a pas su davantage que la diplomatie avait, pour s'égayer ou pour justifier ses gages, noué secrètement des alliances paradoxales.

Ce siècle lyrique croyait avoir vaincu la lutte des classes parce que les prophéties de Karl Marx étaient inconnues ou mal interprétées et que l'ouvrier, sensible lui aussi au bon temps, faisait effort pour s'instruire et devenir un petit bourgeois. S'apercevait-on que dans la bourgeoisie même se creusait une faille et que la distinction s'amorçait entre ceux qui font le droit et ceux qui le subissent? Bourgeoisie de Renan s'opposant à celle de Guizot.

Et puis Jaurès et Guesde, avides de service social, mettaient toute l'immense bravoure de leur cœur à intimider sans violence. S'apercevait-on que les théoriciens de l'hégémonie, si éloignés qu'ils fussent par le territoire et par l'esprit, se donnaient des rendez-vous occultes dans le carrefour sans nom où se situe la statue du dieu Mars?

Le monde était encore monarchique mais les flaireurs de dynastie tenaient conciles dans des tavernes de Denfert-Rochereau, très éloignées des cafés littéraires.

Grâce au principe de la souveraineté des peuples, l'autorité se divinisait. L'individu se couronnait à son tour.

Toute pensée, méprisante d'allure comme un jeune héros stendhalien, prenait un masque de byzantinisme et la grâce évidente de Renan faisait passer pour un habit tout neuf la veste retournée de Montaigne.

On voulait la guerre juste sans rechercher qui dirait la justice. Et on contentait le gréganisme effervescent avec la notion du droit force sociale.

Le capitalisme, déjà congestionné, poussait à la colonisation. L'Europe menait des guerres d'extermination, Stanley seul l'ignorait dans son rêve d'évasion.

Et le tsarisme rétrécissait de plus en plus ses chances d'échapper à la mort par la hache.

Patschich, condamné à mort, en réchappait pour troubler le monde avec ses sociétés secrètes.

François-Ferdinand se fiançait à Sophie Chotek contre le gré de son oncle, lequel vouait ce crime à la vengeance du Très-Haut, effectivement réalisée.

Les problèmes économiques n'offraient pas d'aspérités. On échangeait librement. Le diable malthusien avait été renfermé dans sa boîte à ressorts.

Insensiblement, la culture glisse vers la civilisation. Le bel esprit règne en maître et voici la déclaration, enfin formulée, de l'Art pour l'Art.

Interlude. L'Affaire Dreyfus. Les fétiches tremblent. Les moins coriaces sont renversés et les factions en présence aiguissent

le vocabulaire d'anathèmes qui sera déversé plus tard sur l'ennemi récemment héréditaire.

La liberté vit dans un régime de plus en plus illusionnant. Elle descend maintenant non plus des philosophes, mais du parler-entartisme et de la presse.

La morale dont le pharisaïsme n'est pas absent s'édulcore. L'honneur devient pour l'individu un culte ombilical. Dans le libre développement de la conscience de chacun les principes se résolvent en sous-entendus. Mais les préceptes demeurent rigides. L'Angleterre restituée à la France le mot « respectabilité ». Sauf cela, l'indulgence est exquise. Elle professe que la tolérance est la certitude de croire. La morale est comme le gouvernement : représentative.

On ferme les yeux à la force du destin, ce qui fera se rencontrer deux aveugles.

Le culte de l'intelligence se raffine encore. L'expérience est exaltée. On étudie le comportement, les phénomènes de la mémoire et de l'attention.

Il n'est plus question de comique. Tout est trop divin. Le sublime est définitivement annexé.

Broca localise le cerveau.

Dans l'amphithéâtre de Charcot, il y a, au milieu de la foule des demi-mondaines et des dandys en mal de mesmérisme, un jeune Viennois têtue : Sigmund Freud.

Sait-il, celui-là qui a des clartés spéciales sur l'âme humaine, que tout ce qu'on prend pour Messidor n'est qu'Octobre fragile?

Frédéric Nietzsche, seul sur son rocher de Sils Maria, l'a su, lui. Il s'est réjoui comme un démon à la pensée que le siècle avait poussé l'homme vers l'illimité qui fait fonction d'abîme et que maintenant l'abîme regardait l'homme.

* * *

Nous feuilletons parfois l'album des images du siècle. C'est un jeu rempli d'irrespectueuses surprises.

Nous voyons Paris avec son décor pur comme une forme de raisonnement, Paris immuable dans sa pensée, rebondissant à tout événement, à genoux devant les élites même passagères. Paris dont le charme est sans rupture grâce à sa coquetterie dont le monde a besoin : la princesse du sang qui en rêve pour avoir un éclat de grande bourgeoise et la jeune madone obstinée de Staline qui s'en passe pour être laide.

Parfois Londres, dans sa brume qui l'isole et qui sert de déguisement à la fois à la raideur des apôtres ambulants de *Hyde Park* et à l'impudeur des couples enlacés dans les proches environs.

Et voici qu'opère la magie du souvenir. Magie obsédante même chez ceux qui ne se souviennent de rien.

Tournons les pages.

Colette Willy trop nue sans l'excuse d'Isadora. Litvinne habillée d'un péplum. Dieu merci!

Dans un mail-coach, un groupe d'hommes minimisés en durables silhouettes : Sarcey, Aurélien Scholl, Alexandre Duval, Arthur Meyer.

Un duel, à l'aube, chez Chéri, l'éleveur. Est-ce Tailhade? Est-ce Drumont?

La grande Sarah déjà fripée devant son cercueil. Elle ne l'aurait pas commandé si longtemps à l'avance, si elle avait su comme il ferait bien.

Les cocottes, délices de rois, tailles de guêpe, ont la forme d'un vase modern-style et sont chaussées de chevreau soigneusement boutoné. Elles s'appellent Poisson et se disent d'Alençon, de Pougy ou de Merode. Le demi-monde fut toujours avide de se dépasser, ce qui crée d'ailleurs la difficulté de son rachat.

Et les écuyères que de vieux galantins aident à descendre de cheval dans le cirque de Boum Boum, et les actrices dont quelques-unes durent encore, faute d'avoir fini comme la pitoyable Lantelme, Ophélie pour yachtmen millionnaires.

Le Franch Cancan, restitué à nos jours en même temps que la valse viennoise. Mais où sont les ballerines que montre l'image? Nini Casque d'Or? et Nana? Pourquoi Paris, qui les attendait chaque soir à la sortie du bal Tabarin, ne les a-t-il pas suivies? On sait seulement que la Goulue passa tout droit de la gloire aux lavabos.

Dans un landeau, le Tsar emprunte de l'argent à Félix Faure. Le chanteur Paulus n'a plus le temps de fermer la bouche sur un mirifique couplet à propos de la revue de Longchamp.

Deroulède réussit à faire accroire que c'est Jeanne d'Arc qui souffle dans son clairon. La première Renault passe comme un bolide à 70 à l'heure. Bientôt les frères Whright et Blériot cesseront du bois sur le bord de la Manche. Il n'y a plus de distances. M. Briand, *homo novus*, en habit avec un doigt dans la bouche. La photographie le montre ainsi, mais on dira plus tard qu'il avait un doigt sur la bouche.

Ces dernières images sont devenues plus directes et plus pressantes. Elles constituent les préfigurations de notre destin.

* * *

Juillet 1914. Il ne sera plus jamais question du bon temps. Plus jamais.

Si nous faisons silence et si nous écoutions bien, nous pourrions entendre sonner un glas autour de notre adolescence.

* * *

Je ne suis pas venu au sujet de ce discours sans une profonde agitation. Il dominait mes préoccupations. Depuis le temps où je m'étais pris à considérer et à vivre la formation d'une pensée jeune, je la voyais cette pensée, en proie à une crise significative des sentiments et des idées.

Je la sentais active et déchirée, attentive à la moindre ferveur, volontiers destructrice mais impuissante à se satisfaire, d'un nihilisme intégral; seul contentement réservé jadis à l'écoulement d'un siècle non encore éclaté. Le siècle s'est si spontanément et si complètement détruit lui-même que le jet des bombes est devenu un jeu dérisoire.

J'ai pensé que ce serait une besogne profitable que d'exposer à la lumière d'un discours académique contredit un état d'âme brûlé d'inquiétudes, infesté de malaises, mais dont tout de même chacun de nous, qu'il ait les yeux fermés ou largement ouverts, doit attendre l'avenir, car la force d'une génération renferme une signification quasi mystique.

L'explication franche vaut toujours ce que valent sa franchise et la bonne volonté de celui à qui on la fournit, mais elle dissipe souvent l'incompréhension et sollicite un esprit transigeant qui pour n'être parfois que transitoire fait durer davantage l'amitié. Je n'ai jamais pu discerner dans la parabole de l'enfant prodigue qui du père ou du fils avait humainement raison, mais je sais que nombre de bovarismes furent épargnés par l'échange sans réticences de griefs même sévères. Ceux qui veulent, au nom de la prudence ou de la pudeur, refouler les sentiments violents au rang d'une confiance sans portée fabriquent de la dynamite sans le savoir.

J'éprouverais une véritable joie si, après ce que j'en aurai dit, je pouvais, enfant prodigue non encore sur le chemin du retour, trouver chez mes anciens à l'égard de mes propres inquiétudes sinon une émotion, du moins une considération telle que l'amour et le respect que je professe pour eux ne me fassent plus mal.

Je veux préciser tout de suite qu'en parlant de la jeunesse, je n'entends pas parler de ces jeunes gens qui ont trouvé la limite de leurs âmes dans le souci du confortable et qui ont toujours sur les lèvres un « Je l'avais bien dit... » ou un « Tout cela s'arrangera... » qu'ils prennent pour des solutions au même titre que la position lucrative ou le mariage.

Beaucoup de gens ont aujourd'hui du bien-être, du bien-être désespérant jusqu'à satiété, mais je vous jure bien que, de bon ou de mauvais gré, la signification de ce bien-être est fort mince et que le destin ne s'y arrêtera pas. Cette jeunesse-là n'est d'ailleurs blâmable que pour sa manière d'être poussée par un idéal de consommation, car elle devra faire preuve d'héroïsme plus qu'aucun autre si, d'aventure, vient à s'arrêter la machine dont dépend le progrès.

Je parlerai seulement de la génération vivante qui s'enfonçant dans la civilisation transporte avec elle les ferments mystérieux de sa vocation à laquelle elle voue son total renoncement, qui, apeurée par l'idée d'un destin imminent, tente de résoudre l'équation de ce destin entre les deux effroyables inconnues de la naissance et de la mort, qui attend l'événement libérateur pour savoir s'il mène vers la grâce ou vers le néant.

Je parlerai de la recherche qui subjugue cette jeunesse d'images dominantes qu'elle ne trouve plus dans l'histoire encombrée de

mort épaissie et que déjà lui refuse la géographie épuisée de conquêtes.

La jeunesse regarde la civilisation qui l'entoure et qui l'entraîne. Elle éprouve des besoins vivants à satisfaire, des besoins essentiels, indivisibles. Elle a le droit de croire qu'elle est un avenir à elle seule.

Pourquoi ne chercherait-elle pas à déchiffrer sur le visage du temps les premiers traits de son destin?

* * *

L'éducation est au fondement d'une psychologie.

Nous avons été élevés dans l'admiration du XIX^e siècle. Il eût été naturel que nous adoptassions l'esprit.

Seulement, de ce passé tout proche on ne nous transmet que des fragments mutilés.

Le XIX^e siècle nous fut servi tel un plat refroidi. Il n'entre point dans notre lot de participer à une époque, à une philosophie, à la littérature, aux beaux-arts tels qu'ils avaient été vivants. Nous dûmes subir d'abord les choix et les triages de nos maîtres en esprit. Et nous « buchâmes » nos anthologies, nos chrestomathies, nos modèles.

La « république des professeurs » commandait nos sentiments si bien que ce reflet du XIX^e siècle atteignant nos âmes était faux. Et pourtant nous l'aimions, à défaut d'autres pâtures à notre besoin d'affection.

Mais la lumière transperce le boisseau.

Il se fit que nous fûmes appelés à professer d'imprévues vérités. Les marges de nos livres se remplirent de signes attirants. Il y avait donc autre chose.

Ainsi s'amorça une première épreuve faite d'arrachement et qui réclama toute notre obstination.

Nous dûmes découvrir le Siècle comme un mystère sexuel en nous passant des livres sous le manteau, en tenant des réunions secrètes, en cambriolant les bibliothèques de nos pères, en risquant mille fois le renvoi de l'école, initiale déchéance du déclassé.

Ce n'était pas une curiosité malsaine qui nous poussait. C'était l'immense fièvre de savoir qui toujours nous dévorera et que l'on s'est plu à exaspérer en multipliant les inconnues.

Nous lûmes tout, le meilleur et le pire. Et quand nous eûmes tout lu, nous pûmes nous livrer à la joie incendiaire d'une totale revision.

Était-ce notre faute si notre main, devenue téméraire, appréhendait l'anneau magique d'Arthur Rimbaud, soigneusement enfoui dans la sciure de bois des parnassiens et des symbolistes et si, glissant cet anneau à notre doigt, nous nous trouvions tout à coup transposés dans un autre monde?

Était-ce notre faute si la substitution s'imposait de Balzac à Flaubert, de Stendhal à Georges Sand, de Barbey aux Goncourt, de Charles-Louis Philippe à Maupassant et du théâtre de Musset et de Jules Renard à celui d'Augier et de Dumas fils?

Si nous tremblions de stupeur scandalisée en découvrant la guerre des Boers dans l'*Assiette au Beurre* ou que Gambetta n'était pas mort debout, le bras droit étendu, mais revolvérisé par sa maîtresse, ou encore qu'Oscar Wilde n'avait pendant son emprisonnement pour un motif inavouable rien délaissé de son troublant attrait, si l'expulsion du siècle de tous les hors-la-loi depuis Vallès jusqu'à Jarry nous faisait douter de la valeur humaine de la loi, si nous devions arracher de force les draperies des toiles de Cormon, Géronte ou Bonnat pour rendre ostensible l'enchantement de Van Gogh, Cézanne ou Matisse, si nous étouffions dans les murs sans fenêtres de notre étroite culture et si les premiers jours ouverts avec nos poings laissaient entrer la névrose de Nietzsche, la sauvagerie de Knut Hamsun, le vent des îles Pacifiques portant la chanson inadaptée de Joseph Conrad, si Guillaume Apollinaire nous apprenait des mots insolites et si la musique goguenarde d'Erik Satie était si commode à siffloter, était-ce notre faute?

Est-il coupable le croyant Drieu la Rochelle s'il emporta à la guerre, dans son sac, Zarathoustra et non Renan? Et son frère en inquiétude, l'est-il qui découvrira la libido déchainée par Freud dans des romans que déjà Freud ne contrôle plus?

Pourquoi nous avoir caché tout cela comme un mal honteux, alors que tout notre bien en découle?

Pourquoi avoir divinisé Joseph Prudhomme?

C'est ainsi que vint nécessairement à l'homme d'aujourd'hui

et sans qu'il y mette d'autre volonté pernicieuse que le respect de son âme, la première affection pour son irrévérence. Il connut que les joies les plus essentielles doivent s'obtenir non point en les quémandant à ceux dont la fonction est de les fournir, mais en s'attachant au convenu et au conforme et en tentant la nuit, au péril de son salut, des excursions défendues sur les toits.

Est-il surprenant qu'il ait pris dans cette évasion le goût des évasions?

* * *

Juillet 1914. Le glas a sonné. Quatre années d'obscurité. Notre génération a été bouleversée. C'est pendant la guerre qu'elle a atteint son point de croissance qui ne fut pas toujours attendu pour qu'on la déclarât bonne à mourir.

L'orgueilleux XIX^e siècle, prolongé durant quatorze ans, fournissait le plus sanglant des points de repère historiques en se précipitant dans un abîme au bord duquel il laissait des adolescents sans autre guide que leur récente irrévérence.

La véritable rupture date de ce moment.

Et lorsqu'après quatre années d'orgie guerrière, l'Occident voulut, au débotté, reprendre en mains sa descendance, celle-ci, dont l'irrévérence s'était à tout jamais légitimée, répondit : Non ! Les mots aveuglants avaient perdu leur pouvoir.

La philosophie du siècle que l'attitude éclatante du romantisme n'avait pu sauver s'était écroulée, entraînant dans sa chute la foule des concepts idéalisés touchant la sainteté de l'individu et l'excellence du progrès.

Dans aucune abstraction il n'y a de consolation possible pour la jeunesse brutalement arrachée à l'amour du genre humain et de la vie. De nouveaux sentiments, dont une profonde meurtrissure aggrave la sécession, luttent pour se faire jour.

Toutes les belles images sont réduites en poussière.

La révision sera générale des notions conductrices d'idéalisme, d'honneur, de patrie, de culture, de classes.

L'idéalisme bourgeois a laissé entrevoir qu'il cache un inextinguible appétit de satisfactions terrestres, intangiblement hiérarchisées et que pour lui la vie de l'homme a moins de prix que la frénésie de l'orgueil. Voilà qu'on sait seulement qu'il est privé d'amour et qu'il n'engendre pas l'amitié.

L'adolescent ne sera jamais plus conforme au passé. Il appelle l'avenir. Il veut la vérité dépouillée de ses grands cordons et soustraite à l'écrasement du Panthéon. L'enthousiasme le rejette comme la force de vivre après un grand chagrin. Il va pouvoir servir puisque, suivant le vœu d'une grande et belle illusion, il faut que l'homme serve. Son pays, sa culture, sa race sont déjà dépassés par son enthousiasme renaissant. Il part, bourré de deuils mais affolé d'espérance à la conquête d'une Europe nouvelle, voire d'un monde nouveau. Il a le cœur plus grand que les bras.

L'homme se rassemble vite après la tourmente. Il compte ses morts, les honore, les oublie et continue à les honorer pour réagir contre cet oubli. D'urgence il reconstruit sa maison détruite.

L'après-guerre fut inspiré par le premier effort de reconstruction. Mais vers quoi cet effort devait-il être dirigé ?

La jeunesse exigeait que l'on tînt compte de ses sacrifices au tarif desquels les abstractions périmées se trouvaient rachetées à un taux immérité.

Le devenir éclairait le visage de l'humanité. La pensée allait sûrement, son premier désarroi calmé et les crânes étant débouffés, organiser une philosophie vivante d'ardente assimilation.

Le bon temps inoubliable se trouverait aisément ramené à la valeur d'un moment enchanteur, durement expié, et abar donnerait volontiers l'ambition de constituer une idée permanente.

On avait été contraint de se battre pour avoir faussement interprété les forces déchainées par l'homme du progrès. La possibilité d'enchaîner ces forces tout en ménageant leur répartition durable, ne devait pas dépasser le concept humain.

Quelle renaissance de la philosophie, de la littérature et des beaux-arts pouvait être attendue de l'immense commotion et de l'atroce sélection de la guerre !

Il y avait dans ces buts sévères de quoi apaiser l'âme concrète de la multitude des sacrifiés. Le véritable respect exigeait cette réparation bien davantage que l'érection de monuments dont la laideur le dispute à la paraphrase vide ou que l'éloquence stéréotypée d'un discoureur inspiré par les œuvres complètes de Gambetta, indispensables pourvoyeurs.

Il fallait envoyer aux morts un message pressant pour signifier que leur mort était reconnue avoir été injustement donnée au cours d'une lutte grossière contre la vie, déroulée non point dans un champ d'honneur à deux faces, mais dans le champ sans récompense de la guerre.

La guerre ne pouvait plus conserver aucun mystère ni aucun pouvoir suggestif. Il fallait la révéler dans ses tares, dans sa sottise et dans son aberration. Peu importaient d'ailleurs les vrais responsables, jouets d'une illusion, mais seulement les vraies responsabilités, autrement dit : les illusions.

La guerre, guérie de son héroïsme abstrait, autorisant de simples gestes valeureux, ne serait pas longue à devenir aussi stupide que l'incendie de la Charité en dépit de ses courageux sauvetages.

Quelle place unique à prendre pour le génie d'un philosophe dont le thème eût été simplement de réciter la leçon de la guerre ! Avec quelle exubérance un directeur de conscience se trouvait être souhaité par toutes les jeunesses tendues !

Viendrait-il, ce clerc admirable, de la laïcité internationale ou de l'Eglise romaine ! ?

Ceux qui avaient les places les ont gardées. On continua à exiger des titres fournis non point par la compréhension de l'avenir, mais par l'obscurissante expérience du passé. L'ordre de la patte blanche fut rétabli.

Ceux dont la mémoire était accrochée au bon temps continuèrent à y croire et à professer leur croyance avec, au premier chef, une sourde méfiance à l'égard de la jeunesse dont, sans doute, la destinée est de faire son service militaire et de nouer des amours inconséquentes qui rendront plus aisée l'adaptation définitive.

Les abstractions recrudescentes prirent la place des rois renversés. Les traditions se ressoudèrent et augmentèrent leur fixité. Les nationalismes s'exacerbèrent, réservant à l'équité la position pervertie d'une vertu nationale. Ainsi, l'idéalisme ne délaissait rien de sa morgue verbale. On réexalta la xénophobie, le germanisme, la latinité. Les historiens sévirent pour expliquer le présent par le passé : la porte ouverte par la porte fermée. Quant à l'avenir, il fut délaissé à la politique.

Les mythes de la production et de la consommation furent restitués à leur frénésie. Chacun revendiqua le privilège de sa culture. Les races se redressèrent. Nulle part ne s'affirma le véritable courage de venger les morts par l'inscription en exergue des Constitutions révisées de ce postulat né de la confrontation de l'homme et du canon : « La guerre est bête ».

A-t-on jamais reconnu que la dernière guerre fut bête ?

Ne considère-t-on pas encore comme une provocation de préciser que les causes du conflit sont dépourvues d'idéal valable et se rencontrent, en outre, de la peur que personne n'eût le courage de dominer, dans des problèmes d'ordre économique qui pouvaient être autrement résolus et dans la cupidité et l'incapacité des dirigeants, monarques, ministres, diplomates, stratèges ou conseillers dont aucun n'a connu la punition adéquate de la mort au front ?

L'histoire des dépêches retardées ou falsifiées ne peut être rappelée sans que l'on crie au scandale. La vérité partielle n'a surgi qu'à la suite de la publication des livres de couleurs, non point spontanée, mais ordonnée par les régimes nouveaux dans un but davantage d'ordre politique que de considération humaine.

Et pourtant, il faut attendre de ces révélations qu'une autre guerre soit bête. Mais désire-t-on qu'elle le soit et que les abstractions perdent leur pouvoir d'enchantement ? On ne le désire pas plus sans doute que la destruction des croiseurs. On ne veut pas donner les raisons, que déjà Jaurès réclamait, de tous ces cadavres...

Le droit naturel avait été aculé à la faille par la notion plus impérative du droit du plus fort. On renfloua le droit nature en grande pompe et l'on appliqua tout de même aux traités le droit du plus fort. Les traités n'apparurent d'ailleurs pas comme les conséquences logiques de la guerre. C'étaient des buts de guerre concertés avant les coups de main, les annexions et les démembrements faisant fonctions d'enjeux. Des buts de guerre réalisés dans la paix déjà reniée.

Saint Thomas d'Aquin parlait pour d'autres hommes que ceux du XIX^e siècle lorsqu'il recommandait au prince victorieux de punir avec modération le prince fauteur de guerre. La reconnaissance des torts fut exigée dans les traités, malgré les protestations de l'adversaire auquel il eût fallu, pour animer sa jeune flamme libératrice, offrir cette constatation peu ruineuse de la désolidarisation des torts. L'abstraction de la saine vengeance

a tué dans sa ferveur originaire la République allemande et par le même coup la paix de l'Europe. Elle a permis à l'Allemand de considérer que le droit « n'est autre chose que l'intermède des forces » et de soulever à tout moment l'exception romaine de la violence. La signature tremblée des plénipotentiaires allemands laissait le blanc où Hitler inscrirait le paragraphe désespéré de sa croix gammée.

« Le Boche paiera », autre abstraction optimiste dont le politicien abusa dans sa quête des bravos, a ruiné les réparations. Cette ruine est aujourd'hui acceptée sans profit dans la hâte d'aboutir à une formule qui permette de durer un peu plus. Trouver une formule nouvelle, voilà l'objectif crucial. Mais jamais de formes nouvelles. Et la formule fixée, on se regarde avec contentement en disant : « Comme c'était simple. Toujours l'histoire de l'œuf de Colomb, il fallait le trouver »...

Mais on oublie que Colomb, pour conférer à l'œuf son équilibre, le cassa.

Chemin faisant, le conformisme aiguïsa sa maîtrise. Dans certains pays il poussa l'audace, évidemment guerrière, jusqu'à exclure le timide libéralisme. On vit apparaître le conformisme à base d'autorité.

Le législateur, hypnotisé par le droit romain, force sociale imperturbable, accumula les concessions sans abandonner les principes, d'où l'illusoire permanence d'un esprit juridique rationalisé au point de rechercher sa raison dans l'Etat : machiavélisme inconscient.

La ferveur du classement usurpa la figure de l'ordre. La république des professeurs recommença ses triages impératifs.

La politique, à mesure qu'elle se gonflait d'importance jusqu'à absorber la quasi-totalité des préoccupations humaines et à susciter des vedettes inquiétantes, perdait la notion lucide du destin de l'homme. Elle devenait vaine, superficielle, pratique, toute tendue vers le plus pressé. La moyenne culturelle des parlements s'abaissa encore et l'on crut que la sagesse imposait de gouverner médiocrement. La politique n'eut plus aucune constance dans ses pouvoirs. Les attitudes étant sauvées, les principes furent refoulés. Les politiciens eux-mêmes se prirent à mépriser leur métier. On les entendit communément déclarer qu'ils étaient retenus par cette maudite politique.

Et au-dessus de la mêlée trouble des partis, même de ceux qui se disent inspirés par un désir de réforme, une adaptation se fit qui ne saurait passer pour une union sacrée mais qui signifie, soit la déchéance des idées conductrices, soit la souveraineté des appétits de bien vivre.

Couverte par la tricherie générale, une nouvelle euphorie s'empara des esprits. La sécurité momentanée seule importait. On produisait. On consommait. L'heure de Karl Marx n'avait pas encore sonné. D'où l'on s'autorisait à effacer cette heure du cadran de la destinée.

Fable sanguinaire d'abord que le communisme russe, doctrine évidemment lointaine parce qu'étrangère, mais nantie d'une force de désir contagieuse. Et puis, continuant la politique de guerre du ménage moral, on crut avoir réduit la trempe exceptionnelle d'hommes éperdument volontaires parce que longtemps sacrifiés en soignant l'impression de l'affiche de l'homme au couteau entre les dents.

On fit mourir Lénine trente fois avant son heure. Aujourd'hui, son cadavre embaumé est un bloc de radium réchauffant un monde de prolétaires.

Le mot d'ordre était fort simple : on ne voulait pas entendre parler de la lutte des classes.

On put croire un instant que le régime des hauts salaires, excité par une production effrénée, avait définitivement banni la misère de ce monde. *Wall Street* commandait une salle de bain pour chaque prolétaire. Aujourd'hui le fonds des chômeurs épuisé hésite devant la planche à billets. La misère est revenue, plus décevante que jamais. Elle remonte le Danube, traverse les Empires centraux où elle s'attarde à la distribution de maigres soupes populaires. Atteindra-t-elle nos portes? De l'autre côté de l'Atlantique des milliers de sans-travail dorment à l'ombre de la Maison Blanche. Le speaker de la T. S. F. égrène chaque jour l'inépuisable statistique du chômage. Nous y prétons moins d'attention qu'au cours de la *Royal Dutch*. Nous avons encore devant les yeux la trainée d'or d'une *Royal Dutch* et nous n'avons pas encore vu de gens qui meurent de faim. Nous tournons en rond dans le cercle des inflations, des déflations, des stabilisations. Tous les plafonds sont crevés.

Et nous attendons une nouvelle coulée de bien-être, non point de la raison, mais du coup du sort.

Les pessimistes adhèrent volontiers à cette louche philosophie du péristyle de la Bourse au vœu de laquelle on ne s'en tirera que par une bonne guerre.

Le philosophe tant attendu ne vint pas. L'époque se sera en vain cherché un maître. Tous les clercs se mirent à trahir. Ceux dont la mission sociale est de mener l'activité désintéressée de l'esprit, en ignorant ou en combattant le pouvoir laïc, se laissèrent séduire par la facilité du temps ou réduire par la difficulté organisée contre eux de gagner le pain quotidien.

L'Eglise elle-même, délaissant saint Thomas d'Aquin et sa critique du Prince au profit de la dangereuse casuistique d'Ignace de Loyola, s'inclina devant le pouvoir et adhéra aux abstractions. L'Allemagne fut par elle absoute du crime de guerre parce que dans un état d'ignorance invincible, en quoi il y a toujours une fausseté sous forme de concession, soit l'état d'ignorance, soit la nécessité d'absoudre aux yeux de l'univers.

Comment empêcher le conformisme, victorieux de la pen-ée, ayant mécanisé les susceptibilités et les intérêts, de procéder à une deuxième annexion du sublime?

Les villes furent reconstruites sur les anciens tracés, ce qui provoque le massacre des véhicules dans les rues. Les maisons rebâties proposent à nos enfants l'admiration honteuse d'une Renaissance reconstituée dans les écoles du soir ou d'un style à retardement pseudo-décoratif.

Pas un philosophe. Pas un architecte. Et tout est moralement et matériellement reconstruit.

Les beaux-arts sont réservés à l'entendement d'une élite. Ils bénéficient évidemment d'une mode, mais lorsqu'on organise une manifestation artistique à l'intention du peuple, le seul spectateur qui exige que l'on choisisse pour lui, les larmes vous viennent aux yeux en présence de la laideur concertée ou de la sottise rétrograde.

Est-ce pour en arriver là qu'au lendemain de la guerre la jeunesse préservée avait trouvé dans sa volonté de vivre le cœur de regarder le monde sans désespoir?

* * *

On croit volontiers que la jeunesse offre un penchant naturel vers l'esprit de sédition. Personne n'en ressent d'inquiétude, parce que la fusée séditionnelle éclate d'ordinaire au-dessus de la pièce d'eau de la tradition. Son feu vient s'y mirer et s'y noie.

Aussi quand vous entendez dire aux jeunes par un philosophe tolérant : « Soyez révolutionnaire », ne prenez jamais cette injonction pour un encouragement à bouleverser le monde. Cela se traduit : « Jetez votre gourme révolutionnaire. Débarrassez-vous-en! », au même titre que cela pourrait s'analyser : « Faites vos frasques sans désespérer. Vous en deviendrez d'autant plus rapidement un monsieur sérieux. »

L'esprit de sédition est la soupape de sûreté du conformisme.

Je comprends que le mouvement dada d'hier et le mouvement surréaliste d'aujourd'hui n'aient jamais effrayé personne par leurs provocations qu'édulcoraient d'ailleurs leurs ravissants jeux d'esprit. Ne me semble pas davantage digne d'effroi, l'appel universif à un régime nouveau formulé par les spéculateurs mécontents ou les industriels encombrés de stock. Ceux-là, lassés de perdre sur les numéros d'ordre, tentent leur dernière chance sur le zéro.

L'esprit dont je veux parler est infiniment plus tragique et trouve sa source dans la vie sentimentale la plus violente. Je l'appellerai : l'esprit de rupture.

Il serait faux de croire que cet esprit représente un dandysme d'acquisition facile. Il ne fait pas partie de l'arsenal inoffensif des péchés de jeunesse. Ce n'est pas un caprice de fils unique. Il marque même une rébellion profonde contre la nature, car l'enfant manifeste une tendance instinctive au mimétisme.

Cet esprit est nécessairement engendré par une irrésistible attraction en sens opposé, arrachant l'âme à son tendre penchant pour l'obéissance. Il ne se réalise qu'après des conflits mortels entre la tendresse de l'adolescent à l'égard de ceux qui l'ont enfanté, élevé, chéri et la recherche de sa propre expression.

Je me demande si j'ai pu faire apparaître la légitimité de cette crise et surtout que la jeunesse possède, malgré les plus valables présences, le droit de rompre avec une pensée qui l'a déçue, mortifiée, sacrifiée?

Quand on réclame son adhésion à des conventions qui, tout compte fait, ne figurent à son égard que des stipulations pour autrui, est-elle fondée à en rechercher les possibilités bénéficiaires et la signification aux yeux de sa propre destinée ?

On ne peut cependant exiger que le temps de la jeunesse fasse sans relâche l'office d'un passage fleuri entre l'inconscience et l'adaptation. Il est hors de la proportion des forces vivantes de vouloir endormir la pensée effervescente avec l'éternelle chanson du souvenir. Toutes les chansons, même parties du cœur tutélaire de la nourrice ou de la misère exaspérée d'un peuple, perdent leur puissance suggestive dès que s'en emparent les cuivres reluisants de subsides des fanfares officielles.

On admet qu'un fils adresse à son père les sommations respectueuses qui lui permettent de réaliser les penchants irréflectés de son cœur. On consent à ce que les époux déçus confrontent leurs incompatibilités pour faire dire lequel des deux a mal compris l'âme secrète de l'autre. On accorde miséricorde à M^{me} Bovary qui se détruit à l'arsenic.

Il y a donc dans le monde une certaine justice favorable au développement des instincts supérieurs même en état de révolte. Pourquoi la jeunesse aurait-elle l'obligation, lorsqu'une notion dominante lui est proposée, d'en faire un objet de ferveur continuée à peine d'être rejetée comme dangereusement subversive de la pensée conforme ?

Pourquoi la contraindre à imiter, dans un temps dont la poésie se précise en même temps que la fonction, des modes fatiguées d'indiquer sa vertu ?

Pourquoi, au cours d'une éducation qui devrait être libératrice, effacer ponctuellement de l'horizon intellectuel de l'adolescence toutes les conceptions qui lui ressemblent et qui pourraient la séduire ?

Pourquoi, puisque la guerre est une chose affreuse et injustifiable, tenter de « sublimer » son aberration aux fins de la rendre incontestable, et aussi, une fois la paix revenue, avoir contraint les jeunes espérances à la plus humiliante des annulations ?

Qu'on me dise comment, après tant de heurts et d'épreuves, la jeunesse n'éprouverait pas que conserver n'est pas un bien moral, que l'indigence de l'esprit ne représente pas une vertu métaphysique et que rien de ce qui l'entoure ne propose de vivre à force de vouloir surprendre les petits résultats de la vie ; comment elle consentirait en 1932 à organiser aux frontières la défense à la guerre de 1914, ou, dans les conférences internationales, la paix de 1918 ; comment elle trouverait apaisant pour ses appétits d'action d'être enfermée dans un capitalisme à tendance américaine et mécanique ; comment, même si on transforma le fruit de son héritage ou de son épargne en un enjeu angoissant que la Bourse décuple ou ratisse, elle accepterait d'adhérer à la crainte révérentielle de l'esprit financier ?

Délaissons cet étroit scepticisme qui nous pousse à considérer l'inquiétude contemporaine comme les signes du vagabondage intellectuel d'un arrivisme trop hâtif ou d'une inadaptation malade.

Les choses en sont à un état infiniment plus grave et plus douloureux. L'esprit de rupture a atteint un rayonnement universel. L'inquiétude est partout. Les intelligences en éveil croisent leurs feux, projetés de tous les coins du monde. Toute la pensée contemporaine est sur le qui-vive. Il ne paraît nulle part un livre digne d'être lu qui n'agite le problème du devenir. Vainement, la littérature moyenne promène sur la crête du désert, pour faire croire à l'aventure, les chameaux d'une mission guerrière fabriquée, ou, pour signifier un esprit frondeur, agite dans une prose quotidiennement épuisée la défroque du fantôme voltairien, ou encore, pour échapper à des responsabilités pourtant fixées, s'essaie à planter un tardif drapeau blanc dans le *no man's land* renationalisé. Elle apparaît aussi écœurante que le théâtre boulevardier, inébranlablement appliqué à calculer la surface toujours rétrécie du triangle de l'adultère.

La jeunesse, que rallie non seulement l'âge mais toute la pensée repentie, pose le dilemme : Genève ou Moscou ? Evadée de ce dilemme parfois infructueux, elle incline vers le grand jeu de l'action pour l'action.

Le panthéisme, le pessimisme, le déterminisme, le quietisme sont devenus les ombres d'un besoin de croyance. Le surréaliste ayant pris le départ du nihilisme s'oblige à courir au poteau de la doctrine soviétique.

L'effervescence la plus active se rencontre chez la jeunesse

croycante, Maritain en tête, dont la rébellion contre les vérités de commande est significative parce qu'elle laisse entrevoir que la foi ne rassemble pas toute inquiétude et que, dans le giron de Dieu, se débat l'esprit de réforme.

Les philosophes et les économistes se refusent à admettre le monde comme vivant. Ils proposent des plans où toutes les tendances s'affrontent. Le moment est propice aux théories des déclin.

Les Beaux-Arts constituent le refuge purement cérébral de l'individualisme désespéré : ils cherchent des expressions hermétiques en vue de créer une solidarité révolutionnaire de compréhension.

Ce ne sont partout que des indices d'inquiétudes et de révolte, la manifestation de la poursuite, à travers l'esprit de rupture, d'un idéal nouveau.

Sans doute, cet esprit est-il profondément dangereux, car il apparaît sans retenue. Il sera social ou antisocial suivant que demain l'attire ou l'écœure. L'événement fortuit, pour peu qu'il apparaisse illusionnant, aura tôt fait de le transformer en un état de révolte active. Nous le sentons ouvert aux mystiques les plus extravagantes comme aux pires perversités solitaires.

N'avons-nous pas tout fait pour qu'il en soit ainsi ?

Par bonheur, pareil esprit renferme son propre rachat. L'homme ne bénéficie moralement que des oppositions. La parabole de l'arc du vieil Héraclite est toujours valable : il faut, pour que l'homme bouge, qu'il s'oppose à quelque chose.

C'est de l'esprit de rupture qu'il faut attendre la rénovation tant espérée et de ceux qui, encore couverts d'ombres, en sont la proie, les figures lumineuses du temps.

Que deviendrait donc notre pauvre âme humaine si elle s'affaiblissait dans la satisfaction d'elle-même ?

Mais voici les inquiets qui montent la relève des inquiets. La jeune garde n'est pas encore rendue.

Il existe une sorte de prédestination de l'inquiétude. Certains la trouvent au fond de leurs berceaux. On dirait que la naissance leur confère l'inépuisable consigne de l'évasion.

Pourtant, toutes les angoisses s'acharnent sur eux. Eux seuls buteront leurs têtes contre les prisons instituées pour chaque idée. Eux seuls perdront peu à peu le contact avec les desseins d'autrui et avec les vanités apaisantes de ce monde. Pour eux seuls, la solitude.

Ils se replieront dans leur refus de servir l'idéalisme dépourvu de poésie, la conservation recluse, la sécurité momentanée, les vertus sans hiérarchie.

Ils vivent sous le coup d'une malédiction. Savent-ils que la persécution les protège, qu'elle leur confère la force dominatrice de l'insuccès ?

Toute leur vie ils développeront leur activité hors de la sphère commune. Ils apprivoisent de nouvelles sphères afin de les rendre accueillantes aux générations à venir.

Le plus souvent ils se verront abandonnés jusqu'à la mort qui, dans un effroyable symbole, laissera leurs yeux ouverts, faute d'une main pour les fermer.

Mais tout à coup ces yeux défunts prennent un pouvoir étrangement fascinant. L'heure de la revanche inespérée a sonné. Tardivement.

Le monde s'éprend de vénération incongrue et s'agenouille devant la pensée maudite. Cette pensée le domine de tout son désintéressement et il la fait sienne comme s'il l'avait toujours chérie. Les statues poussent de terre, hommages repentants.

C'est que l'histoire, avide de rajeunir son visage, a pris le seul parti possible : celui des forces jeunes. Maintenant que la pensée révolutionnaire est réduite à des réalisations posthumes, on reconnaît sa nécessité vivante. On ressent que la force mystique de l'esprit de rupture est le seul talisman contre la débâcle imminente et que le foyer des valeurs non pratiquées, seul refuge contre les valeurs usées, ne peut être entretenu que par ceux qui se sont audacieusement exemptés de service.

Il fallait pour que le stoïcisme signifiait ses vertus de renoncement que Socrate bût la ciguë, pour que nos péchés fussent rachetés que Jésus-Christ mourût sur la croix, pour que le Prince connût la raison d'Etat que Machiavel fût condamné à mort, pour que la terre tournât que Galilée risquât le bûcher, pour que Rembrandt peignît ses plus émouvants portraits qu'il se trouvât privé de commandes, pour que Joseph Conrad nous enseignât l'aventure qu'il remontât le fleuve Congo à la force de sa rame salariée, pour

que Rimbaud nous enchantât qu'il disparût dans le trou noir de sa destinée, pour que Knut Hamsun écrivît *la Faim* qu'il eût faim, pour que Dostoïevsky envoyât ses lettres déchirantes à sa compagne qu'il s'englût à la roulette de Monte-Carlo, pour que Baudelaire attachât son nom à la désespérance qu'il fût assigné par sa blanchisseuse, pour que Nietzsche libérât notre pensée qu'il devint fou dans son exil volontaire, pour que Freud allégeât le sort de l'anormal qu'il se vit repoussé par l'Académie de Médecine, pour que Gauguin, Van Gogh et Modigliani s'évaluassent en dollars qu'ils mourussent d'inanition.

C'est ainsi qu'au moment où les noms de tous les louangeurs de l'époque vite comprise et bien vécue disparaissent des vaniteuses pierres tombales sous la poussière de l'oubli, les maudits sortent de la fosse commune et commencent à gouverner le monde.

* * *

J'ai quatre amis qui sont à peu près de mon âge, de ma naissance et de ma formation.

Le premier est pacifiste. Le deuxième est catholique. Le troisième est communiste. Le quatrième est ce qu'on nomme d'ordinaire un sceptique.

Tous les quatre se trouvent en proie aux luttes intérieures, les trois premiers parce que leur besoin de foi n'a pas encore fixé son équilibre ni rencontré la limite extrême du renoncement, le quatrième parce que sa raison souvent meurtrie combat son instinct de croyance.

Ce sont quatre esprits courageux qui ne craignent point de confronter leurs idées.

Et, tour à tour, chacun d'eux me confie ses inquiétudes.

Le PACIFISTE dit :

« Je connais ce que je veux. Je veux que le monde vive en paix. J'ai pensé que cette volonté pouvait se solidariser avec d'autres volontés aussi obstinées que la mienne.

« Nous sommes maintenant autour d'une table. Celui qui a la parole sait que le marchand de munitions de Pittsburg ou de Manchester l'écoute distraitemment à l'autre bout de l'onde. Néanmoins il se penche plutôt vers le microphone que vers nous. Il parle de la paix. Mais en parle-t-il comme il faut? Des paroles libérales s'échappent de ses lèvres. Pourtant le libéralisme, engendré par la déclaration des Droits de l'Homme, admettra-t-il tout à l'heure qu'un peuple a le droit de se choisir le gouvernement conforme à la violence de son dégoût? Il cite Duhamel. Beaucoup de jeunes filles lisent Duhamel et ouvrent leurs bras à l'aviateur couvert de palmes.

« Quel visage les femmes montreront-elles au pacifiste que je suis si demain éclate la guerre? Nous laisseront-elles encore partir? Aurai-je le courage de repousser la cocarde que tressera de ses mains ma fiancée afin que je me hâte de devenir l'image de son héros? A-t-il pensé aux femmes, l'orateur, a-t-il songé à les guérir de leur bravoure? Ou bien tout ce bruit qu'il fait avec son pacifisme n'est-il qu'une forme de l'obsession de la guerre? »

« Je vois subsister partout l'esprit de guerre. »

« Reviser ou maintenir les traités? N'est-ce pas une question stérile? Le bailleur maintient-il le bail si le locataire n'a plus la force de payer? »

« N'a-t-on pas encore assez disputé du Couloir ou d'autres questions insignifiantes en présence de l'ampleur des problèmes dont l'humanité attend la solution de vie ou de mort? La politique absorbera-t-elle toutes les préoccupations? »

« Le désarmement des esprits? Je l'avais vivement souhaité, mais mon voisin de droite porte un faisceau à la boutonnière et mon voisin de gauche une croix gammée. Ils me sourient. Viennent à retentir la voix de leur chef, ils se fixeront au « garde à vous » et me considéreront durement.

« Et puis, cet homme qui parle est-il vraiment libre? Il accède à cette tribune avec un esprit national qu'il ne délaissera point, mais il va peut-être épuiser à la construction de cette tour de Babel les forces vives de sa patrie? Sait-il que l'Internationalisme est devenu la plus forte des combinaisons bancaires et que cette salle sonore où il s'agit de servir bientôt de lieu d'assemblée à l'impérieuse société anonyme de la finance mondiale? Ce roi de l'acier n'a-t-il pas, malgré moi, acheté ma belle idée? »

« Je m'assieds à cette table par appétit de servir une idée maîtresse. Mais qu'est-ce donc que je sers? Je me demande avec angoisse si le pauvre diable que j'ai laissé au pays et dont le seul

pacifisme tient dans le désir fécond de préserver sa misérable carcasse continue à croire que je suis ici pour lui? »

Le CATHOLIQUE dit :

« Je suis le plus profondément paisible de vous quatre, car votre mal originel provient de ce que vous demeurez la proie du plus grand des symboles : la mort. Je sais, moi, d'où je viens et où je vais.

« Ma religion est un fait intérieur. J'y trouve ma discipline.

« Malgré cette paix toute logique, je connais vos déchirements. Je ne puis admettre que ma foi perde rien de son mysticisme et de son indépendance. Ma jeunesse crie des espoirs nouveaux que l'Eglise, ma mère, ne semble pas vouloir entendre. Je me demande parfois si je ne glisse pas vers le schisme. Les crises morales, individualistes ou instinctives ne sont rien. Ma croyance est réaliste au point de concevoir sans trouble que le mal est un désordre haïssable.

« Mais autant ma foi est profonde, autant je la sens renouvelée par un besoin quotidien de conversion de tout ce qui m'enchanterait ou me fait des signes subversifs, autant je me sens seul au milieu des règles temporelles. Je ne suis plus, malgré mon vif désir de soumission, le partisan de l'Eglise. Je repousse l'épée qu'elle me tend.

« Et je souffre de voir ceux qui eussent dû être les directeurs de ma conscience soumise dédaigner, dans l'honnêteté d'un ordre refroidi, la force révoltée de mes poings.

« Devrai-je, pour être un loyal pratiquant, tel Péguy, classer les saints par nationalités ou tel Psichari reconnaître que les canons sont les seules réalités du monde moderne? »

« L'éternel message du Christ est-il intercepté et ne reprendra-t-il jamais sa portée libératrice qui fut de démilitariser le monde et d'étouffer l'esprit politique? »

« Pour servir le Dieu que j'ai reconnu, aurai-je à réprimer l'élan de mon évaison, me préoccupai-je d'un louche électoralisme qu'étant, dans les municipalités obscures, le vote voué par avance à la sauvegarde de tout ce qui m'environne de desséché et de perverti? Suis-je assujéti à toutes les alliances que l'Eglise a consenties dans sa désertion de l'Autel pour le Trône? Vais-je me trouver enfermée avec elle dans les conceptions idéalisées de l'autorité laïque? La vérité éternelle est-elle à la merci de minuscules vérités fragmentaires, intéressées? Pourquoi le Pape éteint-il les lumières du Vatican lorsque Mussolini organise un raid d'avions? »

« Mon seul refuge, le rencontrerai-je dans une factice anarchie intellectuelle que la première nécessité vitale réduira au rang d'une amère folie? »

« Et si je pars ou repars en guerre, faudra-t-il que j'entende prêcher que la conquête du salut éternel est assurée par le seul fait de la mort au front, alors que mon ennemi s'entendra dire la même chose et que nous serons ainsi incités à nous entre-tuer à seule fin d'atteindre à l'absolution anticipée d'un Dieu dont le commandement suprême est : « Tu ne tueras point »? »

« Si je me tourne vers l'Eglise, ma mère, pour lui demander de quel côté est la justice indivisible, me répondra-t-elle à nouveau : « Je suis neutre. La guerre est un fléau de Dieu... »? »

« S'avérera-t-il obligatoire que l'Eglise périsse, elle aussi par la politique et, croyant fausement s'assurer des gages de pérennité, se vassalise au pouvoir éphémère? Ne comprendra-t-elle pas que si Lénine s'est trouvé dans le cas de donner en pâture à l'âme slave une mystique nouvelle à base d'athéisme et a réussi, tout au moins provisoirement, là où Robespierre avait échoué, c'est uniquement parce que la chasuble du pape portait, brodées sur la croix, les armes du barine? »

« Je ne veux pas une Eglise révolutionnaire. Sa place n'est pas davantage sur les barricades que sur les marches du Trône. Sa place n'est nulle part et sa mission d'apaisement est partout, mais j'attends pour reprendre le service de sa mystique sociale qu'elle ait recouvré son indépendance spirituelle et que ses clercs aient cessé de trahir. Je ressens profondément qu'elle recueillera d'autant plus de respect qu'elle renoncera plus aisément à l'autorité. Sa gloire et sa puissance d'attraction exigent qu'elle résiste moralement aux erreurs humaines. La plus grande illumination de la foi descend des martyrs. Au lieu d'être un poste de secours dans la panique, l'Eglise doit représenter le signe de ralliement de l'avenir.

« Je me laisse parfois aller à rêver d'un chef de l'Eglise qui, en juillet 1914, aurait commandé au monde catholique : Ne partez pas... La conclusion de ce rêve est qu'on se serait peut-être battu

malgré cette défense, mais que la tuerie aurait aujourd'hui un sens qui n'a jamais pu lui être fourni et que la force morale de l'Eglise bénéficierait d'un invincible attrait. »

Le COMMUNISTE dit :

» Je reconnais qu'en adhérant à la doctrine de Lénine j'ai davantage obéi à la recherche d'une discipline de pensée qu'à un idéal social. Mais à quelle autre doctrine entendiez-vous que j'adhère? Laquelle me fournissait pareil attrait de mysticisme et de récente légende? Je me suis heurté à l'épuisement des autres partis.

» Je crois être devenu un homme réel, à force de réfléchir et de me débattre contre le conformisme. L'attitude de communiste est la seule qui permette d'opposer cet homme réel à l'homme spiritualisé.

» Je sais maintenant qu'il ne m'arrivera jamais plus de crier : « *Nach Paris* » ou « *A Berlin* ». Je cherchais avant tout cette première guérison.

» J'ignore vers quelles réalisations je vais. L'expérience acquise est trop spécifiquement slave pour être servilement imitée. Je sais simplement que l'événement me trouvera prêt à agir. Moi aussi, je veux servir. Aurai-je servi ma destinée ou bien seulement la destinée que m'impose un monde fermé à mon espérance? Rencontrerai-je les compagnons que je souhaite? L'aventure terminée et réussie saura-t-elle alimenter mon esprit de révolte? Il est dans le lot des révolutionnaires triomphants de trahir la révolution pour rassembler le pouvoir à leur profit. Peut-être souffrirai-je plus qu'aucun autre de n'avoir plus le droit de faire ma vie et d'être soumis à une société qui commande sans offrir de récompense? Cela signifiera que le vieil individualisme occidental n'est pas mort en moi et que lui seul a le cœur véritablement révolutionnaire. Il est probable qu'il a poussé Trotzky à enjamber la momie de Lénine pour continuer à prêter de son dernier lieu d'asile une révolution mondiale hypothétique.

» M'agitera-t-il aussi? Qui de Lénine ou de Trotzky a raison? Cette question contient toute mon hésitation. Pour le surplus, il fallait faire quelque chose. »

Le SC PRIGOR dit enfin :

» J'ai passé par vos croyances. Je suis revenu du pacifisme, de la prière matinale à Dieu et du risque révolutionnaire. Où croyez-vous aboutir à force de vous enfoncer dans les zones interdites?

» En vous regardant, je songe au clown auquel on demandait jusqu'où il pousserait l'interminable course en rond entreprise autour du cirque et qui répondait : « Jusqu'au bout ». Réponse héroïque. Mais où est le bout?

» Ne savez-vous pas que la liberté, même conquise par la violence, n'est que provisoire et que vous ne pouvez attendre la délivrance d'aucune théorie? Vous êtes enfermés de toutes parts : le pacifiste dans la guerre possible, le catholique dans une religion adaptée aux mœurs et pléiée au régime, le communiste dans un parti nécessairement despotique.

» Vous tendez à des réalisations positives et vous ignorez que seul vous agitez un besoin émotionnel de croire. En quoi vos mystiques apparaissent sensuelles et spirituelles à la fois. Mais il s'agit d'un pèlerinage sans exaucement.

» Votre angoisse provient d'une tendance concrète vers le service qui représente, à vos yeux, la fin supérieure de l'homme. Par ailleurs, vous vous refusez aux enrôlements dépourvus de magie. Il vous répugne de conformer le rythme de vos pas à la trouble cadence des politiques asservies.

» Ma répugnance vaut la vôtre. C'est pourquoi je ne pénètre dans aucune discipline. Ma fantaisie même a oublié si elle attend son heure.

» Vous cherchez de la féerie où il n'y en a pas. L'action appartient à ceux dont la musculature limite l'entendement et dont le sentiment tragique de l'univers est à ce point fermé qu'ils trouvent le fondement de leur dictature dans le vide local d'un régime. Nous devrions, pour les suivre — car jamais nous ne les commanderons — délaisser notre véritable conscience qui prend sa source dans la poésie, rompre avec le rôle inexplicable de notre intelligence qui est de traquer le mystère.

» La seule action fascinante réside dans le domaine de l'inconscient. Réalités, dites-vous? Mais la beauté n'est qu'un reflet lointain et perversi de la réalité.

» Et, pourtant, j'éprouve souvent l'appel de la mêlée. Je souhaite servir une autre cause que celle de mon propre affranchissement. La vie marginale ne laisse un goût d'amertume. Alors,

je comprends mieux vos incertitudes et vos refus. J'entreprends de déplorer qu'il y ait tant de gens qui vous aient mis dans le cas de sa passer d'eux et qui doivent aussi se passer de vous, ce qui aboutit à renforcer leur conformisme et à aiguïser votre rupture. Vous êtes, tout de même, notre meilleure jeunesse.

» Les tours d'ivoire ne renferment que des cerveaux confits. Il faudra bien que vous en sortiez non point pour tenter par la fusillade des rues une révision qui ne serait qu'un retournement passager, mais pour rechercher un climat nouveau plus compatible avec les aspirations de nos instincts. La pensée jeune ne peut s'isoler à tout jamais dans la désertion. L'exil des maudits est chargé de nostalgie.

» Et j'en reviens, comme vous, à dénombrer mes facultés d'espérance.

» Des plans, des idées? Il y en a trop. Ce ne sont partout que positions négatives d'égoïsmes théoriciens. Il n'y a pas assez de justice sereine. Personne ne semble assez amoureux de la vie pour en revenir au bon sens qui ne réside pas dans ce sens fragmentaire d'une situation momentanée qui entraînait Charlemagne à refuser au monde les antipodes ou M. Deschanel à croire que le Boche paierait, mais dans le culte de la raison.

» Il suffirait que vous rendiez aux hommes la raison. Pourquoi donc la vibration de ce mot d'ordre apparaît-elle si difficile?

» Il est déraisonnable de confondre la guerre avec un déjeuner sur l'herbe.

» Il est déraisonnable que l'enseigne du chauvinisme publicitaire aveugle la volonté que les hommes tiennent de Dieu de s'aimer les uns les autres.

» Il est déraisonnable que des millions d'êtres jeunes perdent dans des trous d'obus leurs âmes hardies que pleureront exceptionnellement des millions de mères et de veuves parce qu'elles n'eurent pas le courage de protéger les corps dont elles avaient l'habitude.

» Il est déraisonnable que les musiques militaires flattent notre épiderme et que les théoriciens de l'hégémonie renouvellent avec nos peaux la fable du bœuf et de la grenouille.

» Il est déraisonnable que la parade guerrière s'adonne au meurtre à l'égard de celui qui lui résiste par une autre parade, car l'histoire ramène les traits des conquérants à des visages d'opérette et fait apparaître leur impossible destinée.

» Il est déraisonnable, si l'on craint la fureur belliqueuse de l'étranger de souhaiter, par seul attachement à la fictivité de certaines règles sociales, que triomphent chez lui les factions de revanche et que s'effondrent les partis issus du dégoût de la guerre.

» Il est déraisonnable que l'instinct de patrie s'enferme dans, le bastion d'un précepte conservateur, tel un ménage sans amour, glisse au concept desséchant de la patrie officielle.

» Il est déraisonnable que l'histoire ne songe qu'à satisfaire la vassalité des désirs personnels et que l'ordre fondé sur le passé avec l'avenir pour gage, s'assimile à de la fatalité emprisonnée.

» Il est déraisonnable que l'idéalisme soit indivisible de l'honneur d'une attitude politique ou de la conservation d'un patrimoine, que l'esprit juridique protège une forme isolée de la pensée, que les livres scolaires soient encombrés d'oripeaux héroïques.

» Il est déraisonnable que les pauvres ou encore les nègres professent du respect à l'égard d'une culture enfermée dans les limites d'une classe ou d'une race.

» Il est déraisonnable que l'on jette le blé à la mer, alors qu'il y a tant de gens qui meurent de faim.

» Ce sont ces mots-là que vous devez dire. Et encore beaucoup d'autres avec la même volonté de pousser l'homme à reviser la place qu'il occupe dans le monde et l'époque à se constituer un style.

» Avant que la raison revienne, il sera construit sur un sol mouvant...

» Mais le jour où, sous le coup de votre action, l'homme cherchera son juge intérieurement et se refusera à le prendre dans les abstractions condamnées, la guérison paraîtra proche. L'homme ressentira que, libre et moral, il n'est qu'à lui-même. Et alors les plans les plus simples se réaliseront le plus simplement. Vous aurez utilement servi.

» Et c'est ainsi que, tenté par le rôle que je vous attribue, desperado en voie de repentir, je brûle d'être retourné par aventure enfin acceptée. Cette aventure, je vous conjure de le fournir, car si elle me manquait, mon besoin d'héroïsme pourrait me maintenir son exil dans la négligence haut-essentiel et dans le culte mystérieux de la futilité. »

RUPTURES? ⁽¹⁾

Les vieillards tiennent beaucoup trop à leurs idées. C'est pourquoi les naturels des îles Fidji tuent leurs parents quand ils sont vieux. Ils facilitent ainsi l'évolution, tandis que nous en retardons la marche en faisant des académies.

ANATOLE FRANCE.
(*Le Jardin d'Épicure.*)

On n'est point, Monsieur, un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux.

CHATEAUBRIAND.
(*Renz.*)

La paix... le plus beau de tous les dons de Dieu.

BENOIT XV.

MESDAMES,
MESSIEURS,
MON CHER CONFRÈRE,

Vous dira-t-on — dès ce soir — que vous avez péché par exagération?

Vous reprochera-t-on d'avoir renversé trop d'idoles?

Va-t-on diagnostiquer sous votre inquiétude lancinante un penchant quelque peu pervers pour l'irrespect, l'irrévérence et l'iconoclastie?

Peut-être.

A chacun d'ailleurs sa vérité.

Mais vous attendiez ces critiques. Vous y comptiez fermement. Et sans aller jusqu'à vous en réjouir à l'avance vous y avez entrevu la consécration même de la thèse qui vous tient à cœur.

Si vous avez raison de croire à l'esprit de rupture entre votre génération et celles qui vous ont précédé, entre la jeunesse intellectuelle de 1932 et le monde « sans âme » au milieu duquel elle vit, seuls les plus jeunes d'entre nous eussent dû battre des mains à entendre votre clair langage.

Et pourtant, vous n'avez pu vous y méprendre, c'est cette assemblée tout entière que vous avez su toucher et émouvoir.

Sans doute les acclamations qui, après vous avoir interrompu souvent, ont salué vos derniers mots sont-elles allées avant tout à votre talent et à votre forte personnalité, à l'art subtil, tout en nuance, que vous avez su distiller, à l'éclat de vos images, à la sonorité de vos évocations, au foisonnement de vos antithèses, à l'étendue de vos connaissances, à la richesse de votre culture, à la maîtrise de votre pensée, au bouillonnement de sève qui se dégageait de toute votre confession.

Sans doute aussi avons-nous tous été conquis, dès l'abord, par l'ardente sincérité qui s'exprimait chez vous en fusées d'une si généreuse audace.

Mais cet auditoire n'a pas senti seulement la magie prenante de votre oratoria : c'est votre leit-motiv même qui l'a remué jusqu'au fond du cœur.

Il vous a compris. Vous avez gagné sa sympathie et sa confiance. Vous l'avez fait et vous le ferez encore réfléchir et méditer.

N'était-ce pas là le but de vos efforts?

* * *

Brillat-Savarin, magistrat intègre et homme de goût, a dit jadis, en pensant d'ailleurs à des ordres d'idées assez différents, qu'« inviter quelqu'un est chose grave, car c'est prendre la responsabilité du bonheur de notre hôte pendant qu'il est sous notre toit ».

Notre Conférence, qui avait convié à cette séance solennelle le nombreux et brillant auditoire qui vient de vous applaudir,

(1) Discours du Président de la Conférence du Jeune Barreau en réponse à celui de M. Salkin.

peut assumer d'un cœur léger la responsabilité de son initiative : vous avez « fait le bonheur de nos hôtes », vous avez jeté un éclat nouveau sur notre compagnie et le Jeune Barreau vous exprime, mon cher Confrère, sa gratitude nuancée de fierté.

* * *

Je ne veux pas revenir sur le tableau que vous avez su brosser, si piquant, si coloré et si désinvolte, de ce XIX^e siècle, en qui vous découvrez la source de tous nos malheurs.

Le portrait est-il d'une fidélité rigoureuse?

Peut-on le cataloguer sous le signe de l'histoire ou n'est-il pas prudent de le classer « au titre littéraire »?

N'appartenez-vous pas, mon cher Confrère, à cette école qui justifie par le surréalisme sa méconnaissance naïve ou voulue des faits, des choses et des événements tels qu'ils apparaissent au commun des mortels?

N'avez-vous pas commis un excès d'injustice dans la prétention? Pouviez-vous, sans manquer à ce minimum d'équité qu'il est bon d'exiger même dans les plaidoiries, fermer les yeux, avec un dédain sec et délibéré, sur l'œuvre diverse, multiple et rayonnante d'un siècle qui, quoi qu'on en ait dit, nous a donné de grandes choses et laissé de grands noms?

Pouviez-vous faire litière du prodigieux essor de la science, de la technique, des inventions et du progrès qui restera sa marque?

Pouviez-vous oublier qu'il fut le premier dans l'histoire à donner à l'homme qui travaille la conscience de son âme et de ses droits?

Son art et ses lettres ne se sont-ils pas avec, j'en conviens, quelques maladresses puériles dressés en un élan tout de courage et de sincérité contre le conformisme qui menaçait de noyer sa pensée?

Nous nous sentons peut-être aujourd'hui écrasés par plus d'un de ses legs. Mais il a su donner asile à de fortes et puissantes créations de l'esprit humain.

Pourquoi nous donner l'air de désavouer un héritage dont, à plus d'un titre, nous pouvons être fiers?

Et si Wagner, que vous avez cité, vous paraît d'une absorbante redondance, niez-vous que la *Chanson d'Ysolde* et l'*Enchantement du Vendredi-Saint* demeurent, l'un des sommets de la spiritualité de tous les temps et de tous les climats?

Pourquoi faut-il que l'éclosion de formes nouvelles vous inspire le mépris de celles d'un passé récent?

Elles ont, ces formes vieillies, éveillé de nobles sentiments, dématérialisé une tranche d'humanité, relevé des millions de fronts, fait vibrer des myriades d'âmes.

Cela ne suffit-il pas à leur mériter le respect?

Et pourquoi d'ailleurs tout compartimenter?

L'homme vraiment « humaniste » — c'est-à-dire simplement humain — d'aujourd'hui doit pouvoir créer des formes d'art à son image sans tomber dans une incompréhension baignée de pitié pour celles où s'est complu l'homme d'hier ou d'un passé plus lointain.

Il faut avoir le cœur plus grand que les bras.

Et si vous avez raison d'admirer, avec parfois une ferveur de néophyte ému, les quartiers neufs d'Amsterdam, l'urbanisme ouvrier de Vienne, les stades modernes et les églises en béton, si vous célébrez à bon droit la poésie prenante de la machine, du haut fourneau, de l'autostrade ou de la douze-cylindres, cesserez-vous de trouver des raisons d'envol dans les rosaces de Chartres ou les verrières de la Sainte-Chapelle?

Le réalisme incisif de l'*Opéra de Quat' Sous* et ses mélodies obsédantes diminuent-elles en rien l'humanité éternelle de *Tartuffe* ou même l'exquise finesse du *Carrosse du Saint-Sacrement*?

Sigmund Freud doit-il nous faire oublier Taine, ou François Mauriac l'abbé de Lamennais?

La jeunesse d'aujourd'hui s'appliquerait-elle des œillères trop étroites pour embrasser à la fois, dans un large geste de compréhensif amour, la grandeur du passé et le jaillissement de l'avenir?

* * *

Mais, après tout, qu'importe?

Que le XIX^e siècle ait ou non été, comme on l'avait dit déjà avant vous avec une truculente outrance, un moment « stupide » de la vie des peuples, qu'il ait laissé un héritage opulent ou déficitaire, qu'il ait répandu plus ou moins de mal ou semé plus ou moins de bien, son esprit n'est plus le nôtre.

Son architecture, sa « ligne », ses « mots », ses vers, ses modes, ses concepts politiques, ses pensées, ses rêves, ses sentiments, ses enthousiasmes et ses sensations nous sont devenus, dans une large mesure, étrangers. Son heure a passé. Nous l'avons suivi. Nous lui succédons. Nous lui devons peut-être une partie de nous-mêmes. Mais nous sommes autre chose que lui.

Et parce que la rupture n'est pas brutale, immédiate et décisive, parce que des états d'esprit que vous jugez périmés, des formes de vie que vous trouvez désuètes ou des manifestations d'art qui vous font sourire n'ont pas du jour au lendemain disparu sous vos lazzis pour faire place aux courants nouveaux, votre génération se prend à douter d'elle et du monde qui l'entoure. Elle se plaint d'être incomprise. Elle rongé son frein au spectacle de ces hommes d'hier qui persistent à imposer leurs idées usées aux hommes des temps présents. Elle piaffe avec une fiévreuse impatience.

Elle en veut à ses maîtres, elle en veut aux choses qui l'encerclent, elle en veut au rythme éternel de la vie. Elle se pose en victime et se baptise, non sans quelque complaisance, la génération de l'inquiétude.

* * *

A vrai dire, mon cher Confrère, cette inquiétude qui assombrit aujourd'hui tant de jeunes fronts, cet esprit de rupture qui soulève tant d'indignations chez ceux qui sortent de l'adolescence « l'âme infestée de malaise » ne sont pas un phénomène imprévu ou inédit.

Vous en avez convenu vous-même, peut-être sans vous en douter quand, cherchant à les définir, vous nous avez expliqué que l'esprit de rupture est « nécessairement engendré par une irrésistible attraction en sens opposé, arrachant l'âme à son tendre penchant pour l'obéissance ».

Et certes je n'aurai pas l'injuste impertinence de vous demander si votre conclusion ne fait pas songer à celle des médecins de Molière qui enseignaient que si leurs remèdes de prédilection faisaient dormir, c'était à raison de leur vertu dormitive. Mais j'en retiens l'affirmation d'une sorte de postulat de notre nature humaine toujours semblable à elle-même, toujours tiraillée entre des forces contraires et toujours soumise à la loi de l'évolution.

Succession des âges, cycle des saisons, flux et reflux des flots de la mer, querelle des anciens et des modernes, action et réaction, droite et gauche, conservation et progressisme, foi mystique et sèche incrédulité, démocratie et pouvoir fort, liberté et autorité, matérialisme et spiritualité, culte de la raison et culte du corps, « mouvement pendulaire de l'esprit humain de l'un à l'autre pôle » dans la nature, en politique, en art, en science même, l'histoire n'est qu'une longue lutte souvent âpre et passionnée, toujours pénible, mais jamais incertaine entre ce qui veut naître et ce qui ne veut pas mourir.

Pourquoi l'époque où nous sommes aurait-elle échappé à cette loi? Tout au plus en voyons-nous aujourd'hui le rythme accéléré. Mais toujours au plus fort du combat il s'est trouvé des « inquiets » pour douter de son issue finale.

Car toujours aussi il s'est trouvé des cerveaux calcifiés dont l'inertie paresseuse s'accrochait à la folle illusion d'arrêter le flot des idées en marche. C'est à eux que songeait l'un des meilleurs et des plus grands d'entre nous, le bâtonnier de Jongh, dont nous pleurons la perte, quand, voici quarante ans, occupant le siège où je suis, il jetait à ses contemporains, trop longtemps sourds aux justes impatiences des jeunes « sociaux » d'alors, ce cri d'alerte de sa clairvoyance généreuse : « Remplacer à mesure les pierres vermoulues des cathédrales gothiques ne suffit pas à leur assurer une éternelle durée, et j'en sais qui fléchissent sur leurs bases et auxquels l'ouvrier craint de porter la main... »

* * *

Votre inquiétude, mon cher Confrère, on la retrouve à toutes les époques, dans les âmes d'élite.

Elle tourmente et obsède les caractères les plus nobles, ceux qui se refusent à borner leur horizon au cercle mesquin des jouissances matérielles et aspirent à une spiritualité renouvelée.

Elle n'est, sous des formes modernes que « l'angoisse pascalienne de son destin ».

Elle redit, semble-t-il, avec le poète : « Nous sommes les anciens de la terre et pourtant nous sommes au printemps de la vie ».

* * *

Mais vous avez eu, mon cher Confrère, le grand — et trop rare mérite — de ne pas vous complaire, comme on le fit souvent, en de vagues récriminations contre l'ordre établi, en doléances sentimentales ou en élégies autobiographiques. Le mal du siècle n'est pas chez vous un accès de neurasthénie. Vous avez voulu débrider la plaie et mettre à nu la réalité des choses. Vous rejetez comme indigne de vous le rôle facile mais infécond du négateur. Votre scepticisme apparent dissimule à peine votre soif d'une vérité meilleure.

Comme la jeune intellectuelle, tourmentée mais vaillante, du « Cercle de famille », vous « trouvez magnifique de tout reconstruire et d'appartenir tout d'un coup à une génération de pionniers, quand on a cru longtemps être né dans une génération de gardiens de ruines ».

Et vous vous en prenez à un mal précis, à un mythe qui continue à exercer ses dangereux ravages malgré les leçons d'un passé récent. Vous dénoncez la GUERRE.

L'horreur de la guerre traverse tout votre discours. Elle l'éclaire et l'illumine. Elle lui donne peut-être toute sa signification.

* * *

Votre enfance, avez-vous dit, s'est achevée au glas de juillet 1914. L'orgueilleux XIX^e siècle se précipitait dans un abîme sanglant au bord duquel il vous laissait, adolescents, sans guide. Et vous gardez devant les yeux la vision hüllucinant des dix millions d'humains morts au cours de la guerre, de l'immense armée funèbre qui, en colonne par quatre, mettrait trente longs jours et trente longues nuits pour défilier sous des arcs de triomphe dérisoires...

Vous conservez le souvenir de ces quatre ans « d'obscurité » pendant lesquels l'homme n'a plus eu d'autre droit et d'autre devoir que de chercher à détruire son semblable.

Vous rappelez ce déconcertant paradoxe des prêtres invoquant, des deux côtés de la ligne de feu, avec la même sincérité pieuse et ardente, les bénédictions du Dieu de la Paix sur les armées innombrables qui n'avaient d'autre mission que de s'entre-tuer.

Vous vous êtes juré, vous les jeunes qui voyiez vos aînés partir pour, si souvent, ne plus revenir, que jamais l'humanité n'admettrait le retour d'un tel défi à la raison.

Vous avez espéré — avec quelle ferveur! — qu'un ordre nouveau naîtrait de l'excès même du mal.

Vous avez eu la confiance que ce péché contre l'esprit qu'on venait de commettre on n'oserait plus le recommencer.

Et vous voyez, hélas! aujourd'hui, que ni les hommes, ni le langage qu'ils tiennent, ni les intentions qu'ils affichent, ni les sentiments dont ils se parent ne semblent avoir changé.

Quoi d'étonnant dès lors si, déçus, aigris et indignés, vous clamiez à pleine voix ce cri de révolte de votre cœur et de votre âme : La guerre est absurde!

* * *

Eh oui! la guerre est absurde.

Et pourtant...

Il faudrait en vérité avoir la mémoire trop infidèle ou l'ingratitude trop chevillée au cœur pour oublier dans ce pays et dans cette enceinte qu'il est parfois encore des combats nécessaires. La résistance à l'injuste agression, pour l'individu, pour les classes sociales, pour les nations et pour les Etats, demeure le premier des droits et le plus impératif des devoirs. Ceux d'entre nous qui ont dû, un sombre jour de 1914, abandonner leur toge pour endosser l'uniforme, avaient la vision lumineuse qui les a toujours soutenus, d'un précepte impérieux de morale et de droit qui leur dictait, sans réplique, leur ligne de conduite et leur règle de vie.

A travers leur misère, leur souffrance, leur détresse, leurs déchéances et leurs deuils, s'ils ont, quatre ans durant, échappé à toute inquiétude, c'est que parfois « les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau ».

* * *

Mais, vous l'avez souligné vous-même, les héroïsmes qu'a éveillés la guerre ne devraient pas suffire à l'aurore.

Elle demeure un mal et une aberration.

Pourquoi donc garde-t-elle un prestige usurpé?
 Pourquoi, malgré les pactes et les traités qui la mettent hors la loi, la maintient-on partout sur un piédestal?
 Pourquoi chacun s'en va-t-il répétant que la guerre est l'ultime raison des peuples?

Pourquoi croit-on à la guerre qui résout comme on croit à la foudre qui tombe, à la science qui éclaire, à la démocratie qui monte ou à l'argent qui peut tout?

Pourquoi ne sent-on pas qu'à force de croire à la guerre, de l'installer dans nos concepts quotidiens et de l'incruster dans nos réflexes on aboutit tôt ou tard à la faire éclater?

L'Etat moderne, hélas faillit à sa tâche et manque à sa mission. Les livres dont il fait choix et où nos enfants sont contraints d'apprendre à connaître l'histoire et la vie ne sont trop souvent qu'une énumération de dates de guerres et de batailles. Les héros dont on les oblige à rêver l'image s'appellent Louis XIV ou Frédéric, Bismarck ou Napoléon. Leur dit-on que ces demi-dieux ont méprisé la vie des hommes, ignoré la morale et confondu souvent le droit avec leurs appétits? Leur apprend-on à discerner dans ces existences plus ou moins savamment romancées la part du bien et la part du mal?

Un « clerc » courageux qui ne veut pas trahir l'a écrit récemment : « Chez tous les peuples les manuels d'histoire forment les enfants à l'admiration du banditisme international. On l'exalte lorsqu'il est au profit de la patrie, on le condamne quand on en a souffert. »

De la patrie on a fait une déité infailible, souverainement bonne et infiniment juste. On se reprocherait comme une trahison et un sacrilège de reconnaître qu'elle a pu avoir tort.

Pour les écoliers d'Allemagne, d'Angleterre, de France, d'Italie, de Belgique les noms d'Austerlitz, de Wagram, de Sedan, de Sadowa, de Solferino, de Tannenberg, de Trafalgar, de Waterloo ou des Eperons d'Or évoquent des jours de gloire ou des jours de deuil, non pas selon que l'équité y triompha ou en sortit vaincue, mais suivant que leurs pays respectifs y furent victorieux ou défaits. Des brutalités, des tueries, des misères et des injustices qui les marquèrent, prend-on même la peine de faire une pâle mention?

On enseigne aux enfants le respect de la parole donnée, l'amour du prochain, l'humilité, la bienveillance, la droiture. Mais dès qu'il s'agit de l'Etat où ils sont nés, le langage change, les concepts s'altèrent, la morale qu'on prêche pour les individus ne vaut plus, semble-t-il, pour les peuples qu'ils composent. Il ne sera plus question de prestige, de grandeur, de souveraineté, de raison d'Etat et d'honneur national.

La notion du juste et de l'injuste disparaît ainsi sous le plus redoutable des « nœuds de vipères » qui ne donnera naissance qu'à l'orgueil de race, au mépris de l'étranger, et, un jour fatal, au défi, à l'ultimatum, à la guerre.

Les haines nationales, a dit Goethe, sont vices de populace. Mais l'Etat moderne connaît-il Goethe?

On a vitupéré le *Deutschland über alles*. Mais dans combien de langues et combien de pays cette formule païenne ne trouve-t-elle pas d'inquiétantes transpositions?

Nos démocraties d'aujourd'hui — plus encore que les monarchies de l'ancien régime — habituent leurs citoyens à l'idée de la guerre. Et quand elles veulent leur donner un symbole de cette grande et féconde réalité qu'est la patrie, elles ne mettent pas sur le pavais un héros de la science ou du travail, de la vertu ou du progrès, elles choisissent un homme en armes, un cuirassé ou un casque à pointe!

Ces fantaisies malsaines ne cesseront-elles donc jamais?

* * *

Ah! certes, mon cher Confrère, hérissée de préjugés tenaces, encombrée de fausses idées claires, la pente est dure à remonter. Les déviations d'une mystique nationalitaire mal comprise y ont creusé des ornières profondes où les plus courageux s'enlissent et perdent pied.

Et qui pourrait vous en vouloir de la lassitude découragée que vous inspire la « déraison » de vos aînés?

Par bonheur, des forces bienfaisantes ont commencé l'œuvre nécessaire du redressement des esprits.

Vous le savez. Vous avez parlé de Rome et de Genève. Mais l'une et l'autre, avez-vous dit, ont déçu vos espoirs. Et comme tant de vos contemporains, la flamme plus vive — mais plus

desséchante et plus destructrice — de Moscou paraît vous fasciner.

Sans doute n'avez-vous pas tort de vous élever contre ce qu'a de tristement conventionnel la figuration, aujourd'hui fatiguée, de l'homme au couteau entre les dents.

Sans doute nul ne vous fera le reproche d'être séduit par l'aspect constructif et plus encore par l'aspect social de ce mouvement volcanique — force élémentaire de la nature — qui soulève la « sainte Russie ».

Sans doute pouvez-vous croire avec Nietzsche qu'il « faut du chaos pour que de ce chaos jaillissent des étoiles nouvelles ».

Mais n'auriez-vous pas aperçu ce qu'a d'illogique et de paradoxal, dans votre discours dirigé contre la violence de la guerre, l'attrance et l'emprise que semble exercer sur vous, malgré les réserves de votre raison, un régime qui reconnaît à la violence une valeur de principe? N'a-t-il pas que mépris pour ce qui restera toujours un élément infiniment précieux de notre patrimoine moral : la liberté et la dignité de la personne humaine?

Si la guerre est absurde, la guerre civile et la violence révolutionnaire le seraient-elles beaucoup moins? Non — et vous l'avez compris — ce n'est pas de Moscou que nous viendra l'esprit de paix s'il doit souffler un jour sur le monde.

* * *

Nous viendra-t-il de Genève?

Vous avez été sévère pour la *Société des Nations*. Pourquoi faut-il que vos critiques rejoignent par un détour les sarcasmes de ceux dont le nationalisme périmé se rebelle contre tout effort sincère de rapprochement des peuples?

Ce n'est pas le lieu ni le moment de dresser le bilan, apparemment décevant, j'en conviens, de l'Institution de Genève. Nieriez-vous cependant la somme reconfortante des bonnes volontés qui se sont rencontrées et des courages qui se sont ligués sur le terrain même de la collaboration des Etats?

Chacun connaît et déplore les faiblesses et les lacunes d'un pacte dont, sous la pression de forces et d'idéologies contraires, on a dû se résigner à faire un habit d'Arlequin. Mais qui dira dans quelles convulsions périlleuses notre Europe impénitente ne se fût pas depuis longtemps jetée et perdue si Genève n'avait pu mettre au service de la paix sa technique, son cadre et son esprit?

Ne mesurez-vous pas du regard le chemin parcouru?

Là où dans un passé récent les Etats s'insurgeaient à la seule idée de rencontrer un jour des limites à leurs droits, là où le dogme sacro-saint de leur souveraineté absolue exerçait, sans résistance, sa tyrannie néfaste, on voit aujourd'hui Genève proposer aux peuples la notion récemment découverte de leurs devoirs d'humains et élaborer, à la lumière de l'ordre juridique, la Charte des obligations internationales.

Là où naguère la diplomatie secrète tendait, dans une pénombre propice aux desseins agressifs, les fils habilement tissés de ses combinaisons inquiétantes, la Société des Nations a su dresser une large tribune où l'opinion publique, enfin consciente d'elle-même, apparaît, et, de plus en plus, s'impose comme l'arbitre moral du monde.

Là où les Etats revendiquaient — avec quel orgueil insensé — le droit de se faire justice à eux-mêmes, on les voit à l'heure actuelle s'acheminer vers l'arbitrage. N'avons-nous pas assisté au spectacle, qui eût semblé une gageure il y a vingt ans à peine, d'un grand peuple, au faite de sa puissance militaire, soumettant à une Cour de justice composée d'étrangers et présidée par un Asiatique, le litige qui le mettait aux prises avec un petit pays, et acceptant avec sérénité une sentence qui lui donnait tort?

« Office central de coopération humaine », « chambre de compensation où se recompose perpétuellement l'équilibre international », mutualité des intérêts épars, terre d'élection où s'édifie le monument de la solidarité des peuples, Genève demeure, dans la tempête qui ébranle les rocs et les montagnes, le phare obstiné de la confiance et de l'espoir.

* * *

Face à Genève, Rome.

Vous avez parlé des déficiences, des compromissions de l'Eglise romaine. Vous lui avez fait grief d'identifier souvent le trône avec l'autel.

Et pourtant cette Eglise, qui toujours et comme par définition a jeté l'anathème sur le culte totalitaire de l'Etat, reste le symbole de l'universalité.

Elle « rayonne par-dessus les nations » et dans tout le cours de sa longue histoire elle a cherché à les rapprocher et à les unir.

A l'heure même où les traités de 1919, plus riches de rancœurs assuivies que de noblesse et de magnanimité, jetaient partout, les uns contre les autres, les nationalismes hostiles et hainetix, Rome seule, sereine dans l'orage, condamnait avec une solennelle rigueur les excès et les injustices que couvre trop souvent « l'amour immodéré de la patrie ».

Et le Pontife d'alors n'est que l'écho fidèle de voix plus anciennes qui remontent, en se répondant à travers les âges, aux origines même du christianisme.

Car quand, au lendemain de la mort du Christ, saint Paul, l'un des géants de l'histoire morale du monde, oriente d'un coup de barre décisif l'Eglise naissante vers les horizons infinis de l'univers païen — « il n'y a ni Grec, ni Scythe, ni Juif, mais Christ est tout en tous » — l'apôtre des Gentils, en même temps qu'il répudie et condamne le nationalisme étrié de ses concitoyens de Judée, dégage et crée pour toujours l'esprit international chrétien.

Non, mon cher Confrère, les clercs de Rome n'ont pas trahi le message divin de la concorde entre les hommes. Qui donc, sinon eux, s'est, pendant la tourmente, érigé en médiateur? N'ont-ils pas stigmatisé l'injustice et l'inhumanité de l'un et de l'autre côté de la ligne de feu? N'ont-ils pas, au cœur même de la guerre, tracé en un document magnifique les lois d'un Avenir de Paix?

Et aujourd'hui encore, tandis que pour ces chevaliers de la Croix Gammée, dont vous parliez incidemment avec quelque excès d'indulgence, le service militaire prolongé de tous les citoyens reste la seule école de civisme et de virilité, tandis que nos démocraties occidentales célèbrent, avec cynisme ou avec candeur, dans la nation armée, une des bienfaisantes conquêtes de la Révolution, on voit Rome dénoncer dans la conscription la « vraie cause de beaucoup de nos maux » et supplier les peuples d'y renoncer partout.

Mais qui donc a songé à écouter les Papes?

Et pourtant ce qu'ils demandaient hier, la force des choses l'imposera demain.

* * *

Certes, mon cher Confrère, ni le Pontificat romain ni l'Institution genevoise n'ont pu réaliser les miracles que vous espériez. Mais ils les forgent et les préparent. Les semences sont faites. Un jour elles porteront leur fruit. Des idées dynamiques ont été lancées sur le monde, elles germent dans nos consciences à tous. Elles gagnent de proche en proche.

Elles ouvrent les âmes à des horizons assainis.

Oui, des forces mauvaises ont trop longtemps « aveuglé cette volonté que les hommes tiennent de Dieu de s'aimer les uns les autres ». Mais elles trouvent aujourd'hui devant elles, dressées en un triple rempart, l'Eglise avec son autorité morale et sa doctrine d'amour, Genève avec ses méthodes modernes, son « climat », son ordre renouvelé et cette jeunesse ardente enfin dont vous avez exprimé les rêves généreux et les haines fécondes, et qui tient en ses mains les normes de l'avenir.

Pourquoi douter de cet avenir devant la poussée montante des idées nouvelles? L'aventure, la grande aventure qu'appelle et qui attend votre génération sera peut-être d'imposer au monde cette paix promise depuis vingt siècles aux hommes de bonne volonté...

La jeunesse, disiez-vous, a peur de la civilisation qui l'entraîne. Qu'elle sache qu'il lui appartient d'entraîner elle-même la civilisation.

PAUL STRUYE,
Président de la Conférence du Jeune Barreau
de Bruxelles.

“ L'Astronome qui trouva Dieu „

Walter Scott, dont on vient de fêter le très romantique centenaire, avait mis à la mode les machicoulis. C'est ce qu'on appelle encore dans certains milieux la couleur locale. Il s'agit uniquement de décor. Le roman historique a vécu longtemps sur une équivoque, les romanciers s'imaginant, de la meilleure foi du monde, que la vérité psychologique cédait aux exigences de l'illustration pour *keepsake*. D'où, ce Louis XI moins intéressant que ses plessis. Le roman historique a vraiment fait tort à l'histoire.

L'*Astronome qui trouva Dieu*, de Max Brod, n'a garde de tomber dans « l'excès descriptif ». Ainsi que le souligne M. André Thérive, dans une préface fort bien venue qu'il a écrite pour la traduction de Georges Lacheteau (1), un illustrateur aurait beaucoup à rêver sur ce texte, et beaucoup de meilleures foi du monde, que la vérité psychologique cédait aux exigences de l'illustration pour *keepsake*. D'où, ce Louis XI moins intéressant que ses plessis. Le roman historique a vraiment fait tort à l'histoire.

L'Allemagne contemporaine ne s'enorgueillit pas de ses romanciers. Tandis que les « moins de quarante ans » révèlent, en France, une surabondance de talents plus ingénieux que divers, tandis que l'Angleterre maintient la tradition forte du XIX^e siècle, un Thomas Mann n'est roi qu'au pays des aveugles. On cite encore Wassermann, Arthur Schnitzler, Hugo de Hofmannsthal. J'entends bien que nous manquons d'une documentation complète et objective. Les traducteurs choisissent mal et ils trahissent. Mais la *Montagne magique* elle-même nous a déçu. Nous répugnons, d'instinct français, aux longueurs, aux méandres, aux pauses. Et c'est pourquoi les *Affinités électives* de Goethe déconcertent tant de lecteurs, ceux-là précisément qui ne réussissent pas à découvrir l'intérêt anecdotique dans l'aventure discursive de Wilhelm Meister.

Max Brod écrit en allemand. Mais il est juif praguais. Il convient de noter ce détail. Et de signaler, en même temps que l'influence juive dans cette *Mittel-Europa* où l'antisémitisme recueille ses plus farouches partisans, le rôle de la Tchécoslovaquie, « république des professeurs », au double point de vue de l'unité de culture et de la tolérance. L'*Astronome qui trouva Dieu*, ce roman historique qui se déroule en Bohême vers l'an 1600, emprunte à la personnalité du romancier, tout autant qu'à la localisation autour de Prague, sa vie profonde, ardente et vraie.

* *

Le titre n'est pas adéquat, diraient les mathématiciens. En vérité, la quête de Dieu par l'homme n'est qu'une conclusion. Le sujet, c'est les dernières années de l'astronome Tycho Brahé, et, plus proprement, les hasards de l'amitié intellectuelle qui l'unit à son jeune commensal Jean Kepler. Nous sommes loin de la fiction.

Tycho Brahé, Danois d'origine, est venu aux étoiles par le droit. Ses découvertes astronomiques lui ont valu la protection puissante du roi Frédéric II. C'est l'époque où le prince joue volontiers au mécène. Pour construire les appareils dispendieux qui serviront à scruter les profondeurs du ciel, la faveur des grands est condition *sine qua non*. Comme le dira un jour Tycho à Kepler, « que serait devenu Regiomontanus sans Walther von Nuremberg, et Purbach sans le cardinal Bessarion, et Rothmann

(1) Paris, Editions du Siècle (Collection « Les Maîtres étrangers »).

sans le Landgrave de Cassel? » Sur les devoirs du savant envers le prince qui le protège, les deux astronomes diffèrent de sentiment d'ailleurs. Kepler ne considère que la vérité, elle seule. Cependant que Tycho est d'avis que l'on ne peut servir la vérité que si l'on sert les princes. En réalité, nous observons tout de suite que, pour le Danois, l'astrologie n'a pas encore perdu tout son prestige. Certes, la discipline intellectuelle de Tycho Brahé l'entraîne invinciblement du côté du calcul pur et de l'expérimentation. Mais Kepler, de trente ans plus jeune, est autrement dégagé des préoccupations divinatoires. Si bien que l'amitié des deux savants marque aussi le conflit de deux mentalités, un tournant de la pensée dépendante vers la pensée qui se croit libre.

Tycho Brahé n'est pas resté dans son palais d'*Uraniborg*, cet observatoire qui tient du musée et qu'il s'était aménagé dans l'île de Hveen, en plein détroit du Sund. Il a quitté le Danemark en 1597, victime d'une cabale de cour. Et c'est Rodolphe II, l'empereur très chrétien, qui lui a fait accueil. Le 25 octobre 1601, Tycho s'éteignait à Prague, après avoir répété, au milieu des soubresauts de l'agonie : « *Ne frustra vixisse videar!* » Il repose actuellement près du maître-autel de la Teynkirche avec ses deux tours à quadruple poivrière. Sur un bas-relief de marbre rose, l'astronome, armé de toutes ses armes, caresse de la main gauche un globe céleste. On y lit sa devise, en latin : « Puissance ni richesse ne durent ; seul demeure le sceptre de l'esprit ».

La grande aventure de cette vie de Bohême fut la rencontre avec Kepler, que des mésaventures styriennes avaient exilé de Gratz et que Brahé invita chez lui pour collaborer aux fameuses *Tables Rudolphines*. La scène se passe au château de Benatek, sur l'Isér, dont l'astronome impérial a obtenu la jouissance. Nous sommes conduits de février 1600, date de l'arrivée de Kepler, à la mort de Tycho Brahé.

On saisit tout de suite ce qui constitue l'originalité puissante de ce roman : la parfaite correspondance entre les personnages et le rôle qu'ils vont jouer. De tous les reproches que l'on adresse à la petite histoire, — et la campagne antihistorique a repris, ces derniers temps, avec une sorte de maligne rigueur, — je n'en sais pas de plus pertinent que celui qui prend pour cible l'anecdote, en tant qu'anecdote. « La vraie façon de mettre en scène les grands penseurs, dit encore excellemment M. André Thérive, est sans doute de leur prêter un rôle dans un grand drame idéologique ». Parce qu'un Tycho Brahé, un Kepler nous intéressent avant tout comme astronomes.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit nullement de se priver des ressources précieuses et nécessaires de la documentation historique. Max Brod nous démontrerait au besoin, par sa connaissance très étendue des milieux sociaux, des climats intellectuels, des manies, voire du jargon de ce XVI^e siècle finissant, qu'il est parfaitement vain d'animer des personnages qui chercheraient leur point d'appui dans la seule idéologie. L'ordre spirituel suppose des *realia* qui, sans le déterminer, le conditionnent. Mais ce roman de deux astronomes aux prises avec l'astronomie condamne les révélations indiscrettes et inutiles de ceux que j'appelais, un jour de méchante humeur, les ramasseurs de boîtes d'allumettes. Qu'un Frédéric Masson nous apprenne que Napoléon portait des bretelles bleues le matin d'Austerlitz, nous plaignons sincèrement Napoléon d'avoir excité la fureur fureteuse d'un Frédéric Masson. Le romancier Max Brod, dans son respect quasi dévotieux des exigences du génie, s'interdit de grappiller ces miettes de vie privée qui tombent des guéridons aux quadrants, des pupitres aux manuscrits, des tables d'Uranie.

Et pourtant, tout n'est pas sur le même plan idéologique dans *l'Astronome qui trouva Dieu*. Le récit des amours d'Elisabeth, la fille de Tycho Brahé, avec le brutal Tegnagel pourrait faire, à première vue, digression, digression fâcheuse. A notre sentiment,

il n'en est rien. La famille de Tycho — sa femme Christine, autre Xanthippe de cet autre Socrate, ses fils violents et sanguinaires, cette Elisabeth même, tendre et faible jusqu'à la faute — n'intervient qu'à titre de « réactif », si j'ose dire, dans l'économie du plan divin. Parce qu'il est digne, juste, équitable et salutaire que, sur la voie royale du dépouillement progressif de l'âme, se creusent les fossés, se dressent les barrières. Ainsi nous nous mettons en marche vers cette conclusion qu'annonçait le titre : la révélation de Dieu à Tycho Brahé.

L'instrument de cette révélation sera le rabbin Löwe ben Bezalel, personnage historique et légendaire à Prague. Löwe ne fait pas autre chose que reprendre la leçon du saint homme Job. Dieu éprouve ceux qu'il aime, dans la mesure où il les aime. Lorsque le rabbin au chapeau jaune psalmodie, en balançant le haut du corps, pour l'édification de Tycho éperdu, les versets du Talmud, lorsqu'il allègue le traité de Berachoth (« Et l'Éternel dit à Jischmaël... ») et la parole du rabbin Tarfon, c'est bien moins une profession de foi judaïque que le message éternel d'un Dieu tout plein d'amour, du Dieu de Bethléem et de saint Augustin. Dieu est charité. *Ama et fac quod vis*. La vérité n'est pas dans les *Tables* des astronomes. Elle ne se découvre pas plus avec les télescopes géants de nos observatoires américains qu'avec les lunettes d'*Uraniborg*. La vérité n'est peut-être même pas utile aux hommes. C'est le précepte évangélique. La quête de Dieu est un miracle de l'amour. Mais c'est aussi l'épreuve du feu.

Pour traduire l'élan d'une âme soulevée par la contemplation de l'ineffable, Max Brod a trouvé, dans les dernières pages du roman, des accents d'un lyrisme émouvant et que lui souffle, à n'en pas douter, l'enthousiasme communicatif et sacré du rabbin Löwe. Et nous prenons ici le mot « enthousiasme » dans le sens qu'il avait, au XVI^e siècle, d'inspiration religieuse. C'est comme la signature de ce roman israélite.

* * *

Si nous avons insisté sur les mérites de *l'Astronome qui trouva Dieu*, ne serait-ce pas que nous avons eu la joie d'y trouver un homme? Cette joie de la découverte a quelque chose d'insolite. Nous parlions tout à l'heure des talents qui surabondent en France. Mais les initiatives se compteraient sur les doigts de la main. Le romancier français est avant tout, aujourd'hui, le bon faiseur. Voici, sous une plume allemande, avec des longueurs, des « inhabiletés », certain manque de proportion, le goût du spéculatif et le dédain du lecteur à ménager, une œuvre originale. Parce qu'il rétablit dans ses droits le roman historique, tous ceux qui continuent d'aimer dans l'histoire la grande éducatrice des hommes qui n'ont point tellement changé depuis Tycho, Kepler et les entretiens de Benatek, fermeront à regret *l'Astronome qui trouva Dieu*.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Fouquet⁽¹⁾

CAUSONS D'ABORD UN PEU

Qu'est-ce qu'un vol?

Question peu commode. Il y a bien des nuances. Par exemple, le pauvre diable qui chipe un litre de trois-six, il vole, c'est entendu, mais à peine. Au contraire, l'apache dévalisant une octogénaire plus pauvre que lui vole affreusement : et pourtant moins encore, peut-être, que telle ou telle canaille de banquier qui lève le pied après avoir dissimulé dans sa poche sa rosette de commandeur. Le meilleur casuiste lui-même ne trouverait pas toujours si simple de distinguer entre les chapardises, les larcins, fraudes, détournements, escroqueries, abus de confiance, etc.

Quant aux vols que nous pourrions nommer publics, en ce sens qu'ils attentent à la fortune de l'Etat, et que le grand public, que la nation même y sont intéressés, nul n'ignore qu'on s'y perd. Des commissions d'enquête et autres assemblées d'hommes sages travaillant pendant des semestres avant de décider que celui-ci a prévarié, ou celui-là vendu son influence, sinon seulement sa conscience... Et ce sont des questions sans nombre, des discriminations qui s'entre-croisent, des précisions impossibles. Certains juges doivent aller s'apaiser aux champs. Finalement, on décrète que tout le monde est flétri, mais sur cent personnes on ne trouve pas dix coupables, dix vrais coupables, qui aient positivement volé, ce qui s'appelle voler. Quelle billebaude!... Et il ne s'agit là, notez-le bien, que de nos affaires contemporaines, où nous ne sommes pas dépayés.

Tandis que si nous traitons d'un Fouquet et des financiers contemporains de Louis XIV, nous voici en face d'un monde tout nouveau, et réellement déconcertant. Comment ose-t-on déclarer avec assurance qu'un surintendant, vivant en 1630, a positivement volé les deniers de l'Etat? Comment, d'autre part, soutenir qu'il est innocent? Les vingt-huit juges de Nicolas Fouquet, en décembre 1664, ont eu bien de la peine à rendre, après trois ans d'efforts, un verdict guindé, embarrassé, forcé, trop sévère ou pas assez, qui n'a satisfait personne. Il y avait de très vilaines gens parmi ces juges, il y en avait aussi de fort honnêtes. Le manquement des finances publiques en ce temps-là leur était familier, alors qu'il nous étonne et dérouté. Serons-nous donc plus habiles qu'eux?... Et pourtant, Fouquet a mal agi, on le sent bien. Jusqu'à quel point? Il faut beaucoup d'attention et de prudence pour essayer de le deviner. La certitude de certains historiens sur ce point me remplit d'admiration.

* * *

Que valaient les finances publiques, vers 1650? Elles dépendaient uniquement des financiers, elles valaient ce que valaient les financiers.

Aujourd'hui, les impôts sont perçus directement par l'Etat, et vont, ou doivent aller dans les caisses de l'Etat. Au XVII^e siècle, il n'en était pas ainsi. Des hommes considérables, et dont c'était le métier de faire courir l'argent, obtenaient que le roi leur donnât à ferme la plupart des impôts : autrement dit, ils s'engageaient à payer au souverain une somme forfaitaire plus ou moins considérable; après quoi, ils se chargeaient de faire rentrer ledit impôt, dont l'argent ainsi récupéré leur appartenait.

A ce système, chacun trouvait, ou pensait trouver son compte : le roi touchait des sommes fixes à des dates certaines, et croyez que les paiements étaient exacts et assurés, car il y avait concurrence, et si un fermier ne payait pas ou payait mal, un autre était là qui ferait mieux. En outre, plus de soucis pour les ministres de Sa Majesté quant à la perception de l'or et des écus dans les paroisses, élections et généralités (2). Plus de commis bons enfants établis dans les villes, et qui, connaissant personnellement les contribuables, recevaient de celui-ci une poule, de celui-là un jambon pour Pâques ou une brouettée de bûches à la Noël, si bien que l'on s'accommodait au moment de payer les redevances.

Plus de tracas non plus pour le charroi de l'argent sur les routes tortueuses où les essieux rompaient, où pullulaient en outre des brigands de toutes sortes — oui, de toutes sortes, et non pas seulement en haillons, — qu'on lise plutôt les *Grands jours d'Auvergne* de l'abbé Fléchier.

Les fermiers d'impôts tiraient tout le monde d'embaras. Dame! ils ne badinaient guère : ils envoyaient par le pays des bataillons de percepteurs nommés par eux, ne dépendant que d'eux, gens venus d'autres contrées et dont nul n'avait vu jusque-là dans la province les moustaches, ni les redoutables écritures. Des compagnies de soldats prêtées par le roi arrivaient en même temps, le mousquet à l'épaule, et les deniers rentraient assez bien.

Ces fermiers, d'autre part, n'y perdaient point : ils parvenaient à gagner dix ou douze pour cent par livre payée au roi (1), ou plus précisément à la trésorerie de l'Etat, qu'on appelait l'Epargne. Un million était de la sorte assez vite gagné : et que l'on songe à ce que représentait alors un million!

On conçoit qu'en ces conditions la valeur d'un fermier, mais entendez la valeur humaine, la valeur en tant que chef d'entreprise et d'expédition, avait une énorme importance. Plus le général, si l'on peut s'exprimer ainsi, montrait d'ordre, d'autorité, d'énergie, d'entêtement, et aussi de relative justice, plus la petite armée des percepteurs travaillait avec conscience et discipline : dès lors, l'impôt produisait de belles recettes. Bref, la somme forfaitaire payée au roi pouvait se trouver largement dépassée. Le contraire, hélas! arrivait aussi.

Il n'y avait pas jusqu'aux talents de courtisan, de politique, et même de simple calculateur qui ne servissent grandement un habile fermier : pour ne citer que ce simple détail, croit-on qu'il fût aisé de faire vite et mentalement des opérations d'arithmétique — et dans une discussion, par exemple, c'était indispensable — en un siècle où le système décimal n'existait point? C'est qu'il fallait se défendre devant les trésoriers de l'Epargne, les contrôleurs, les intendants, la Chambre des Comptes, la Cour des aides, autant d'acharnés qui jalouaient les nouveaux Crésus, les guctaient, les attaquaient, ne rêvaient que censures, dénonciations et procès... Bref, tant valait le fermier, tant valait l'impôt : et voilà déjà pourquoi, en partie du moins, nous écrivons ci-dessus que les finances, jadis, n'existaient que selon le mérite des financiers. Sans financiers pleins de la même *virtù* qu'autrefois les condottieri, sans fermiers à labeur de fourmi et rusés de loup, pas d'argent dans les caisses du roi.

* * *

Les seigneurs de gabelle et princes du denier six avaient une autre manière encore de régner secrètement dans l'Etat : car on peut parler d'un règne, le terme n'est pas trop fort, mais d'un règne assez caché, en effet. Plus que jamais peut-être, au temps de Richelieu, de Mazarin et de Fouquet, il est clair que les hommes d'argent ont joué en France un rôle peu apparent, rarement avoué, par conséquent difficile à préciser, quoique immense et continu, vital même, et tout à fait comparable à celui des glandes dans le corps humain : que celle-ci vienne à défailir, celle-là à s'hypertrophier, et voilà tout l'organisme en danger. Il fallut néanmoins attendre jusqu'à La Bruyère pour qu'un contemporain daignât enfin nous montrer, mais alors avec quelle maîtrise, ces traitants tout dorés dont on affectait de rire en public, et qui en leurs hôtels, pourtant, retranchés derrière leurs millions, donnaient la fièvre aux ducs, recevaient les prières des ministres, affrontaient au besoin les grands corps de royaume, et tinrent plus d'une fois le souverain même à leur merci.

Ces potentats donc — parmi lesquels un Fouquet ne fut que le plus illustre et le plus politique — priaient sans trêve de l'argent au roi, et quelquefois à des taux si rudes qu'on est tenté d'écrire qu'ils ont pratiqué l'usure, mais l'usure en grand, l'usure d'Etat.

A chaque instant, Richelieu emporté par ses vastes desseins, sinon Mazarin surmené par les guerres et persécuté par les révoltes, se trouvaient devant l'Epargne en déficit. Les caisses étaient vides. Il n'en fallait pas moins, coûte que coûte et tout de suite, trouver quelques centaines de milles livres pour apaiser les Suisses qui réclamaient vainement leur solde, grondaient, trahissaient, désér-

(1) Premier chapitre d'un livre sur Fouquet que publiera prochainement la librairie Bernard Grasset, à Paris.

(2) Ainsi nous-mêmes sur certaines divisions financières du pays.

(1) J. Lair admet qu'une livre valait à peu près 5 francs d'avant-guerre. Il faut multiplier aujourd'hui par 5 ou 6, et encore tenir compte de la rareté de l'argent. On pouvait avoir huit ou dix fois plus de choses en 1660 pour une livre qu'on n'en saurait acquérir maintenant pour 25 ou 30 francs. On arrive bien vite ainsi à compter une livre, en certains cas, pour 200 à 300 francs de notre chétive monnaie contemporaine.

taient; ou bien l'on devait entretenir une garnison dans les Flandres, des bataillons sur une autre frontière, une armée ailleurs encore, construire des bateaux, corrompre un gouverneur, augmenter le zèle des princes amis, redoubler les pensions, payer les rentes, distraire la Cour. Que la somme fit défaut avant la fin du mois, et c'était le Louvre maussade, la canaille sur le Pont-Neuf, le duc de Savoie qui nous tournait le dos, une ville ouverte à l'Espagne, les Anglais au Havre; c'étaient les Lorrains qui rôdaient torche au poing, et autres catastrophes... Comment donc se tirer de là?

Rien de plus simple, ou du moins rien qui semblât plus simple, en principe. Richelieu disait à Mazarin, et bien plus souvent encore, par la suite, Mazarin disait à Fouquet: « J'ai besoin de tant, pour telle date ». Dans l'énorme correspondance du second grand cardinal, c'est à chaque instant que l'on trouve de telles demandes. Pendant toute la Fronde, et encore auparavant, dans la première douceur de la bonne Régence, et même après les guerres civiles, lorsque nos troupes heureuses et la merveilleuse diplomatie de Mazarin jetaient lauriers sur lauriers aux pieds du jeune roi, l'Etat crevait de misère. Ou plutôt non, ce n'est pas ainsi qu'il faut dire: l'Etat faisait fière mine, dépensait sans compter, achetait ce qu'il fallait acheter, hommes ou denrées; mais un mois après, l'Épargne se trouvait à l'agonie, il fallait lui redonner vie. L'argent rentrait, fondait entre des doigts crochus, repartait, revenait. Durant sa vie entière et triomphale de ministre, Mazarin n'a jamais connu d'autres finances que celles-là: la France aura vécu sous lui dans une espèce de bohème étincelante. Il n'y avait plus de Pyrénées, toutefois on ne savait comment payer les rentes. La Cour brillait, l'armée pareillement: néanmoins, une heure avant que de faire donner leur dû aux joyaillers du roi ou aux canoniers d'une place forte, le cardinal n'avait pas un sou. Quels nerfs d'acier ne lui fallut-il pas pour ne point perdre son calme en cette éternelle tourmente financière? Ses lettres, en effet, demeurent à peu près toutes assez paisibles et bien arrondies. Il était vraiment né pour gouverner.

« Il me faut tant pour telle date. » Ainsi donc parlait ou écrivait le premier ministre, en s'adressant le plus souvent soit aux divers trésoriers de l'Épargne, soit aux contrôleurs généraux, mais surtout aux surintendants des finances dont la situation était exceptionnelle et prépondérante. Et ceux-ci se débrouillaient comme ils pouvaient: tantôt, ils vendaient ou faisaient vendre des offices créés tout exprès; tantôt ils imposaient à l'Etat des traites, de vagues petites banqueroutes, et obtenant du roi la permission de déclarer que désormais, et sans nulle raison, telle ou telle fonction publique ou de Cour ne serait plus rétribuée, ou se verrait du moins réduite de deux tiers; tantôt ils imaginaient quelque autre combinaison fort peu chrétienne, en faisant par exemple monter la valeur de telles ou telles monnaies étrangères dont ils avaient acquis des tonnes à bas prix, etc... Mais, neuf fois sur dix, le meilleur et le plus sûr moyen pour le ou les surintendants de trouver l'argent réclamé par le cardinal-ministre consistait à faire appel aux financiers, banquiers ou autres, aux traitants, aux partisans, comme on les nommait alors; ils empruntaient à ceux-ci de l'argent au nom du roi, ou bien en leur nom personnellement, mais on savait toujours, en ce cas, que c'était de l'argent destiné au roi.

Les marchands d'or prêtaient bien volontiers: ils entraient même en lutte, ils intriguaient, se battaient pour prêter, car les intérêts étaient scandaleusement élevés. Plus le besoin de l'Etat était pressant, plus le taux montait: c'était un vrai métier de pillards que de consentir des avances au roi ou à ses représentants.

Il fallait donc, cependant, qu'il y eût des traitants bien riches pour pouvoir trouver toujours dans leurs coffres des sommes pareilles?... Non pas si riches qu'il y paraît, mais ils avaient du crédit, et connaissaient à merveille l'art de se faire confier les sommes qu'ils avançaient au roi. C'est dans un étonnement perpétuel que l'histoire constate la chaîne ininterrompue, la véritable cascade rebondissante d'emprunts qui, dans la première partie du XVII^e siècle, finissaient par relier ainsi le souverain à ses plus simples sujets. L'or avait une vie beaucoup plus fiévreuse qu'on ne croit: loin de rester dans les coffres, comme on se le figure d'après les contes facétieux sur les avarés, il roulait follement, changeait de place, passait de mains en mains, se voyait bien souvent représenté par de simples papiers dont la signature valait beaucoup en telle année, puis rien l'année suivante; et les banquiers d'alors, non moins magiciens que ceux d'aujourd'hui, savaient fort bien donner des rêves enchantés au père de M. Jour-

dain, qui risquait en des entreprises extravagantes de rondes parts des fameux gains réalisés en « donnant à ses amis de bon drap pour de l'argent », ainsi que disait Monsieur son fils.

Autre surprise: le rôle du crédit, voilà deux siècles. On se flatte que Law l'ait inventé: il n'a fait que d'en jouer plus largement, et avec une audace nouvelle. Dès Louis XIII, en réalité, le crédit avait son importance, et merveilleuse. Un homme opulent, du vivant de Fouquet, n'était point du tout le possesseur d'une cave remplie de barriques d'or: lui-même, qui passa cependant pour un nabab en son temps, un véritable milliardaire — toutes proportions gardées — ne tint jamais par devers lui un capital immense. Lorsqu'on l'arrêta, et que brusquement s'éloignèrent de lui la formidable situation dans l'Etat, la source des belles affaires et la faveur publique, on ne le trouva pas si énormément riche en écus et en livres; presque rien n'était payé à Vaux, et du jour au lendemain sa femme s'est trouvée réduite à la situation d'une bourgeoise des plus modestes.

La vérité, c'est que l'argent s'engouffrait chez Fouquet par une porte ainsi qu'un fleuve, et sortait de la même façon par la porte opposée: on avait dès lors l'impression de voir couler le Pactole en crue. Chacun en demeurait saisi, et le crédit du surintendant montait d'autant. Sa véritable et prodigieuse fortune consista principalement en ce crédit dont il jouissait, crédit qui fut parfois sans limites. On lui eût prêté n'importe quelle somme, pour peu qu'on en disposât ou qu'on se la pût procurer: il représentait ainsi pour l'Etat, pour le roi et Mazarin, porte-parole du roi, une force incroyable dont on usa d'ailleurs et abus, tandis que lui-même en tirait millions sur millions, aussitôt enfus qu'arrivés.

Pareille chose se peut dire, en gardant les distances nécessaires, de tous les financiers du royaume, petits ou considérables: le principal de leur fortune était le crédit qu'on leur consentait dans leur quartier, leur ville, leur province ou tout le pays, sans parler des autres contrées à argent, telles que les Pays-Bas, Londres et certaines parties de l'Allemagne. Bien plus encore que de nos jours, ce n'était pas tant mille livres d'or monnayé qui valaient pour un traitant, que la certitude de pouvoir en emprunter autant, et cela une fois, deux fois, trois fois.

Le roi profitait du crédit des financiers: par malheur, on sait que le crédit s'évanouit, en une heure, comme il est venu parfois en une journée. Qu'il s'envolât soudain pour une raison tantôt bien claire, tantôt vague et mystérieuse, telle que des fausses nouvelles ou des calomnies — cette catastrophe n'épargnait personne, pas plus les Fouquet ou les Mazarin que tout autre — et les banquiers se trouvaient à plat. Le roi aussi.

Revenons au vol. Que l'on pinçât un commis du roi la main dans le sac aux écus, il méritait les galères et l'on n'en parlait plus. Mais allait-on traiter de même un puissant personnage qui, par exemple, ayant fait étinceler son crédit en faveur du souverain, ne se privait pas en même temps, et à cette même occasion, d'en jouer à son profit?

Il devait au roi tout son effort: si ce n'était un vol qualifié, c'était un abus?...

Entièrement d'accord. Mais à quel chiffre commençait l'abus? A quel chiffre en 1650, s'entend. Et le « donatif », qu'en faites-vous?

* * *

Le donatif, c'était ce que nous appelons aujourd'hui assez grossièrement, d'ailleurs, le pot-de-vin.

Il y en avait de toutes sortes, et du plus petit au plus grand, chacun touchait de ces dons intéressés — comme d'ailleurs forcés — tantôt minimes, tantôt énormes. Fouquet recevait annuellement cent quarante mille livres des fermiers des aides impôts sur les vins et certaines denrées indispensables), cent vingt mille livres des fermiers des gabelles, cinquante mille des fermiers du convoi de Bordeaux impôt levé à Bordeaux sur les boissons transportées par mer et escortées par des navires de guerre). Mazarin, de son côté, ne laissait pas de tenir aux donatifs, comme de les réclamer sans vergogne: cela paraissait si naturel. « L'abbé a ajouté, écrit le cardinal de Colbert, le 12 juin 1657, qu'on avait ménagé au général un donatif, duquel je pourrais disposer. Vous vous informerez donc de la chose, et vous saurez de Cenami si la compagnie... fera le donatif dont il m'a autrefois parlé... » Simple aveu.

D'autre part, les officiers et commis des gros personnages réclamaient aussi leurs petits donatifs pour la moindre affaire, le plus menu service; puis les sous-officiers et les sous-commis;

enfin les valets de ceux-ci se trouvaient à la porte, la main ou le bonnet tendus. On ne faisait pas mieux dans la Rome papale du XVIII^e siècle, dont on s'est tant gaussé par la suite. Et l'on m'assure que dans la politique et les affaires, à cette heure...

Mais qu'on, est-ce licite ou non, le pot-de-vin, le donatif? Quand il ne passe point les bornes, on le tient en général pour assez innocent, on l'admet. Cependant, rien ne nous permet d'affirmer positivement où se trouvaient les bornes d'un donatif au temps du jeune Louis XIV : pour un grand seigneur, elles reculaient sans doute jusqu'à l'horizon.

En somme — et mis à part les généraux ou gouverneurs de provinces, qui disposaient de troupes et de villes fortifiées — on pourrait qualifier alors de puissant personnage politique celui qui, gentilhomme ou non, disposait d'un immense crédit, pouvait procurer à l'Etat des sommes considérables. Celui-là, le roi en avait besoin, le craignait, le choyait : il n'accordait guère à ce millionnaire la pairie ni les honneurs, tel n'était point l'usage, mais la paix, la tolérance et le régime des yeux fermés. Donnant, donnant. Tant que n'intervenait point le scandale d'un pouvoir trop manifeste et d'une ambition visible à tous les yeux — ce qui fut le cas de Fouquet — le souverain laissait les financiers se tailler par l'argent des royaumes dans le royaume : il fallait seulement que le rôle de ces vice-rois demeurât dans la pénombre. Et si quelque signe distinctif les signalait à chacun, c'était justement, peut-être, ce droit qu'ils avaient de toucher des donatifs écrasants, sans que nul s'en étonnât.

Après quoi, leur faisait-on leur procès, qu'il fallait feindre de trouver tout cela criminel et monstrueux...

Les juges et autres magistrats de l'époque montrent sur leurs portraits de beaux visages, qu'habite la gravité : rien n'est sarcasme ou ironie entre leurs bonnets carrés, leur hermine et leurs cheveux flottants. De temps à autre, pourtant, quand ils débrouillaient une affaire, ils devaient rencontrer plus d'un sujet de rire... Et encore, non : la coutume est la coutume, elle n'amuse ni ne fâche personne (1).

* * *

Aussi bien n'était-il guère facile, le métier de juge, quand il s'agissait de finances et de financiers. Comment conclure en claire connaissance de cause, par exemple, si l'accusé se trouvait un surintendant des finances, personnage immense par sa fonction? Cet éblouissant dignitaire était celui que le roi avait chargé, une fois pour toutes, de payer pour lui. Il régnait sur tous les trésoriers du roi, appelés « trésoriers de l'Épargne ». Entre le roi et le surintendant il n'y avait personne. Bref, le surintendant ne dépendait que du roi. Et encore se trouvait-il naguère deux surintendants : mais à partir de février 1659, il n'y en eut plus qu'un, Fouquet. Que faisait-il? Ce qu'il voulait. Quels étaient ses comptes? Ceux qu'il avouait, ceux dont il consentait à parler, ceux que par indifférence ou bonhomie il aurait laissé contrôler par un tiers, puisque le souverain seul y avait droit de regard : et que valait le regard du roi, déconcerté et terrifié par une montagne de papiers?

D'ailleurs, en principe, pas un ducat ne passait par les mains du surintendant. Il tenait seulement le sceau légitimant les factures présentées aux trésoriers de l'Épargne. Ajoutons que ceux-ci ne se trouvaient presque jamais en état de payer en bel or, bien entendu : ils donnaient le plus souvent aux créanciers de l'Etat des « billets de l'Épargne », sortes de bons négociables permettant aux dits créanciers d'aller se faire payer chez tel ou tel receveur ou fermier d'impôts. Il était écrit sur un de ces bons, par exemple, que certain fermier des aides devait payer au porteur du papier huit cents livres : et quand après cela le fermier des aides apportait à l'Épargne le montant de l'impôt, il en défalquait ces huit cents livres représentées par le papier. (Ne doutez pas, au surplus, qu'il n'y ait encore prétexte à plus d'un donatif en tous ces manèges.) Sans la signature du surintendant, cependant — ou de ses commis, en certaines circonstances — le trésorier de l'Épargne ne livrait même pas ce bon de huit cents livres. On voit la position formidable d'un pareil potentat de la fortune publique qui, théoriquement, ne touchait pas à un sol de l'argent du roi, mais qui faisait rembourser chacun à son gré, et sans lequel toute la vie financière de l'Etat s'arrêtait.

(1) Le roi lui-même touchait des donatifs. « Le roi, en renouvelant la forme des Gabelles, s'étant fait donner six cent mille livres de pot-de-vin (sic), en fit des libéralités ». (*Mémoires de l'abbé de Choisy*, éd. Petitot et Mommerqué, t. LXIII, pp. 270-271).

Ceux qui, par conséquent, voulaient recouvrer sans trop de peine leurs créances devaient compter avec lui, et lui plaire. Pour lui plaire, s'il était ambitieux, il fallait le servir. Les contrôleurs, les magistrats, tous les jaloux, enfin, qui soulevaient le monde, allaient-ils donc attaquer, tourmenter un tel monseigneur?... Peut-être, mais bien en secret, bien prudemment, en tout cas! Et comment? En épluchant ses comptes? Mais ceux-ci ne regardaient que le roi. Tant qu'on ne voyait point le surintendant révoqué, en disgrâce ou arrêté, il avait toujours le droit de répondre à tous : « Le roi connaît mes comptes, et les approuve ». Cela pouvait être vrai tout aussi bien que faux : du moins n'est-ce point là une phrase qui engendre la clarté dans une discussion.

* * *

Embrouillamini terrible que les finances, voici deux siècles!... Confusion, contradictions, coutumes tenant lieu de la loi, responsabilités, insaisissables, un honneur qui n'est pas tout à fait le nôtre, comment se tirer d'un pareil dédale? Et quant à trouver des coupables, quant à nommer avec décision ceci donatif et cela concussion, telle chose le savoir-faire d'un adroit négociateur, et telle autre la prévarication d'une canaille, c'est déjà bien difficile de nos jours : mais sous Louis XIV!... Et puis, à qui faire chaque fois remonter la faute? Un psychologue pourrait peut-être essayer de le découvrir, mais non pas un calculateur, bien moins encore un logicien.

Faute d'argent, sous Mazarin, on aliène des impôts, on vend des offices et encore des offices, on cherche à trafiquer sur les monnaies, on taxe abusivement les gens que l'on appelle « aisés ». Le cardinal est-il un misérable? Lui faut-il de l'argent, oui ou non, pour repousser l'ennemi et défendre le roi?

En 1652, le Parlement, ou du moins la toute petite partie du Parlement qui était fidèle au roi, devait, par ordre du souverain, siéger à Pontoise, et non plus dans Paris révolté. A peine s'ils étaient trente. Fouquet conseille alors à Mazarin d'interdire tous ceux des parlementaires factieux qui continuaient à se réunir dans Paris, et de vendre leurs charges. Énergie et bonne mesure de salut public, et en même temps, la merveilleuse affaire!... Cependant, il y aurait eu quelque abus dans la vente des charges : mais peut-on dire que l'abus eût été jusqu'à la malversation? Et si l'opération avait été tentée, et si elle eût réussi, et si l'Etat s'en fût trouvé mieux, l'illégalité légère ne se transformait-elle pas en intelligente hardiesse, en sage cranerie?

En juillet 1656, dans le plus grand péril, après la déroute de Valenciennes, et quand tout semblait perdu, il n'y avait plus un sou à l'Épargne. Mazarin fait appel à tous : il trouve très péniblement à emprunter 200,000 livres ici, 100,000 ailleurs, rien qui vaille... Mais Fouquet est là : en quatre jours, adjurant tous ses amis personnels, engageant la signature de ses proches et la sienne propre, il trouve, lui, 900,000 livres d'argent monnayé, des charrettes, des relais, une escorte, et sans plus tarder, expédie le tout à La Fère, où campait le cardinal!... Il a peut-être sauvé la France, ce jour-là. Mazarin le remercie avec effusion de la part du roi et de la reine, de sa part propre. Le ministre ajoute seulement au bas de sa lettre (24 juillet 1656) : « Il faudra que vous repreniez cette somme sur le premier argent qui viendra des affaires qui sont sur le tapis ».

Tout simplement. Reprendre ce tas d'or sur les deniers publics!... Croyons que Fouquet n'y a pas manqué : on les lui devait positivement, régulièrement, ces 900,000 livres, leur remboursement était donc normal. Lui-même en devait une partie à ses meilleurs amis et parents; c'eût été forfaiture que de ne point rendre les grosses sommes obtenues ainsi par confiance et affection. En outre, ce trésor d'argent frais avait rétabli les affaires du pays... Mais n'importe, ceux qui furent ensuite pressurés jusqu'à concurrence de 900,000 livres durent l'accuser de péculat : en apparence, ils n'avaient pas tort. Et pourtant!...

Les usages, en affaires, étaient à faire peur. Avant que de conclure le moindre traité entre l'Etat et des particuliers, le surintendant devait toujours corrompre celui qui négociait avec lui, et cela par les moyens les plus détournés et les plus compliqués. Or, tant que dure un détestable usage, un bon négociateur peut-il ne pas s'y conformer? Et est-il honnête ensuite de lui en faire reproche?

« Je maintiens, écrivit Fouquet lui-même en ses *Défenses* (t. III, p. 30), que ce que mes accusateurs appellent confusion

a été le salut de l'Etat. Après une banqueroute (celle de 1648) qui avait produit la guerre civile et ôté le crédit au roi, il n'y avait que l'espérance du gain, les remises, les intérêts, les facilités, les gratifications faites à ceux qui avaient du crédit et de l'argent, qui pussent les obliger de faire des prêts au roi, et qui pussent faire avancer les sommes et les secours nécessaires. »

Fouquet a évidemment raison : force était bien d'en passer par ces « remises, intérêts, facilités, gratifications », si l'on voulait qu'il arrivât sans trop de peine un peu d'or à l'Épargne. Par malheur, exagérait-on ces « facilités » de toutes sortes, qu'aussitôt cela revenait à frauder, et qui dit frauder...

Bref, bien fin se montrera l'expert capable de discerner sans hésiter ce que c'était qu'un vol qualifié dans les deniers publics au milieu du XVII^e siècle. Et nous pourrions ajouter que même à l'époque on en disputait déjà. Dans une comédie, *Le Mercure galant*, due à la plume d'Edme Boursault, un certain Longuemain fait ses confidences à Oronte, rédacteur, ou pseudo-rédacteur de la gazette intitulée *Le Mercure galant*. Ecoutez ce Longuemain, vous le reconnaissez, il vit toujours.

*Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes droits.
Cette inclination augmenterait avec l'âge,
Dans des postes meilleurs je prenais davantage.*

*Si bien que tout d'un coup, l'occurrence étant belle,
De deux cent mille francs j'ai fraudé la gabelle...*

Oronte, indigné, sursaute, et prononce le mot de « vol ». Aussitôt Longuemain de répliquer :

*Comment, vol !... Parlez mieux,
Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi, mettez-vous dans la tête
Que frauder la gabelle est un mot plus honnête...*

Il n'y avait là qu'une grosse plaisanterie de théâtre, soit. Mais enfin l'on devine bien que sans tomber du tout dans la farce, on pouvait pourtant faire chatoyer de cent façons diverses les nuances qui unissaient sensiblement les « facilités » à la fraude, et la fraude au vol. Seuls, les confesseurs des financiers devaient savoir la vérité des vérités. Nous n'en sommes pas plus avancés.

* * *

Ceci dit, nous allons essayer de raconter l'affaire Fouquet.

Au premier abord, rien de plus simple. Le jeune roi a eu peur de ce diable d'homme politique, et il l'a fait disparaître, c'est tout. Henri III avait livré le duc de Guise aux épées des Quarante-cinq ; Louis XIV envoya Fouquet devant les juges, mais le coup était le même.

Et cependant, dès qu'on y regarde de plus près, rien de si compliqué que ce long duel du souverain et de son sujet, tous deux très dangereux adversaires, tous deux pleins de ruse. Il faut une grande patience pour les bien comprendre.

En outre, nous sommes habitués aux images historiques : héros chevauchant parmi les drapeaux conquis, ruisseaux de sang sur les marches des palais, Sirènes et Circés, que sais-je, tout un romanesque, tout un clinquant. Or, ici, l'on ne trouvera au contraire que la vie quotidienne de la Cour et des bureaux, vie sans panache où l'on meurt néanmoins d'angoisse et de frénésie. De plus, un long procès, vilain et tragique, de trois années.

Il n'y a soupçon d'éloquence ni de toiles décoratives dans l'affaire Fouquet : tout y est frissons et plaies, tout y saigne, mais sous le drap ou le satin, et l'on ne verra rien si l'on ne soulève le manteau, si l'on n'arrache le pourpoint.

JACQUES BOULENGER.

Le besoin d'une Monarchie renforcée

Il n'y a qu'un mot pour décrire ce qu'ont fait les politiciens professionnels anglais, ces derniers jours, dans l'importante question de la créance américaine. Ils ont pataugé, pataugé comme l'homme qui, par une nuit noire, s'aventure dans un marécage et sans parvenir à se dépêtrer.

Quand ces lignes paraîtront une solution sera intervenue, et tout fait prévoir que ce sera la plus mauvaise possible, car il est évident que l'affaire a été embrouillée d'inconcevable façon. On a agi comme personne n'eût agi pour régler une petite question privée. Si l'un de nous s'était conduit de la sorte à propos d'un compte d'épiciier qu'il jugeait difficile ou odieux de payer, il serait honteux de lui-même pour s'être mis dans une position aussi grotesque. Et il y allait, en l'espèce, des affaires d'une grande nation dont les politiciens professionnels sont théoriquement les gardiens. Eux seuls sont responsables, en tout cas, et malheureusement, en l'occurrence, ils le sont non seulement en théorie mais en réalité : la décision dépend d'eux.

Ce qui aggrave encore la chose, c'est que cet effroyant désordre et cet écroulement sont l'aboutissement de toute une série d'événements semblables échelonnés depuis vingt ans.

Il n'arrive pas souvent, chez nous, en Angleterre, que les politiciens aient à décider ou à assumer une responsabilité. Normalement, la machine fonctionne facilement et automatiquement. Pour nonante-neuf décisions importantes sur cent, l'administration (le *Civil Service*) suffit, et en matière financière les banques exerçaient la dictature jusqu'à l'écroulement de la Livre sterling il y a quatorze mois. Mais de temps en temps les politiciens ont à décider et chaque fois ils ne réussissent qu'à créer le plus beau gâchis.

Il en fut ainsi quand, il y a plus de dix-huit ans, ils eurent, soudainement, à décider de la paix ou de la guerre. Il en fut ainsi à l'occasion de deux ou trois décisions capitales, pendant la guerre, quand les autorités militaires et navales furent obligées de s'en référer aux politiciens. Il en fut ainsi lors de chaque grande grève. Il en fut éminemment ainsi quand la Livre sterling se trouva menacée pendant l'automne de 1930.

Rappelez-vous comment, au cours de l'année 1931, les discours contradictoires se succédèrent ; comment la poupée parlementaire qui portait alors le titre de Chancelier de l'Echiquier proclamait aujourd'hui qu'il fallait avoir grande confiance, et demain qu'il ne restait qu'à désespérer. Puis vint l'anxiété des mois de juillet et août, anxiété qui se transforma en panique. Puis on se mit à emprunter à l'étranger : 50 millions de Livres versées comme de l'eau sur du sable. Puis vint l'écroulement...

Après le désastre, les politiciens professionnels, épuisés et hors d'haleine, eurent la sagesse de laisser momentanément le salut de ce qui pouvait encore être sauvé aux mains d'hommes étrangers à la politique et choisis pour leur compétence. De sages décisions furent prises, des décisions aussi sages que le permettaient les circonstances. Des stocks furent accumulés et la baisse des salaires, rendue possible au système capitaliste par la chute de la Livre, fut effectuée sans heurts et avec un succès qui se maintint pendant un an.

De la même manière des experts financiers, libres de tout joug

parlementaire, prirent hardiment avantage de la difficulté d'investir des capitaux pour réaliser, avec grand succès, ces vastes conversions qui furent l'événement principal de ces derniers mois.

Mais en matière de dette envers l'Amérique, voilà nos politiciens anglais acculés, une fois de plus, à devoir prendre une grave décision. Ils tergiversèrent, attendirent et ne firent rien.

Ils ne peuvent prétendre, pourtant, avoir été pris à l'improviste. Tout le monde savait que les Etats-Unis insisteraient pour être payés. Tout le monde connaissait la date de l'élection présidentielle, celle de la réunion du Congrès, celle du 15 décembre, jour où il fallait payer ou faire défaut. Rien ne fut préparé.

La dette irlandaise fut exigée de la manière la plus exaspérante et la plus maladroite. Le dernier homme à employer comme négociateur fut choisi parce qu'il se trouvait être de la clique politique cooptée. Au lieu de s'en tenir simplement à demander le paiement aux Irlandais ou à ouvrir des négociations, les politiciens se déclarèrent d'abord en faveur d'un arbitrage et puis refusèrent d'accepter un tribunal impartial. Toute cette folie à propos de la créance anglaise sur l'Irlande devint un des principaux facteurs de la résistance américaine à toute demande de moratoire quant à la créance des Etats-Unis sur nous.

* * *

Une leçon se dégage de tout cela qui, lentement, conquiert les esprits. Tôt ou tard — très probablement trop tard — la leçon s'imposera. *Un système parlementaire, dès qu'il cesse d'être aristocratique, est sans valeur pour gouverner un grand peuple.* Il est pire qu'inutile quand il s'agit de décisions nettes et claires. Bien des hommes capables embrassent la carrière politique, mais leur habileté manque de but. Les motifs d'agir sont : l'intrigue personnelle, la petite ambition personnelle, la crainte personnelle ou l'avarice personnelle. Et il n'y a pas de facteur coordonnant.

Il n'y a que deux moyens de gouverner les grandes nations : la monarchie ou l'aristocratie. En faveur d'un parlement consultatif, qui aurait même le droit d'initiative en matière législative, d'un parlement qui contrôlerait et dénoncerait, il y a bien des choses à dire, même quand l'esprit aristocratique — c'est-à-dire le désir général d'être gouverné par une classe spéciale — a été perdu. Des parlements qui conseillent, qui freinent, qui réclament et qui redressent, sont défendables. Des parlements qui gouvernent, ne le sont pas. Vouloir continuer un gouvernement moderne à l'aide de petites cliques d'hommes formées par cooptation, comme un club, rassemblant dans un hoche-pot de hasard quelques talents et les médiocrités les plus absurdes, est injustifiable. Toute l'Europe est arrivée à le voir. L'Amérique l'a découvert depuis longtemps. Nous, Anglais, l'apprendrons les derniers, parce qu'en Angleterre le Parlement est une institution nationale et parce que, dans le passé aristocratique de la nation, ce Parlement fonctionne de telle manière que nous sommes illusionnés par la tradition et amenés à penser que le Parlement peut toujours être une institution efficace même quand n'existent plus les conditions aristocratiques qui la créèrent. Cette institution ne fonctionne plus, voilà la vérité vraie.

À la question : Alors quoi ? la réponse est simple. Il faut renforcer les pouvoirs de la Couronne. Avec la rentrée de la Couronne anglaise dans la vie publique, quelque chose se trouverait restauré qui fut perdue par la décadence de l'aristocratie. La valeur des hommes pour les besoins de l'action publique dépend moins de leur habileté politique que de l'atmosphère dans laquelle ils travaillent, du milieu, du « climat ». Et ce « climat » est fonction des raisons qui président à leur sélection. Un « onze » est choisi pour jouer au cricket et non pas pour chanter des couplets. Il peut se trouver trois ou quatre excellents chanteurs dans un « onze » de ce genre, mais si vous faites chanter cette équipe, elle pataugera parce que

la raison qui présida à son choix fut le cricket et non le chant. La raison pour laquelle un parlementaire anglais est choisi pour telle charge plutôt que pour telle autre, peut être l'argent, ou la famille, ou la crainte d'un chantage, ou la peur de la supériorité du talent d'un autre, ou (très souvent) une aptitude spéciale pour l'action creuse et stérile : mais pas un choix en rapport avec la fonction. Un monarque peut choisir ainsi, une clique ne peut se coopter à cet effet, au hasard, parmi des hommes qui n'ont en commun que le désir de maintenir en marche la machine qui produit leur publicité et leur argent.

HILAIRE BELLOC.

Pour les prières de dévotion⁽¹⁾

La prière liturgique et la prière privée sont des espèces distinctes. Cette distinction est évidente désormais pour tous les yeux, et nous ne sommes plus exposés à l'oublier. Elle n'est pas nouvelle, aussi vrai qu'elle correspond à la nature des choses et qu'on la retrouve dans l'Évangile.

Le Seigneur a recommandé, et même commandé, la prière secrète, recueillie, intime, absolument pure et sincère, quand il a dit : « Lorsque tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte et prie ton Père dans le secret, et ton Père qui voit dans le secret te récompensera ». Et le Seigneur, ensuite, a sanctionné d'avance la prière publique, solennelle et sociale, la prière de son Église, par ces paroles mémorables : « ... Si deux d'entre vous s'accordent sur terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est aux cieux. Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux ».

Les chrétiens des premiers siècles ont entendu et pratiqué ce double enseignement. Voici un texte très clair de saint Cyprien, que je cite avec autant de satisfaction pure et sincère, quand il a cause de sa précision. Au début de l'année 251, la persécution de Dèce faisant rage, le primat d'Afrique écrivit à un groupe de confesseurs romains : « Nous faisons mémoire de vous, jour et nuit, et soit que (réunis), à plusieurs, nous accomplissions la Prière (canonique) par les sacrifices, soit que, retirés, nous nous livrions à des prières privées, nous supplions le Seigneur de vous accorder toute sa bienveillance pour que vous méritiez la couronne... »

Le témoignage de saint Cyprien est explicite à souhait. On se méprend donc assez gravement, en croyant et prétendant parfois, avec un excès de bonne intention, que l'antiquité chrétienne n'appréciait la prière que sous l'aspect liturgique, et qu'il conviendrait peut-être de restaurer cette coutume.

L'antiquité a créé des formes de culte liturgique qui ne sont plus tout à fait les nôtres, — beaucoup plus simples. Nous ne les connaissons d'ailleurs qu'imparfaitement ; mais il est sûr qu'il y régnait une grande liberté. Le progrès, puisque progrès il y a, s'est accompli, à cet égard, de deux façons : par un développement considérable et constant des rites et du formulaire ; par des règles de plus en plus minutieuses et impératives autour de ces rites et de ce formulaire. Mais, pour l'ensemble et le fond, nos pères dans la foi avaient les mêmes besoins et le même esprit que nous, et, somme toute, nous nous tenons bien dans leur tradition. Quant au moyen âge, il ne s'est pas fait faute d'inventer, sinon d'innover, en marge et même à l'intérieur de la liturgie officielle, tout en respectant le legs des siècles antérieurs. Depuis, grâce à Dieu, l'unité s'est faite, dans toutes les Églises d'Occident, sous le guide de Rome « mère et maîtresse » : l'unité comme au commencement, totale et universelle, non plus seulement pour les rites essentiels, mais de tout point et pour les moindres traits du formulaire. Le cercle s'est ainsi fermé. Personne ne se plaindra de ce résultat

(1) Extrait d'un important ouvrage que publiera bientôt la Librairie Blond et Gay, à Paris, sous le titre : *Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge latin*.

merveilleux, presque inespéré : la liturgie est vraiment catholique.

Cela n'empêche pas la piété de garder son champ libre. Car liturgie et dévotion privée ne s'opposent pas réellement. Bien au contraire, elles doivent s'entraider, se comprendre, s'accorder : comme deux sœurs. On voudrait dire : comme Marthe et Marie. Mais, en ce cas, qui sera Marthe et qui sera Marie ? Il sériait que chacune, dans sa sphère, fût à la fois Marthe et Marie, active et contemplative ; la ressemblance serait ainsi achevée, l'une et l'autre ayant atteint la perfection de son type ou de son génie.

La liturgie échappe assurément à tout danger ou reproche de formalisme, si l'on prend part à la prière commune avec une âme attentive, recueillie et comme ramassée, tournée vers Dieu par le dedans, préparée par une méditation incessante à tous les « offices » qui lui sont imposés. Alors, les rites prescrits (indépendamment de leur valeur intrinsèque) retrouvent, pour le fidèle qui y joint son ardeur intime, leur sens profond et ne composent plus qu'un hommage d'une qualité supérieure. De même, et par l'effet de la même disposition, les mots consacrés et traditionnels, tout d'abord banals, tant ils sont familiers, s'animent, répandent toute leur vertu ; ils illuminent et enflamment, remplis qu'ils sont de la ferveur de l'Eglise passée, présente et future, de l'Eglise immortelle et inspirée, aux sentiments de laquelle on communie.

Par contre-coup, la piété privée, qui s'est nourrie de cette substance incomparablement riche, se trouve lestée, équilibrée, réglée. Prémunie à l'égard de l'esprit d'illusion ou d'erreur, elle peut se livrer désormais presque impunément à tous les exercices de son goût ; sa liberté a pour sauvegarde la sagesse et la sainteté de l'Eglise, centre de ses affections et terme de ses pensées.

Ces points de vue sont à la vérité fort communs, et nous n'avons même pas songé à leur donner un aspect nouveau. Mais, qu'on le veuille bien remarquer, nous n'avons pas entrepris un plaidoyer en faveur de la liturgie. Elle n'en a nul besoin, heureusement. Personne ne méconnaît plus son excellence théorique, ni sa valeur pratique, ni ses droits absolus. La partie a été menée hardiment, gagnée complètement et définitivement. Des ouvriers convaincus, tenaces, ont accompli cet exploit, à force de rappeler les titres de la liturgie et de montrer ses inépuisables richesses. Grâce à leur zèle, Dieu aidant, elle a retrouvé son prestige et regagné l'estime des catholiques, qui l'avaient un peu négligée, voire oubliée. On sait ce qu'elle est : l'hommage de l'Eglise à l'éternelle et invisible Trinité par la médiation du Christ Sauveur ; l'hommage solennel, public et triomphant, le culte social et parfait, l'héritage indéfectible des siècles chrétiens. Elle réalise et consomme l'union de toutes les créatures rachetées devant la face de Dieu, en attendant la « révélation de gloire ». Que dire de plus ? Il va de soi qu'on admire la liturgie, ainsi définie et comprise, qu'on s'y attache, et qu'on en vive.

Nous nous soucions de défendre cette doctrine de notre mieux. Ce faisant, nous nous flattons d'être fidèles à l'esprit et à l'enseignement du P. abbé D. Guéranger, l'un de ces hommes qui contribuèrent le plus puissamment à rendre à la prière liturgique la place qu'elle doit avoir dans les préoccupations des fidèles. Nous n'en sommes que plus à l'aise, croyons-nous, pour maintenir aussi les droits de la piété.

L'argument général a été déjà indiqué, au cours des considérations qui précèdent. Il reste à le circonscrire, puis à lui donner sa juste portée d'après l'expérience de l'histoire, c'est-à-dire au moyen d'exemples concrets.

* * *

La liturgie de l'Eglise, étant limitée dans son exercice, n'épuise pas, ne saurait épuiser, en principe, les activités du chrétien qui s'unit à Dieu par la prière. Son influence formative et directrice s'étend sans doute au delà des moments fixés pour la prière publique. On admettra même qu'elle puisse, de cette façon, orienter et soutenir constamment l'effort religieux. Néanmoins et strictement, la liturgie consiste en des actes de culte déterminés : dans l'oblation du Saint-Sacrifice, l'administration des sacrements, la sanctification des heures canoniales. Tout le reste dans l'espace et le temps — c'est-à-dire les dévotions multiples que l'Eglise approuve et recommande, sans les imposer, et les nombreux intervalles disponibles qui s'étendent d'un exercice à un autre — appartient à la piété, selon que l'âme individuelle y est portée par ses propres désirs, ou plutôt selon la souveraine maxime qui fonde l'accord de la grâce et de la liberté : *Spiritus ubi vult spirat*. L'Esprit souffle où il lui plaît, pour l'épanouissement de l'âme qui demeure dans le concert de l'Eglise. Telle est la loi qui autorise, tout en la réglant, la piété privée. Bien plus, les choses étant

portées à cette hauteur, il est légitime de prétendre que la liberté trouve encore à s'employer, à se déployer, dans le domaine auquel préside l'autorité de la liturgie. Car celle-ci n'est point faite pour comprimer les élans du chrétien qui y prend part ; tout au contraire, pour leur donner plus de force et de sûreté. Ce qui n'ira point sans une correspondance active et personnelle du sujet ; dans les gestes et les mots convenus, les mêmes pour tous, chacun fera passer sa propre ferveur. Dans l'accord de la prière publique, chaque fidèle prie donc selon ses modes à lui, rend l'hommage que lui seul est capable de rendre. Tous ces hommages individuels, nécessairement limités et dispersés, plus ou moins imparfaits, c'est l'Eglise elle-même qui les rassemble et les fonde dans l'unité de son hommage parfait.

Ainsi apparaît-il, lorsqu'on a fait le tour de la question, que la liturgie et la piété sont, pour ainsi dire, exactement coextensives, pourvu qu'on donne à chacune toute son ampleur ; coextensives et unies tant que l'on voudra, sans cesser d'être distinctes. La liturgie, uniforme et morcelée par nature, reçoit de ses effets immédiats une spontanéité et une continuité véritables ; la piété privée, qu'aucune limite ne contraint dans l'espace ni dans le temps, est encore admise et se trouve à l'aise au milieu des obligations du culte officiel, qui lui assure, du reste, règle et appui (1).

L'histoire permettrait d'illustrer de plusieurs manières ces conclusions, forcément un peu nues et rigides.

Avant tout, il est instructif, si l'on a égard à l'histoire, pour des fins pratiques, de dégager la leçon d'ensemble qu'elle peut fournir. C'est bien ainsi qu'elle est « maîtresse de la vie », selon la formule antique, toujours vraie, à laquelle l'érudition contemporaine, déprise d'un scientisme impassible, consent à revenir.

Lorsqu'on suit à travers les siècles et jusqu'au nôtre les développements de la liturgie latine, rien n'est plus évident, rien en même temps n'est plus curieux à observer que le hiératisme autoritaire auquel ces développements ont abouti (de fait dès le XVI^e siècle, avec les réformes de saint Pie V, achevant l'œuvre du concile de Trente). Au risque de paraître pédant, on ne trouve pas de termes meilleurs ni plus expressifs pour caractériser la fixité qu'ont reçue les formes liturgiques à l'époque moderne. Car, à proprement parler, l'évolution est achevée ; après de longues périodes de libre mouvement, on est arrivé au stade du repos ; le type se présente constitué en sa perfection. La question ne se posera plus de faire autrement, ni mieux, détails à part. L'Eglise tient du passé, de son passé, les livres, peu à peu élaborés, qui sont la somme de sa prière rituelle ; elle les agence, revise et consacre, en vertu du droit incontestable qu'elle possède de déterminer à son gré la modalité des sacrements divinement institués. La *lex orandi* est désormais proclamée, impérieuse et positive ; cette loi pèse uniformément, détails à part qui ne comptent pas et d'ailleurs confirment la règle, sur tous les membres de la communauté chrétienne ; et bientôt une Congrégation romaine reçoit la charge de veiller à son application. Le résultat final est donc une parfaite unité : unité de la prière, unité des fidèles dans la prière. Par rapport au passé, tout le passé, il y a là un grand changement, un changement de front, presque un renversement des valeurs : pour obtenir l'unité, on a sacrifié la liberté. Comment l'équilibre se rétablira-t-il ? Par quels moyens, quelle compensation, la liberté arrêtée d'un côté sera-t-elle sauvegardée de l'autre ? La réponse est simple : par l'exercice de la piété privée, par les « dévotions » et les prières de dévotion. La piété regagne en quelque sorte ce que la liturgie a conquis ; et voici l'âme chrétienne, non seulement l'âme populaire, mais celle des délicats et des spirituels eux-mêmes, de nouveau satisfaite (2).

(1) De même qu'on distingue la liturgie et la piété, tout en montrant comment elles se peuvent accorder, de même, et à plus juste titre, établit-on que la liturgie et l'ascétisme ne se confondent pas, et aussi qu'ils sont compatibles ; cf. F. CAVALLERA, *Ascétisme et Liturgie* (Paris, 1914). Je ne dis point cela du tout, ni ne rappelle ce petit livre de polémique vigoureuse, pour faire pièce au mémorable et magistral « essai de synthèse » que nous devons à Dom M. FESTUGIÈRE : *La Liturgie catholique* (Maredsous, 1913) ; car, pour l'ensemble et réserve faite de certains détails, trop poussés à mon goût, mais que l'ardeur de la thèse rend excusables, je ne saurais penser autrement que ce pénétrant philosophe, si incapable que je sois de m'exprimer aussi bien.

(2) Encore faut-il remarquer que cet équilibre, ainsi assuré en principe, sera toujours plus ou moins instable parmi les contingences de la réalité. — à moins d'une entente cordiale. C'est ce qu'on a vu. Si la liturgie et la piété sont conçues comme des forces adverses en rivalité, la mésintelligence s'ensuit fatalement, puis les tiraillements et l'état de guerre. La liturgie romaine, telle qu'elle a été organisée au XVI^e siècle, peut apparaître facilement comme tyrannique et trop étroite ; ses immenses avantages ne seront plus reconnus, ni ses bienfaits goûtés. D'autre part, les entreprises de la piété libérée et indépendante deviennent un danger, voire un mal, tout

Cet aperçu devrait être repris point par point et nuancé avec tout le soin possible pour être digne de son objet. Mais ce n'est point en quelques pages qu'on peut tracer utilement, selon l'histoire, le tableau de la liturgie et de ses vicissitudes ni, parallèlement, celui des manifestations diverses de la piété chrétienne. Mieux vaut, semble-t-il, chercher à justifier le titre choisi, en reliant quelques textes oubliés ou peu connus, desquels il ressort avec éclat que les prières de dévotion ne sont pas en conflit avec la liturgie.

C'est un tout petit coin, un détour de la perspective, que nous invitons à considérer, à savoir un cas d'accord de la liturgie et de la piété, aussi intéressant que démonstratif; nous voulons parler des prières eucharistiques de dévotion pour la messe, qui ont fait fortune vers la fin du moyen âge.

Les textes de « l'ordinaire de la messe » (*ordo missae*) nous sont sans aucun doute les plus familiers. Mais remarque-t-on assez, pour donner à ces prières leur juste valeur, qu'elles appartiennent précisément, en grande partie, à la piété privée? Il n'est pas ici question, bien entendu, du vénérable Canon, la vraie, grande et essentielle prière eucharistique, celle qui produit le Corps et le Sang du Seigneur, et les offre à la divine Majesté, trois fois sainte, comme le seul hommage digne d'Elle, « pour la vie du monde ». Si le Canon est récité secrètement (il ne le fut pas toujours, suppose-t-on), il n'en est pas moins la prière de toute l'Eglise par l'organe du prêtre, la prière directe qui fait l'Eucharistie. Mais le reste des prières invariables qui s'ajoutent au Canon est sûrement, de par ses origines, à l'usage immédiat, sinon exclusif, du célébrant: prières préliminaires au bas de l'autel, prières pour l'oblation, prières avant et après la communion. Que les assistants s'unissent aux sentiments du prêtre et redisent pour eux-mêmes, chacun pour soi, à l'exemple du prêtre, les mêmes formules, rien de plus juste; il n'en est pas moins vrai que celles-ci ont été composées durant le moyen âge, à diverses dates, pour la propre édification du ministre, et c'est tard, relativement, que leur physiologie s'est fixée. L'*Ordo* de la Curie romaine, devenu le nôtre dans la suite, remonte tel quel au XIII^e siècle. En France au XV^e, des divergences notables se laissent encore constater. Deux ou trois siècles plus tôt, on observe la plus grande liberté à cet égard, bien que les lignes générales soient à peu près identiques partout; chaque Eglise, évidemment, se juge libre, alors, d'employer les formules qui lui conviennent le mieux, sans attacher beaucoup d'importance aux singularités. Les prières préparatoires, dites au bas de l'autel, sont, assez curieusement, celles dont on saisit la trace le plus tôt, dès le VII^e siècle, sous la forme des « apologies » gallicanes, desquelles nous avons maints exemples; le prêtre éprouvait le besoin de s'excuser de son indignité, au moment d'accomplir les actes de son ministère sacré. Moins anciennes, mais plus intéressantes à nos yeux sont les prières qui accompagnent la communion du prêtre et qu'on peut appeler eucharistiques.

Tandis que le chœur chante l'*Agnus Dei*, chant eucharistique lui aussi, institué par le pape Sergius à la fin du VII^e siècle, le prêtre se prépare à communier en récitant des prières appropriées; de même, tout en se communicant et aussitôt « après la perception » du Corps et du Sang, il emploiera plusieurs brèves formules, capables de satisfaire de quelque manière sa dévotion. Il serait beaucoup trop long de transcrire cet *ordo* complet pour la communion, tel qu'on le rencontre habituellement au XIV^e siècle, parfois même dès le XII^e, dans les églises de France; tous les missels, en effet, le représentent, à la différence des prières du commencement de la messe et de l'oblation, censées moins importantes et, pour ce, le plus souvent omises. Mais deux traits parallèles sont remarquables qu'on trouve régulièrement à la date susdite et qui donnent la note exacte de la piété chrétienne, en relation avec la liturgie. Avant de communier sous les espèces du pain, le prêtre qui suit les indications de son missel doit observer une rubrique qui annonce: « Salutation du Corps du Seigneur ». La « salutation » se fait en ces termes émouvants:

Salut pour l'éternité, très sainte chair: pour moi à perpétuité suprême douceur.

De même ensuite, avant la communion sous les espèces du vin, le prêtre devra émettre cette « Salutation du Sang du Seigneur »:

autant que l'individualisme érigé en doctrine. La solution raisonnable, la seule qui soit habile et féconde, est celle que nous avons nommée et dont nous tâchons ci-dessus de donner quelque idée. Avec les sentiments du Psalmiste, nous redisons: *Misericordia et veritas obviaverunt sibi: iustitia et pax osculatae sunt.*

Salut pour l'éternité, céleste breuvage: pour moi avant tout et par-dessus tout très doux.

A cette époque aussi, les missels comprennent une formule analogue à la nôtre: « Seigneur, je ne suis pas digne... »; plusieurs rédactions, également simples, sont proposées suivant les lieux. En voici une, un peu plus développée, que livrent deux missels d'Amiens composés au XV^e siècle; l'accent de la dévotion privée y est particulièrement sensible:

Seigneur Jésus-Christ, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit; mais, par votre miséricorde grande, grâces-moi. Seigneur, sauvez-moi et je serai sauf, aussi vrai que vous êtes ma louange, et accordez-moi que votre corps ici présent et votre sang sacré ne viennent pas en moi pour mon jugement ni à mon détriment. Seigneur mon Dieu, mais comme le remède de mon âme et de mon corps, et qu'ils me soient profitables pour la vie éternelle, amen. Voici donc, Jésus très bienveillant: ce que j'ai convoité, je le vois. Voici donc, Jésus très clément: ce que j'ai désiré, je le tiens. Désormais, puisse-je vous être uni dans les cieux, moi qui reçois sur terre avec joie votre corps et votre sang.

Dans un missel de Saint-Aubert (Cambrai), un copiste du XV^e siècle a inséré parmi diverses prières pour la communion la célèbre invocation *Anima Christi*, mais sous une forme prolixo qui n'a pas encore été signalée, et doublée d'une longue collecte:

O âme du Christ, sanctifiez-moi. O corps du Christ, sauvez-moi. O sang du Christ, envirez-moi. O eau du côté du Christ, lavez-moi. O couronne du Christ, piquez-moi. O lance du Christ, percez-moi. O croix du Christ, protégez-moi. O passion du Christ, fortifiez-moi. O bon Jésus, exaucez-moi. Et ne permettez pas que je sois séparé de vous. Du malin ennemi, défendez-moi. Et placez-moi près de vous. Afin qu'avec vos saints anges je puisse vous louer. Dans les siècles des siècles, amen.

Prions. En ce présent sacrifice (offert) en mémoire de vous, nous adorons et vénérons, Jésus-Christ, l'hostie sacro-sainte et vivifiante de votre corps et de votre sang, (qui a été) livrée et immolée pour la rédemption de tous; et par elle nous rappelons votre passion, vous suppliant humblement et dévotement de daigner avoir pitié de nous, pécheurs, et nous épargner, vous qui avez daigné naître pour nous de la Vierge Marie, et pour nous être saisi par les juifs, ligoté, souffleté, couvert de crachats, frappé, couronné d'une couronne d'épines, mis en croix, fixé par des clous, abreuvé de vinaigre, puis souffrir la mort, et qui le troisième jour avez voulu ressusciter. — O Trinité très sainte, accordez-moi, pécheur très misérable et très abandonné, par ladite passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la rémission et le pardon de mes péchés, et (accordez) moi après la mort, ainsi qu'à tous mes parents, amis, familiers et bienfaiteurs et à tous les fideles vivants et défunts vies et gloire éternelles, amen. — Vous qui m'avez façonné (de vos mains), ayez pitié de moi. — Dieu, soyez-moi propice, (moi) pécheur, et pardonnez-moi, très pieux Père, tout ce qu'il y a eu de négligence en ces louanges à votre honneur et faites de moi un idoine à vos saints offices, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, amen. — Père, j'ai péché contre le ciel et en votre présence; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme l'un de vos mercenaires.

On voit nettement, dans ces cas, que les missels se tiennent assez près des recueils proprement dits de *preces* ou oraisons privées. Ceux-ci, conçus pour l'usage de tous sans distinction, clercs et laïques, nous fourniraient beaucoup de textes non moins dignes de remarque.

Un manuscrit de Troyes, copié au XIII^e et au XIV^e siècle, probablement à Clairvaux, contient cette pièce dont le titre suffit à donner le sens:

Oraison pour l'élevation.

Salut, principe de notre création.
Salut, prix de notre rédemption.
Salut, viatique de notre pérégrination.
Salut, notre récompense et rémunération.
Salut, sauveur du monde, roi de gloire.
Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées.

Immédiatement après ce morceau, le même recueil en fait lire un autre, tout parallèle et aussi bien annoncé, qui honore la Mère avec le Fils. La relation des deux textes est trop étroite pour qu'on ne rapporte pas le second comme le premier au moment où le divin sacrement est accompli:

Réjouis-toi, vierge gracieuse: un verbe, et tu as conçu le Verbe.
Réjouis-toi, terre fructueuse: tu as produit le fruit de vie.
Réjouis-toi, rose spécieuse: lors de la résurrection du Christ, tu as fleuri.
Réjouis-toi, mère glorieuse: lors de l'ascension de Jésus aux cieux.
Réjouis-toi, tu es inondée de délices: la rose est maintenant unie au lis.
Purifie-nous de nos vices, et unis-nous à ton fils, amen.

Un psautier de Lyre qui paraît remonter à la fin du XIII^e siècle offre la série d'*Ave* qui vient d'être reproduite. Un peu plus loin, on y trouve de nouveau celle-ci, clairement spécifiée et toujours formée de cinq membres:

Les salutations qui suivent doivent être dites devant le corps du Christ.
Salut, Jésus-Christ, fils de la Vierge Marie, verbe du Père, agneau de Dieu, salut du monde, hostie sacrée, verbe (fait) chair, source de piété.
Salut, Jésus-Christ, hommage des anges, gloire des saints, vision de paix, déité intégrée, homme véritable, fleur et fruit de la Vierge mère.

Salut, Jésus-Christ, splendeur du Père, prince de la paix, porte du ciel, pain vivant, produit d'une Vierge, vase de pureté.
Salut, Jésus-Christ, lumière du ciel, principe du monde, joie qui est nôtre, pain des anges, jubilation du cœur, époux et roi de la Vierge mère.
Salut, Jésus-Christ, voie de douceur, vérité suprême, notre récompense, source de charité, douceur d'amour, notre repos, vie qui dure toujours. Amen.

Citons encore d'après le manuscrit de Troyes déjà mentionné une oraison à dire au cours du Canon (*Oratio infra canonem*) :

Incliné, Fils de Dieu, en présence du sacrement de votre corps et de votre sang précieux, pour tous les péchés que j'ai commis jusqu'à cette heure je me déclare coupable et, suppliant, je vous demande (mon) pardon, pieux roi, Jésus-Christ; veuillez, en votre sainte piété, me faire participer à ce saint sacrement et, miséricordieusement, me faire bénéficier de votre miséricorde, c'est-à-dire de la rédemption; puis, en cette vie mortelle, gardez-moi des pièges du diable et du malheur des péchés ainsi que du blasphème des gens envieux et de la mort soudaine; et à tous mes amis vivants et défunts comme à tous les chrétiens accordez la béatitude perpétuelle et la clarté de l'éternelle vision. Amen.

Les livres d'Heures, enfin, sont une autre source, assez abondante, de prières eucharistiques, latines et françaises, destinées aux personnes qui voulaient assister pieusement à la messe et suivre, sans doute, un texte donné, afin d'échapper au désordre de leurs propres pensées.

Cette littérature, pour être négligée de nos jours, n'en est pas moins précieuse à consulter, comme nous avons tâché de le faire voir en plusieurs occasions. Elle ne traduit pas seulement, parfois dans les termes les plus heureux, l'esprit religieux de nos ancêtres. A son tour et pour sa part, elle montre en action les principes qui nous semblent régler les formes de la prière chrétienne. La piété et la liturgie, la libre dévotion et le culte officiel sont faits pour s'entendre. L'expérience des siècles établit qu'il n'y a aucune raison de sacrifier l'une à l'autre, l'une et l'autre correspondant à des besoins profonds et légitimes, l'une et l'autre, pourrait-on dire avec l'apôtre saint Pierre, « hosties spirituelles agréables à Dieu par la médiation de Jésus-Christ (1) ».

DOM A. WILMART, O. S. B.

La neutralité scolaire

Un document nouveau

« La neutralité scolaire est-elle possible? »

Sous ce titre, le « Secrétariat professionnel international de l'Enseignement » vient de publier, en Belgique, les rapports et discussions du congrès qui s'est tenu à Hambourg en août 1931.

Ce congrès fut suivi par cent soixante-dix participants. Le Secrétariat professionnel international groupe, en Europe et hors d'Europe, cent vingt mille affiliés. Il s'intitule « Internationale syndicaliste du personnel enseignant ». Et cette appellation en indique suffisamment la nature et l'esprit.

Le congrès de 1931 gravita « autour de ce problème essentiel pour les destinées de la classe ouvrière : la neutralité de l'école ».

(1) Nous voudrions que les réflexions et les remarques qui sont la substance de ce petit plaidoyer, tout juste esquissé, ne donnent lieu à aucune méprise. Il ne s'agit pas de soumettre la liturgie au contrôle de la dévotion privée; mais, bien au contraire, de ramener à la première, comme à leur centre et à leur norme, les entreprises de la seconde: en d'autres termes, de régler d'après le modèle authentique fourni par l'Eglise l'activité de l'esprit et du cœur. Il ne s'agit pas non plus de remettre en usage des prières désuètes; mais seulement de reconnaître, dans les formules définitives, consacrées par l'autorité, un thème plein de sens, qu'il est loisible à chacun de développer à son gré et selon ses aspirations; les exemples tirés des anciens livres catholiques ont pour principal mérite de faire voir comment, en d'autres circonstances, nos pères ont su prier, en s'appropriant le suc de la liturgie. Pratiquement, la bonne manière d'assister à la messe est toujours de s'unir aux actes qu'accomplit le prêtre et de s'attacher aux prières qu'il récite; ainsi appliquée, notre piété trouvera, avec une direction sûre, l'aliment dont elle a besoin.

L'ouvrage qui sort de presse en apporte les échos. Il contient le texte des conférences et interventions de huit délégués : quatre Allemands, trois Français et un Belge : M. René Jadot, secrétaire pédagogique de la Centrale du personnel enseignant socialiste.

* * *

Il faudrait une longue étude pour analyser et discuter le fondement et les tendances des discussions qui se sont fait jour à ce congrès. Je ne veux pas l'aborder ici, désireux de me borner à un résumé des principales interventions et à la citation des déclarations les plus saillantes en ce qui concerne la neutralité scolaire et la laïcité.

Car il fut beaucoup question de laïcité à ce congrès, et la notion que s'en fait le personnel enseignant socialiste y fut clairement exposée.

M. Boulanger, secrétaire pédagogique du Syndicat national des instituteurs de France, après avoir confronté les thèses en présence, en ce qui concerne les droits de l'enfant, commença par dénier à l'Eglise pour reconnaître à l'Etat la charge de donner « à tous les enfants, sans exception, la totalité du développement intellectuel dont ils sont capables ». Rien de neuf dans cette théorie reprise de la Révolution.

Ce qui est plus intéressant, c'est l'examen du caractère de la laïcité. Pour M. Boulanger, la laïcité n'est pas une abstention, ni même une tolérance : « Une tolérance qui ne combat pas les intolérants est en contradiction avec elle-même et se résigne au suicide ». On devine quels sont les intolérants qu'il faut combattre... au nom de la tolérance!

M. Boulanger ne s'en cache d'ailleurs pas : « Pas d'équivoque sur l'hostilité à conserver à l'égard des doctrines d'asservissement ou envers les forces morales capables d'étouffer le libre essor de l'esprit humain. » Et s'il y avait encore le moindre doute sur ce que cela vise, voici qu'une citation de Jaurès met les points sur les I : « En décrétant l'instruction laïque... vous avez définitivement arraché le peuple à la tutelle de l'Eglise et du dogme. »

Voilà ce que nous savions déjà. Mais ce n'est pas tout, et M. Boulanger pousse plus loin. Puisque la laïcité est la répudiation de toute entrave au libre épanouissement de l'intelligence, prenons garde, continue l'auteur :

« Certes, si l'esprit laïque s'est formé en s'opposant à la domination de l'Eglise, il y a d'autres forces qui tentent d'exercer sur l'école un contrôle et une autorité. Nous pensons que l'école ne doit pas servir à une propagande quelconque en faveur d'un régime ou d'une thèse. »

Cette déclaration s'éclaire lorsqu'on la confronte avec une déclaration de M. René Jadot, et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir :

« Il faut prendre le mot laïc dans ce qui l'oppose au clerc. Tous les clercs ne sont pas en religion. Il en est même en politique, en économie... et en nationalisme. La laïcité s'oppose à toute cléricature. »

Et par cléricature, il faut entendre dogmatisme et autorité. C'est M. Boulanger, en effet, qui continue et qui achève :

« L'éducation traditionnelle, parce qu'elle habitue l'enfant à la docilité et à l'obéissance, convient à un état autocratique. Dans une démocratie, ce sont là autant d'obstacles à la prospérité de la société et du gouvernement. »

La pédagogie de M. Boulanger conduit en droite ligne à un résultat : l'anarchie.

Mais cet aboutissement est logique, dès l'instant où sous le

signe du laïcisme on rejette d'abord la soumission à toute autorité spirituelle; pourquoi, dès lors, s'encombrer d'une autorité quelconque qui ne trouverait plus le fondement de sa puissance dans quelque principe supérieur, — dans le seul principe supérieur, — qui est Dieu?

Les syndicalistes sont logiques en poussant à sa conclusion extrême le laïcisme dont les libéraux, chez nous, font un de leurs dogmes, et par quoi, une fois de plus, ils frayent la voie au socialisme.

* * *

M^{me} Anna Siemsen, professeur à l'Université d'Éna, a commencé son rapport par une dissertation sur l'éducation. Après quoi elle en arriva à constater que, sur « toute la ligne, nous trouvons une lutte entre la tradition et la nouvelle pédagogie révolutionnaire, née des nouvelles nécessités sociales ».

Grande bataille, guerre pour la liberté dans laquelle « quelques victoires sont pour nous des bases, des principes de travail, que nous défendons énergiquement ».

Quelles sont ces bases? Le refus des dogmes et le refus de l'autorité extérieure.

Mais les objectifs finaux ne sont pas atteints.

« C'est une illusion de vouloir croire, continue M^{me} Siemsen, que la nouvelle éducation demandée par la révolution sociale dans laquelle nous vivons puisse naître sans batailles, et sous la devise de la neutralité. »

Pourquoi?

D'abord, parce que « jamais, pendant toute l'histoire des hommes, une éducation neutre n'a existé, et il est impossible qu'il y en ait une. » (Que diront de cela les apôtres de la neutralité scolaire, chez nous?)

Ensuite, parce qu'est « possible et nécessaire une éducation menant au socialisme, et cette éducation est aujourd'hui de tous nos devoirs le plus important, le plus pressé. »

On comprend que la neutralité de l'école rejoigne les vieilles lunes dans ces conditions. Et la neutralité de l'instituteur?

« Nous ne sommes ni neutres, ni sans politique. Impossible d'être les deux à la fois! »

Alors?

Alors, d'après M^{me} Siemsen, « pour un éducateur consciencieux il est impossible d'avoir une neutralité, et nous devons être des politiciens ».

* * *

Passons à M. René Jadot, secrétaire pédagogique de la Centrale belge du personnel enseignant socialiste.

Pour lui, la pédagogie doit emprunter les éléments essentiels de sa doctrine à une philosophie sociale, autant psychologique qu'économique. D'après lui le socialisme contient une psychologie, et l'école peut être révolutionnaire en ce sens qu'elle peut aboutir à un bouleversement « des idéaux, des volontés et des manières de vivre ».

Que doit être pareille école?

L'image de la société idéale, « une union d'êtres travaillant dans une même direction, dans un même esprit et en vue d'une même fin ». Par quoi elle cessera d'être antipsychologique (comme si la standardisation était la règle!) et antisociale.

La pédagogie socialiste a pour but de contribuer de la façon la plus efficace à la réalisation de l'homme social, c'est-à-dire de l'être « dont la pensée, les habitudes, la façon de vivre, en un mot la psychologie a été le plus socialiste ». Un homme social vrai, non encore réalisé, avoue M. Jadot, mais possible... Nous voyageons dans le royaume d'Utopie!

Quels sont les fondements scientifiques moraux d'une éducation conforme à l'idéologie socialiste? Ce seront un sens objectif rigoureux quant à la matière d'enseignement, un esprit critique solide et le sens social.

Et la neutralité?

Non, répond M. Jadot : « Sur ces points, nous ne sommes pas neutres. Entendons par là qu'entre le dogmatisme et le positivisme critique notre position est précise, nettement et résolument. Entendons encore par là qu'entre l'individualisme et le socialisme comme postulat moral de notre conception éducative, notre position est tout aussi nette, tout aussi décidée... La vie et la neutralité sont deux idées incompatibles. »

Doctrinalement, pas de neutralité.

« Mais, ajoute M. Jadot, neutralité dans l'enseignement des faits et dans les appréciations qu'ils inspirent, sous peine de violation du droit de l'enfant au libre exercice de son esprit critique. »

Parfait, parfait. Mais comment va-t-on concilier la partialité doctrinale (car l'antidogmatisme est une attitude d'hostilité contre le dogme!), comment va-t-on concilier cette partialité doctrinale avec la neutralité pratique dans l'enseignement des faits et des appréciations qu'ils inspirent?

C'est beau, les distinctions et les subtilités. Mais encore faut-il que cela puisse se traduire autrement que par des mots, et même de grands mots. Or tous les distinguos de M. Jadot ne sont que des mots. Et il espère que son idéologie sortira « triomphante d'une telle épreuve éducative »? Mais que sera donc cette éducation, cette formation, qui consistera à laisser pousser l'enfant sans tuteur ni sans guide, au gré de ses caprices, de ses fantaisies ou de ses instincts, pompeusement baptisés pour la circonstance « droits sacrés de la conscience libre » ou autre étiquette tout aussi ronflante?

Ce serait risible, si ce n'était tragique.

Et voici qu'après avoir chanté un couplet en l'honneur de la laïcité, qui « récuse l'école religieuse dogmatique » et « entend libérer la jeunesse de toute contrainte religieuse », — M. Jadot, parle de « notre revendication fondamentale en matière scolaire, l'école unique ».

Eh effet, nous y voilà.

J'ai déjà discuté ailleurs la conception de M. Jadot en matière d'école unique : c'est la conscription des intelligences au profit de l'école syndicaliste. Je n'en dis plus davantage.

* * *

Du bref exposé de M. Dumas, nous ne retiendrons maintenant que sa déclaration au sujet de l'école laïque française, déclaration qu'avec beaucoup d'autres nous continuerons à opposer à ceux de nos adversaires qui prétendent faire de « neutre » et « laïque » deux synonymes :

« L'école laïque française... est l'expression de la lutte de l'esprit positif et scientifique contre le dogmatisme sous toutes ses formes. Elle n'est pas neutre, car elle a opté pour l'esprit positif contre la croyance aux dogmes. »

Qu'on cesse donc une bonne fois, chez nous, du côté socialiste et libéral, de nous parler de l'école « laïque et neutre ». Ces mots jurent d'être accouplés. Et que dès l'instant où l'on dit : laïque, on n'ait pas le toupet d'ajouter : et accessible à tous.

Passons.

Et terminons par M. Zoretta, secrétaire pédagogique du Secrétariat professionnel international de l'Enseignement.

Je veux retenir un point important de son intervention, relatif à l'exécution du programme scolaire de l'Internationale syndicaliste du personnel enseignant.

Il a déclaré (avec passablement de candeur!) : « Quand la classe ouvrière rédige une revendication, elle se place, tout d'abord, sur le plan abstrait. Elle exprime sa volonté. Et seulement après, elle songe aux possibilités de réalisation, aux moyens de réalisations... Nous ferons de même. Nous rédigerons, en un cahier, les principes qui doivent régir l'éducation dans la société capitaliste. Puis nous nous inquiéterons de les adapter aux circonstances, qui sont diverses, en vue d'une réalisation plus ou moins totale. Et alors je réponds. Pour quand le programme? *Pour tout de suite*. Pour l'avenir, à partir de maintenant, sans limite prévisible. Pour quel usage immédiat? Cela dépend. Dans l'école actuelle, dans chaque nation, faire passer nos principes dans l'ordre des faits par tous les moyens dont nous disposons, dans la mesure de notre puissance corporative, moyens politiques, moyens directs — *L'instituteur est maître dans sa classe* ». (C'est nous qui soulignons.)

Avez-vous bien lu? « *L'instituteur est maître dans sa classe.* » A bon entendeur, salut!

Voilà qui illumine le mot de Mme Siemsen : « Pour un éducateur consciencieux il est impossible d'avoir une neutralité, et nous devons être des politiciens. »

Je me borne à citer.

A d'autres de conclure.

CH. DU BUS DE WARNAFFE.

Le "Secret de la Pucelle,"

Dans le *Mercury de France*, un certain Jacoby, sous ce titre feuilletonnesque : « Le Secret de la Pucelle », annonce une révélation sensationnelle sur Jeanne d'Arc.

A entendre cet émigré russe, personne encore, en France, n'a compris goutte à Celle qui incarne le bon sens et le patriotisme français. Et de passer en revue tous les historiens, tous les annalistes les hagiographes : aucun n'a possédé la clef de l'énigme de la Pucelle d'Orléans. Cette clef, Jacoby la tient de son père, qui la fourbit durant trente années. Après avoir déversé des flots de galimatias et de contre-sens, Jacoby sort le lapin du chapeau : Jeanne d'Arc, ce n'était pas un lis, c'était un navet. Elle n'était pas fille de son père, ni de la Romée, mais le produit incestueux du duc d'Orléans et de cette Isabeau de Bavière que le peuple indigné appelait « la grande Gorre ». Cette bâtardise expliquait le miracle : le secret de la Pucelle, le secret du Roi, c'était le secret du Russe Jacoby. Quand Jeanne d'Arc avait abordé Charles VII à Chinon, elle lui avait soufflé dans l'oreille : « Et ta sœur? » Et le roi, ébloui, avait mis à sa disposition ses armées. On le voit, cette thèse paraît plus que naturelle. Si la bâtardise est une semence de prodiges, on s'étonne de l'indulgence de notre temps!

La Pucelle, une incestueuse bâtarde, une aventurière, une menteuse!... Menteurs, ses prétendus parents! Menteur, le curé qui la baptisa! Menteurs, ses parrains et marraines! Menteuses, les compagnes de ses jeux! Menteurs, les gens de Domrémy, les témoins de Vaucouleurs, de Neufchâteau, de Chinon, d'Orléans, de Rouen, de partout... Menteurs, les rois, ses successeurs! Menteurs, les papes qui l'ont exaltée sur les autels! Imbéciles, les historiens qui ont dévoué leurs veilles et leur cœur à la plus radiieuse des histoires! Imbécile, Quicherat! Imbécile, Michelet! Imbeciles, Lamartine, Siméon Luce, Vallet de Vireville, Henri Martin et

Wallon! Imbécile, toute la France qui fleurit, le jour de la Fête nationale, les images de Celle qui enfanta, dans son cœur virginal, la patrie!

Vous croyez peut-être que les dévots de Jeanne d'Arc — ils pullulent en France, — ceux qui se prétendent ses héritiers — il y a deux ou trois cents familles qui soutiennent descendre collatéralement d'elle, — vous croyez peut-être que tous ceux qui la considèrent comme l'image de la patrie armée se sont insurgés contre ce bolchévick, donneur de galimatias et de caviar? Non! l'ignoble roman-feuilleton a passé comme lettre à la boîte. Dans *Comedia*, M. Boissy a dit : « Hé! hé! » et dans le *Journal*, M. Descaves a dit : « Ah! ah! »

Mais, dans *l'Ordre*, Jean-Jacques Brousson a crié à Jacoby : « Votre secret est le secret de Polichinelle! Votre fameuse clef paternelle et filiale est plus que jubilatoire : elle est fort rouillée. Depuis plus de cent ans, elle pend au clou, dédaignée des vrais érudits. Le roman-feuilleton de Jeanne d'Arc, fille incestueuse de celle qu'on nommait : « la grande Gorre », est l'ouvrage d'un facétieux sous-préfet de Bergerac, P. Caze. En 1817, un autre sous-préfet, Lebrun des Charmettes, se leux celui-là, et informé, dégonfla en quelques pages, d'une verve et d'une érudition incomparables, la montgolfière romantique de son collègue gascon.

Et Jacoby de répondre à Brousson : « Ce Caze était un disciple de mon père, et vous, vous êtes un faussaire, vous avez approvisionné de faux Anatole France quand il faisait sa Jeanne d'Arc! » C'est ce qu'on appelle : prendre par la venelle.

Quand les mites décortiquent une tapisserie historique, un trophée de drapeaux glorieux, prenez-vous des gants ou des mitaines? Non! Un plumeau suffit. Jacoby s'étonne de la discourtoisie de Brousson à l'égard d'un érudit tel que lui. Et Brousson s'ébahit bien davantage du ton désinvolte que prend Jacoby à l'égard des plus illustres historiens de Jeanne d'Arc. « D'où lui vient, dit-il, cette assurance? Sur quel trépied d'ouvrages applaudis se hisse cet oracle slave? En un autre temps, cette bourde d'un émigré rabbinique n'aurait trouvé aucun crédit. Mais, tout est subverti, aujourd'hui. Il suffit qu'un homme vienne de loin pour qu'on ne lui demande pas ses papiers! »

Avant d'exhumer le secret de Jeanne d'Arc bâtarde, Jacoby aurait, paraît-il, écrit une histoire de la Russie. Il n'a pas eu tort il faut cultiver son jardin. Mais il ne faut pas s'en aller verser des ordures sur les lys et les rosiers des autres parterres. Quedirait-il si un Français allait chiper à quelque journal bolchévick une légende ignominieuse pour les tsars, les héros et les saints de la Russie impériale?

Aux dernières nouvelles, le roman attribué par Jacoby à son père, mais écrit sur Jeanne d'Arc par le sous-préfet Caze en 1804, paraîtrait bientôt en volume. L'occasion sera providentielle pour apprendre au collaborateur du *Mercury*, toutes les erreurs où il est tombé avec son père, par ignorance du droit canon, du blason, de la procédure inquisitoriale et du français.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|--|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 22 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Haïti, Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur | 25 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

Les idées et les faits

Chronique des idées

Thérèse Neumann et Louise Lateau (1)

Louise Lateau a eu son P. Huchant, comme Thérèse Neumann a son Wunderlee. Le premier contradicteur n'y alla pas de main morte. Intervenant auprès de la stigmatisée de Bois-d'Haine comme membre de la Commission épiscopale d'enquête, il s'avisait d'un moyen énergique d'éprouver sa sincérité et peut-être même de faire cesser l'émotion de l'opinion publique. Il résolut de supprimer les phénomènes, les extases du vendredi accompagnées de l'hémorragie stigmatique, en obligeant Louise à travailler du matin au soir, en rapprochant les lèvres des plaies, et, pour avoir raison de son jeûne, en la condamnant à l'absorption de grosses tartines. Ce fut une belle joute entre ce tourmenteur et la tourmentée. Il eut beau faire, le travail exécuté par obéissance n'empêcha jamais l'invasion de l'Esprit. Il eut beau prodiguer les « rappels », l'extatique sortait à l'instant de l'aliénation des sens, mais pour y retomber aussitôt. Et de même, la malheureuse se faisait violence pour absorber la nourriture, mais au prix de douloureuses contractions elle se libérait par des vomissements. Cette torturante épreuve ayant tourné dans un sens diamétralement opposé à ses vœux, l'excellent P. Huchant se retira de la Commission pour faire place à un autre rédempteur, le P. Van Leo, qui s'arma aussi d'une rigide défiance pour finir par une sincère reconnaissance du bon esprit qui animait Louise.

Le Dr Georg Wunderlee, professeur à l'Université de Wurzburg, n'a pas eu licence de se livrer à de telles expérimentations sur Thérèse Neumann. Il se répand dans la presse, jusque dans la presse belge par l'organe du *Soir*, en critiques acerbes contre ce qu'il appelle « le cercle de Konnersreuth » qu'il accuse d'exercer « une action délétère », notamment en utilisant ou exploitant le cas de Thérèse comme « oracle du Christ », malgré les propos « ridicules » que la voyante lui prêterait, peut-être aussi en cherchant à empêcher le transfert de Thérèse dans une clinique ou un couvent. Le Dr Wunderlee, a été pris à partie par Gerlich, que ses investigations personnelles ont convaincu de la réalité des stigmates, de la véracité des visions jusqu'à trouver à Konnersreuth son chemin de Damas et publier sur le cas de Thérèse Neumann deux volumes qui ont eu un grand retentissement, Gerlich a protesté contre l'attitude du Dr Wunderlee, prêtre catholique, au Congrès des sciences psychiques de Breslau. Celui-ci n'a pas manqué de riposter en faisant état dans ses articles d'opinions de médecins allemands, même catholiques, qui auraient démolis les diagnostics de Gerlich dans l'exposé des guérisons miraculeuses dont Thérèse aurait été l'heureuse bénéficiaire. Wunderlee se réjouit naturellement de la décision prise par les évêques bavarois de faire sortir Thérèse, si elle et ses parents y consentent, de son milieu pour la soumettre à une investigation médicale dans des conditions rigoureusement scientifiques. Se posant, avec une légère emphase, comme « représentant de la Science », il n'a foi que dans le jugement d'un aréopage de savants, celui qui réclamait Renan, pour établir la vérité. En sa qualité de professeur de théologie mystique, il dénonce dans le cas de Thérèse de graves infractions aux pratiques de la vraie, de l'authentique mystique. Elle affirme sans ambages, tous les mystiques, favorisés de charismes surnaturels, ont toujours douté. Elle s'exhibe ou on l'exhibe; tous les mystiques, les vrais, les purs, se sont toujours cachés. Devant ces dérogations singulières à de prétendues règles invariables que saint Jean de la Croix a codifiées, le Dr Wunderlee ne peut se défendre d'entrer en suspicion. Au reste, l'intervention démoniaque n'est pas à rejeter en principe. Et le P. Huchant, au cours de ses visites chez Louise Lateau, multipliait les exorcismes privés.

J'estime pour ma part qu'il ne sera pas malaisé de répondre à ces objections et d'alléguer en sens contraire pas mal de voyants et de voyantes, qui ne paraissent pas s'être tant défiés de l'esprit qui les animait, à commencer par saint Paul qui raconte ses visions aux Corinthiens, jusqu'à Catherine de Sienne, la grande Gertrude, Mechtilde, beaucoup d'autres, si persuadées de leurs révélations

qu'elles les ont consignées par écrit, sur l'ordre de leurs confesseurs. Le Dr Wunderlee est-il bien assuré d'ailleurs que le curé Naber n'ait pas commencé par soumettre sa pénitente à de salutaires épreuves et qu'il ait d'emblée ajouté foi à tout ce qu'elle disait ?

Ces réserves faites, il paraît souhaitable que la science la plus désintéressée, la plus impartiale, uniquement soucieuse de reconnaître les faits et de s'y soumettre, s'empare du cas de Thérèse Neumann, contrôle les phénomènes concomitants, surtout l'imédie, recherche d'où lui peut venir la connaissance des mots araméens qu'elle profère, mais surtout, à mon sens, étudie les stigmates.

* * *

C'est que, jusqu'à présent, le paradoxe d'un stigmate naturel n'a jamais été ni provoqué, ni constaté. « Tous ceux qui en ont guetté la réalisation dans leurs laboratoires, affirme le Dr Van der Elst, ceux qui en ont attendu l'apparition dans leurs cliniques, attendent encore, ils n'ont jamais rien enregistré de plus étonnant que des phénomènes sous-épidermiques de congestion sanguine, dont le plus étonnant est le *dermographisme*. » C'est l'inscription dans le derme, c'est-à-dire sous l'épiderme, c'est-à-dire sans rupture du tégument, c'est-à-dire enfin sans hémorragie. Le suggestionneur trace avec une pointe moussée un signe graphique sur la peau du sujet hypnotisé et il lui enjoint de s'en souvenir à la fin de son sommeil hypnotique, de sorte que, au réveil, le signe apparaisse en rose du fait de la constriction des capillaires aux endroits touchés. On a rarement tenté l'expérience, on l'a plus rarement encore réussie, et c'est à cela que se réduit la stigmatisation naturelle!

A l'appui de son affirmation catégorique, Van der Elst, dans les *Etudes carmélitaines*, en appelle à des témoignages scientifiques de premier ordre. C'est Beaunis écrivant déjà, en 1880 : « La congestion cutanée représente le maximum d'effet qui ait été obtenu par suggestion ». C'est le Congrès de Genève-Lausanne, réunissant en 1907 les plus célèbres dermatologistes du monde, produisant des statistiques qui portaient sur des milliers de cas, où l'on n'a pu découvrir un seul ulcère suggestionnel, pas une seule hémorragie purement nerveuse. C'est Hardenburg, dans son *Traité sur l'hysérie*, c'est Déjerine, le second successeur de Charcot à la Salpêtrière, attestant qu'ils n'ont jamais vu un seul cas « de ces classiques hémorragies auxquelles on a donné le nom de stigmates ». C'est encore Janet qui a suivi pendant vingt-deux ans à la Salpêtrière la seule malade à laquelle il ait pu donner, dans un hôpital, le nom de stigmatisée et qui, cependant, après tant d'années d'observation, malgré l'assistance d'un état-major rompu aux méthodes du laboratoire, n'a jamais pu surprendre chez son sujet que des érosions insignifiantes, n'est jamais parvenu à la certitude du caractère spontané de ces prétendus stigmates et a fini par conclure à la nullité du résultat. C'est le professeur allemand Jacobi, l'auteur d'une belle étude sur les stigmates, parue avant le cas de Thérèse, visiblement animé du désir d'opposer aux stigmatisations des saints un exemple authentique d'une plaie laïque, et ne réussissant qu'à recueillir des observations médicales, intéressantes, d'ailleurs, sur l'attrition, sur la meurtrissure émotionnelle des tissus, mais sans plaie, ou à n'enregistrer que des relations presque légendaires de prétendues érosions de la peau, sans constatation médicale, dont la plus récente remonte à nonante-cinq ans, sans autre référence que son insertion dans une brochure de 1930 à la gloire d'un magnétiseur.

C'est, enfin, un psychiatre suisse bien connu, M. Bonjour, constatant lui-même qu'il n'existe pas de stigmatisés en dehors du catholicisme. Et cette grave affirmation ne perd rien de sa force par le commentaire dont il plait à M. Bonjour de l'illustrer, soutenant que nos stigmatisés sont des malades, imputant la stigmatisation catholique à une erreur doctrinale et faisant honneur de la non-stigmatisation protestante à une meilleure interprétation de la pensée de Christ. Tirer argument de cette carence en faveur du protestantisme est chose plaisante, car l'absence de stigmate n'est pas moindre chez les simples incroyants.

Mais, peu importe, voici le fait qui domine toute la question. Jusqu'à l'heure actuelle, la science ignore totalement l'existence d'un seul cas de stigmate naturel, de plaie laïque. Il ne se rencontre, jusqu'à présent, de stigmatisés que dans la catégorie des sujets qui appartiennent à l'Eglise catholique.

(1) Voir la *Revue* du 9 décembre 1932.

C'est le fait qui autorise le P. Poulain à écrire dans son beau livre : *Grâces d'oraison* : « Si l'on veut établir que l'autosuggestion peut produire des stigmates, qu'on nous apporte des faits analogues, mais d'ordre profane, c'est-à-dire des plaies produites par suggestion en dehors de toute idée religieuse. Or n'en a jamais rencontré. »

Va-t-on prétendre, pour échapper à l'étreinte de ce fait, qu'il y a hystérie et hystérie, hystérie profane du premier degré, inopérante, hystérie religieuse d'une efficacité supérieure? Gratuite affirmation que détruit la gratuite négation. La question rebondit entière : « Pourquoi l'imagination, qui n'a jamais produit un stigmaté, le produirait-elle chez les saints, et chez les saints seulement? »

En désespoir de cause, on s'est tourné vers le bouddhisme, vers l'Orient islamique. Le bouddhisme n'a pas répondu, il ne produit pas de stigmates authentiques, l'Orient schismatique ne les connaît pas non plus. S'il en possédait, observe le Dr Van der Elst, Bechterew (*L'activité psychique et la vie*) n'aurait pas cité comme seuls « hystériques » saint François d'Assise et la Belge Louise Lateau.

Introuvables, les stigmates naturels, absolument introuvables jusqu'ici. Devant la faillite de cet appel incessant aux stigmatisés de bonne volonté, combien l'exploration scientifique du cas de Thérèse Neumann acquiert d'intérêt ! Dans l'immense domaine de l'histoire et de l'observation, vous n'avez pu relever une seule plaie spontanée ou suggestionnelle. Mais, approchez, palpez, diagnostiquez et creusez-vous la tête pour interpréter. Voici une petite servante, dont la pensée se concentre sur la Passion du Christ, et les plaies du Crucifié se reproduisent sur son corps. « Plaies des mains à la face palmaire, allongées dans le sens de l'axe du membre comme les plaies d'un crucifié sous le poids du corps, profondes, béantes dans l'intervalle des hémorragies, remarquables par l'absence de toute aréole, de toute trace de réaction inflammatoire sur le pourtour de leur béance, vierges d'escharas, sans sérosité. » Sur la face dorsale des mains, tout autre aspect : « saillies noirâtres, sèches, pyramidales, dont la base, d'un centimètre carré, est séparée de la peau saine par une espèce de liséré cicatriciel dont l'érectilité facilite la déhiscence. Plaies des pieds absolument correspondantes : stigmates béants à la face plantaire, pseudo-néoplasiques à la face dorsale, qu'on dirait ciselés comme des têtes de clous par un habile orfèvre, avec des méplats d'une extraordinaire finesse ». Plaie de la poitrine, enfin, figurant le coup de lance, plus profonde, plus large (cm. 0.33), première en date, apparue dans la nuit du 4 au 5 mars 1925 et, apparemment, la plus douloureuse.

Ces plaies n'ont aucun caractère pathologique. Elles sont soumises à un rythme régulier de flux et de reflux. Elles cessent de couler dans les périodes de joie, elles saignent dans les intervalles, entre le jeudi soir et le vendredi après-midi.

Médecins, psychiatres, penchez-vous sur ces stigmates et il est un fait d'irrésistible évidence qui s'imposera à votre observation : c'est qu'une volonté produit ces stigmates figuratifs et réguliers ! Ce n'est pas le hasard qui peut amener cette correspondance entre ces stigmates et les plaies du Christ, ces stigmates si nettement caractérisés par leur nombre, leur forme, leur perfection, leur siège, les dates et les heures de leur apparition, le rythme de leur ruissellement. Il est clair que quelqu'un a voulu et règle ces sanglants prodiges, conclut le Dr Van der Elst. Qui donc intervient ici avec une volonté aussi précise, aussi catégorique, aussi efficace ?

Il n'est pas admissible que l'observateur consciencieux du phénomène ne soit pas chercheur de la cause. Un savant, un vrai, ne peut pas abdiquer son esprit et ne pas aller jusqu'au bout. Il ne pourra s'arrêter dans sa loyale investigation que lorsqu'il aura découvert une cause proportionnée à ces effets, une Intelligence capable de les concevoir, une Volonté capable de les réaliser. Il doit procéder par hypothèses et se demander successivement si ces stigmates sont l'œuvre d'un art humain, ou le résultat de la suggestion, ou l'œuvre d'une force inconnue de la nature, ou l'opération d'un être surhumain et malfaisant, ou bien, en fin de compte, si pour faire justice au fait dûment constaté, il faut, de toute nécessité, mettre en jeu la Cause Première.

Mais le point de départ est l'établissement scientifique du fait. Il est commode mais antiscientifique de parler de stigmates en l'air, sans aucune détermination de telle sorte que le phénomène rentre dans la vague catégorie dermatologique. Non, non, il y a béance, déhiscence, interruption du tégument, effraction du tissu, il y a plaie, nettement différenciée, soumise à tel régime. Et alors

se pose la question : est-ce une fonction pathologique? est-ce une production spontanée néo-plasique? est-ce voulu, enfin?

Si l'on s'imagine qu'il faut tirer Thérèse Neumann de Konnersreuth pour l'observer dans un milieu plus propice à la science, quelle que soit l'étendue du sacrifice auquel elle devrait se condamner, il nous paraît grandement souhaitable qu'elle s'y résigne.

(A suivre.)

J. SCHYRGENS

Vient de paraître :

Chez Gra-set

MAURICE MURET : *L'Archiduc François-Ferdinand* (un vol. in-8° écu sur alfa, prix : 20 fr.)

Voici comment l'auteur présente lui-même ce livre dont nous avons pu donner, il y a un mois, quelques belles pages à nos lecteurs :

« La tragique destinée des Habsbourg est sans exemple dans les temps modernes et la plus tragique figure de cette dynastie fut sans doute l'archiduc François-Ferdinand. Il débuta par une faute énorme : un mariage morganatique qui retourna violemment contre lui son oncle l'empereur François-Joseph et toute la cour de Vienne. Il aimait, d'ailleurs, sincèrement cette Sophie Chotek dont il fit sa femme et les enfants qu'elle lui donna. Cet amour de François-Ferdinand pour sa famille est même le trait le plus humain de son caractère. Il était par ailleurs d'une méfiance maladroite, prompt à se mettre en colère et d'une cruauté confinant au sadisme : il ne chassait pas, il massacrait du gibier. Et il avait disposé dans une pièce du château de Konopischt une collection d'instruments de torture dont il faisait ses délices. Il était toutefois beaucoup plus intelligent que son entourage et ne manquait pas d'un certain esprit politique. »

« En annonçant qu'il ferait aux Slaves une place au foyer de la monarchie, il tentait la seule voie de salut qui restait, mais il était déjà trop tard et c'est précisément cette politique d'amitié pour les Slaves qui arma contre lui le bras d'un Slave égaré. Tout est paradoxal et déconcertant dans cette destinée. Et le fait que sa mort provoqua la plus grande tuerie de tous les temps achève de donner à cette figure une empreinte pathétique. »

G. LENOTRE : *Napoléon*, croquis de l'épopée (un vol. de 288 p.).

Trente-deux croquis, fort variés, dans la manière qui a fait la renommée du nouvel académicien. On choisira, çà et là, dans la table des matières : « Le Pape à Paris », les « Maris de Marie-Louise », le « Mot de Cambonne », etc. Puis, on finira par tout lire, tant le livre entier est captivant.



BIÈRE SUPÉRIEURE

DE FORTE DENSITÉ

QUALITÉ INCOMPARABLE